



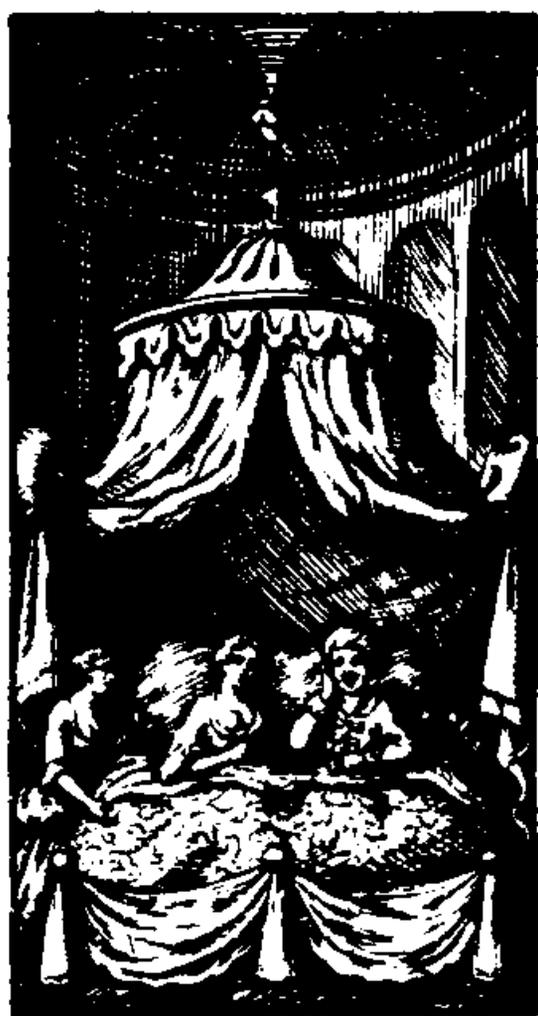
Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

**LES MILLE
ET
UNE NUIT.**



HE CHEZ PIERRE HUSSON.

LES MILLE
ET
UNE NUIT,
CONTES ARABES.

TRADUITS EN FRANÇOIS.

Par Mr. GALLAND, de l'Académie
Royale des Inscriptions & Médailles.

TOME PREMIER.

Septième Edition, revue & corrigée.



A LA HAYE,
Chez JEAN MARTIN HUSSON,
M. DCC. XLVI.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le présent Manuscrit; je n'y ai rien trouvé qui en doive empêcher l'impression; & j'ai crû que le Public verroit avec plaisir, quel est le génie & caractère des Contes Orientaux. *Fait à Paris le 27. de Décembre 1703.*

Signé, FONTANELLE.

KONINKLIJKE
BIBLIOTHEEK

A M A D A M E

M A D A M E,

LA MARQUISE D'O,

DAME DU PALAIS DE MADAME

LA DUCHESSE

DE BOURGOGNE.



M A D A M E,

Les bontez infinies que
feu Monsieur DE GUIL-
LERAGUES, votre il-

EPI T R E.

lustre Père, eut pour moi dans le séjour que je fis il y a quelques années à Constantinople, sont trop présentes à mon esprit pour négliger aucune occasion de publier la reconnaissance que je dois à sa mémoire. S'il vivoit encore pour le bien de la France, & pour mon bonheur, je prendrois la liberté de lui dédier cet Ouvrage, non seulement comme à mon Bienfaiteur, mais encore comme au génie le plus capable de goûter

ter

E P I T R E.

ter & de faire estimer
aux autres les belles cho-
ses. Qui peut ne se pas
souvenir de l'extrême jus-
tesse avec laquelle il ju-
geoit de tout ; ses moin-
dres pensées toujours bril-
lantes, ses moindres ex-
pressions toujours précises
& délicates, faisoient
l'admiration de tout le
monde, & jamais per-
sonne n'a joint ensemble
tant de graces & tant de
solidité. Je l'ai vû dans
un tems, où tout occupé
du soin des affaires de son

E P I T R E.

*Maître, il sembloit ne
pouvoir montrer au de-
hors que les talens du
Ministère, & sa pro-
fonde capacité dans les
négociations les plus épi-
neuses. Cependant, tou-
te la gravité de son Em-
ploi, ne pouvoit rien di-
minuer de ses agrémens
inimitables qui charmoient
ses Amis, & qui se
faisoient sentir même aux
Nations les plus barbares,
avec qui ce grand Homme
avoit à traiter. Après la
perte irréparable que j'en
ai*

E P I T R E

ai faite, je ne puis m'at-
dresser qu'à vous; M A-
D A M E, puis que vous
seule pouvez me tenir lieu
de lui; C'est dans
cette confiance, que j'ose
vous demander pour ce Li-
vre, la même Protection
que vous avez bien voulu
accorder à la Traduction
Françoise des sept Contes
Arabes, que j'eus l'hon-
neur de vous présenter.

Vous vous étonnerez,
peut-être, que depuis ce
tems-là je ne vous les aye
pas offert imprimés. Le

E P I T R E.

retardement, MADAME, vient de ce qu'avant de commencer l'impression, j'appris que ces Contes étoient tirez d'un Recueil prodigieux de Contes semblables, en plusieurs Volumes, intitulé, Les Mille & une Nuit. Cette découverte m'obligea de suspendre cette impression, & d'employer mes soins à recouvrer le Recueil. Il a fallu le faire venir de Syrie, & mettre en François le premier Volume que voici,
de

E P I T R E.

de six seulement qui m'ont été envoyez. Ces Contes vous amuseront sans doute beaucoup plus agréablement que ceux que vous avez déjà vûs. Ils vous seront nouveaux, & vous les trouverez en plus grand nombre ; vous y remarquerez même avec plaisir, le dessein ingénieux de l'Arabe Anonyme ; qui nous a donné des Contes à la manière de son Pais, fabuleux à la vérité, mais fort divertissans.

EPI T R E.

Je vous supplie, MADAME, de vouloir bien agréer ce petit Présent, que j'ai l'honneur de vous faire; ce sera un témoignage public de ma reconnaissance, & du profond respect avec lequel je suis & serai toute ma vie,

MADAME,

Vôtre très humble & très
obéissant serviteur,

GALLAND.

AVÉR-

AVERTISSEMENT.

L n'est pas besoin de prévenir le Lecteur sur le mérite & la beauté de ces Contes. Ils portent leur recommandation avec eux. Il ne faut que les lire, pour demeurer d'accord qu'en ce genre on n'a rien vu de si beau jusqu'à présent, dans aucune Langue.

En effet, qu'y a-t-il de plus ingénieux, que d'avoir fait un corps d'une quantité prodigieuse de Contes, dont la variété est surprenante, & l'enchaînement si admirable, qu'ils semblent avoir été faits pour composer l'ample Recueil dont ceux-ci ont été tirés. On ignore le nom de l'Auteur d'un si grand Ouvra-

AVERTISSEMENT.

ge ; Mais vrai-semblablement, il n'est pas tout d'une main : car comment pourra-t-on croire qu'un seul homme ait eu l'imagination assez fertile, pour suffire à tant de fictions.

Si les Contes de cette espèce sont agréables & divertissans par le merveilleux qui y règne d'ordinaire, ceux-ci doivent l'emporter en cela sur tous ceux qui ont paru : puis qu'ils sont remplis d'événemens qui surprenent & attachent l'esprit, & qui font voir de combien les Arabes surpassent les autres Nations en cette sorte de composition. Ils doivent plaire encore par les coutumes & les mœurs des Orientaux, par les cé-

AVERTISSEMENT.

cérémonies de leur Religion, tant Payenne que Mahométhane, & ces choses y sont mieux marquées que dans les Auteurs qui en ont écrit, & que dans les Relations des Voyageurs. Tous les Orientaux, Persans, Tartares, & Indiens, s'y font distinguer, & paroissent tels qu'ils sont, depuis les Souverains jusqu'aux personnes de la plus basse condition. Ainsi, sans avoir effuyé la fatigue d'aller chercher ces Peuples dans leur Païs, le Lecteur aura ici le plaisir de les voir agir & de les entendre parler. On a pris soin de conserver leurs caractères, de ne pas s'éloigner de leurs sentimens; Et l'on ne s'est écarté du Texte, que quand la bien-

AVERTISSEMENT.

bien-séance n'a pas permis de s'y attacher. Le Traducteur se flatte que les personnes qui entendent l'Arabe, & qui voudront prendre la peine de confronter l'Original avec la Copie, conviendront qu'il a fait voir les Arabes aux François, avec toute la circonspection que demandoit la délicatesse de notre Langue & de notre tems. Pour peu même que ceux qui liront ces Contes, soient disposez à profiter des exemples de vertu & de vice qu'ils y trouveront, ils en pourront tirer un avantage qu'on ne tire point de la lecture des autres Contes, qui sont plus propres à corrompre les mœurs qu'à les corriger.

T A B L E

Du premier Tome des Mille
& une Nuit.

Conte du Génie & de la Dame
enfermée dans une Caisse
de verre. Page 28

Fable de l'Asne, du Bœuf & du
Laboureur. 41

Fable du Chien & du Coq. 55

Première Nuit. Commencement du
Conte du Génie & du Mar-
chand. 64

II. Nuit. Suite du Conte du Génie
& du Marchand. 72

III. Nuit. Continuation du Conte
du Génie & du Marchand. 79

IV. Nuit. Histoire du premier
Vieillard & de la Biche. 82. 83

V. Nuit. Fin de l'Histoire du pre-
mier Vieillard & de la Biche. 91

VI. Nuit. Histoire du second Vieil-
lard & des deux Chiens noirs.

99. 100.

VII. Nuit. Fin de l'Histoire du
second Vieillard & des deux
chiens

Table des Nuits.

- Chiens noirs.* pag. 106
- VIII. Nuit. *Fin du Conte du Génie & du Marchand, & commencement de l'Histoire du Pêcheur.* 114
- IX. Nuit. *Suite de l'Histoire du Pêcheur & du Génie.* 118
- X. Nuit. *Continuation de l'Histoire du Pêcheur & du Génie.* 124
- XI. Nuit. *Continuation de l'Histoire du Pêcheur & du Génie: & commencement de l'Histoire du Roi Grec & du Médecin Douban.*
132
- XII. Nuit. *Suite de l'Histoire du Roi Grec & du Médecin Douban.*
140
- XIII. Nuit. *Continuation de l'Histoire du Roi Grec & du Médecin Douban.* 144
- XIV. Nuit. *Histoire du Mari & du Perroquet.* 149. 151
- XV. Nuit. *Histoire du Visir puni.*
155. 158
- XVI. Nuit. *Fin de l'Histoire du Visir puni, & suite de celle du Roi Grec & du Médecin Douban.*

Table des Nuits.

<i>ban.</i>	162
XVII. <i>Nuit. Fin de l'Histoire du Roi Grec & du Médecin Douban.</i>	
	173
XVIII. <i>Nuit. Suite de l'Histoire du Pescheur & du Génie.</i>	175
XIX. <i>Nuit. Suite de l'Histoire du Pescheur & du Génie.</i>	182
XX. <i>Nuit. Continuation de l'Histoire du Pescheur.</i>	189
XXI. <i>Nuit. Suite de l'Histoire du Pescheur.</i>	200
XXII. <i>Nuit. Histoire du jeune Roi des Isles noires.</i>	206. 208
XXIII. <i>Nuit. Suite de Histoire du Roi des Isles noires.</i>	211
XXIV. <i>Nuit. Continuation de l'Histoire du Roi des Isles noires.</i>	217
XXV. <i>Nuit. Suite de l'Histoire du Roi des Isles noires.</i>	226
XXVI. <i>Nuit. Suite de l'Histoire du Roi des Isles noires.</i>	234
XXVII. <i>Nuit. Fin de l'Histoire du Roi des Isles noires & de celle du Pescheur.</i>	242
	XXVIII.

Table des Nuits.

XXVIII. Nuit. *Commencement de
l'Histoire de trois Calenders fils
de Roi, & de cinq Dames de
Bagdad.* 250. 251

XXIX. Nuit. *Continuation de
l'Histoire des trois Calenders, &
des cinq Dames.* 255

XXX. Nuit. *Suite de l'Histoire des
trois Calenders, & des cinq Dames.* 260

Fin de la Table du Premier
Tome.

L E S
M I L L E
E T
U N E N U I T ,
C O N T E S A R A B E S .



L E S Chroniques des Saffaniens, anciens Rois de Perse, qui avoient étendu leur Empire dans les Indes, dans les grandes & petites Isles qui en dépendent, & bien loint au delà du Gange jusqu'à la Chine, raportent quil y avoit autrefois un Roi de cette puissante Maison, qui étoit le plus excellent Prince de son tems. Il se faisoit autant aimer de ses Sujets par sa sagesse & sa pruden-

Tome I. A den-

2 *Les mille & une Nuit,*

dence, q'il s'étoit rendu redoutable à ses Voisins par le bruit de sa valeur, & par la réputation de ses Troupes belliqueuses & bien dilciplonnées. Il avoit deux Fils; l'aîné appelé Schahriar, digne Héritier de son Père, & possédoit toutes les vertus; & le Cadet nommé Schahzenan, n'avoit pas moins de mérite que son Frère.

Après un Règne aussi long que glorieux, ce Roi mourut, & Schahriar monta sur le Trône. Schahzenan exclus de tout partage par les Loix de l'Empire, & obligé de vivre comme un particulier, bien loin de souffrir impatientement le bonheur de son aîné, mit toute son attention à lui plaire. Il neut point de peine à y réussir: Schahriar qui avoit naturellement de l'inclination pour ce Prince, fut charmé de sa complaisance, & par'un excès d'amitié voulant partager avec
lui

lui ses Etats, il lui donna la Ro-
yaume de la grande Tartarie.
Schahzenan en alla bientôt pren-
dre possession, & il établit son
séjour à Samarcande, qui en étoit
la Capitale.

Il y avoit déjà dix ans que ces
deux Rois étoient séparés, lors
que Schahriar souhaitoit passion-
nément de revoir son Frère, ré-
solut de lui envoyer un Ambassa-
deur pour l'inviter à le venir
voir. Il choisit pour cette Am-
bassade son premier Visir, qui
partit avec une suite conforme à
sa Dignité, & fit toute la dili-
gence possible. Quand il fut
près de Samarcande, Schahze-
nan, averti de sa venue, alla au
devan de lui avec les principaux
Seigneurs de sa Cour, qui pour
faire plus d'honneur au Minis-
tre du Sultan, s'étoient tous
habillez magnifiquement. Le
Roi de Tartarie reçut ce Mi-
nistre avec de grandes démonstra-

4 *Les mille & une Nuit,*

tions de joye, & lui demanda d'abord des nouvelles du Sultan son Frère. Le Visir satisfit sa curiosité, après quoi il exposa le sujet de son Ambassade. Schahzenan en fut touché: Sage Visir, me dit-il, le Sultan mon Frere me fait trop d'honneur, & il ne pouvoit rien me proposer qui me fût plus agréable. S'il souhaite de me voir, je suis pressé de la même envie. Le tems qui n'a pas diminué son amitié, n'a point affoibli la mienne. Mon Royaume est tranquille, & je ne veux que dix jours pour me mettre en état de partir avec vous. Ainsi il n'est pas nécessaire que vous entriez dans la Ville pour si peu de tems. Je vous prie de vous arrêter en cet endroit, & d'y faire dresser vos Tentes. Je vais ordonner qu'on vous apporte des rafraîchissemens en abondance pour vous & pour toutes les personnes
de

de votre suite. Cela fut exécuté, le Roi fut à peine rentré dans Samarcande, que le Visir vit arriver une prodigieuse quantité de toute sorte de provisions accompagnées de regals & de présens d'un tres grand prix.

Cependant Schahzenan se disposant à partir, regla les affaires les plus pressantes, établit un Conseil pour gouverner son Royaume pendans son absence, mit à la tête du Conseil un Ministre dont la sagesse lui étoit connue, & en qui il avoit une entière confiance. Au bout de dix jours, ses Equipages étant prêts, il dit adieu à la Reine sa Femme, sortit sur le soir de Samarcande, & suivi des Officiers qui devoient être du Voyage, ii se rendit au Pavillon Royal qu'il avoit fait dresser auprès des Tentes du Visir. Il s'entretint avec cet Ambassadeur jusqu'à minuit. Alors voulant encore une

6 *Les mille & une Nuit,*

fois embrasser la Reine qu'il aimoit beaucoup, il retourna seul dans son Palais. Il alla droit à l'apartement de cette Princesse, qui ne s'atendant pas à le revoir, avoit reçu dans son lit un des derniers Officiers de sa Maison. Il y avoit déjà long tems qu'ils étoient couchés, & ils dormoient tous deux d'un profond sommeil.

Le Roi entra sans bruit : se faisant un plaisir de surprendre, par son retour, une Epouse dont il se croyoit tendrement aimé; mais qu'elle fut sa surprise, lors qu'à la claieté des flembeaux qui ne s'éteignent jamais la nuit dans les apartemens des Princes & des Princeses, il aperçût un Homme dans ces bras! il demeura immobile durant quelques momens, ne sachant s'il devoit croire ce qu'il voyoit; mais n'en pouvant douter; quoi! dit-il en lui-même, je suis à peine hors
de

de mon Palais ; je suis encore sous les murs de Samarcande, & l'on m'ose outrager ! Ah, perfides, votre crime ne sera pas impuni, Comme Roi je dois punir les forfaits qui se commettent dans mes Etats ; comme Epoux offensé, il faut que jè vous immole à mon juste ressentiment. Enfin, ce malheureux Prince cédant à son premier transport, tira son sabre, s'aprocha du lit, & d'un seul coup fit passer les coupables du sommeil à la mort. Ensuite les prenant l'un après l'autre, il les jetta par une fenêtre dans le fossé dont le Palais étoit environné.

S'étant vengé de cette sorte, il sortit de la Ville, comme il y étoit venu, & se retira sous son Pavillon. Il n'y fut pas plûtôt arrivé, que sans parler à personne de ce qu'il venoit de faire, il ordonna de plier les Tentes, & de partir. Tout fut bien-

tôt prêt, & il n'étoit pas jour encore qu'on se mit en marche au son des Tymbales & de plusieurs autres Instrumens qui inspiroient de la joye à tout le monde, hormis au Roi qui toujours occupé de l'infidélité de la Reine, étoit la proie d'une affreuse mélancolie qui ne le quitta point pendant tout le Voyage.

Lors qu'il fut près de la Capitale des Indes, il vit venir au devant de lui le Sultan Schahriar avec toute sa Cour. Quelle joye pour ces Princes de se revoir ! ils mirent tous deux pied à terre pour s'embrasser ; & après s'être donné mille marques de tendresse, ils remontèrent à cheval, & entrèrent dans la Ville aux acclamations d'une foule incomparable de Peuple. Le Sultan conduisit le Roi son Frère jusqu'au Palais qu'il lui avoit fait préparer. Ce palais communiquoit au sien par un même Jardin

Jardin ; il étoit d'autant plus magnifique qu'il étoit consacré aux Fêtes & aux Divertissemens de la Cour ; & on avoit encore augmenté la magnificence par de nouveaux ameublemens.

Schahriar quita d'abord le Roi de Tartarie pour lui donner le tems d'entrer au bain & de changer d'habit ; mais dès qu'il sût qu'il en étoit sorti , il revint le retrouver. Ils s'affirent sur un Sofa , & comme les Courtisans se tenoient éloignez par respect , ces deux Princes commencèrent à s'entretenir de tout ce que deux Frères encore plus unis par l'amitié que par le sang , ont à se dire après une longue absence. L'heure du souper étant venuë , ils mangèrent ensemble , & après le repas , ils reprirent leur entretien , qui dura jusqu'à-ce que Schahriar s'apercevant que la nuit étoit fort avancée , se retira

10 *Les mille & une Nuit,*
pour laisser reposer son Frère.

L'infortuné Schahzenan se coucha ; mais si la présence du Sultan son Frère avoit été capable de suspendre pour quelque tems ses chagrins, il se réveillèrent alors avec violence. Au lieu de goûter le repos dont il avoit besoin, il ne fit que rapeller dans sa mémoire les plus cruelles réflexions. Toutes les circonstances de l'infidélité de la Reine se présentoient si vivement à son imagination, qu'il en étoit hors de lui-même. Enfin, ne pouvant dormir il se leva, & se livrant tout entier à des pensées si affligeantes, il parut sur son visage une impression de tristesse que le Sultan ne manqua pas de remarquer. Qu'a donc le Roi de Tartarie, disoit-il ? Qui peut causer ce chagrin que je lui vois ? Auroit il sujet de se plaindre de la réception que je lui ai faite ?
Non,

Non, je l'ai reçu comme un Frère que j'aime, & je n'ai rien là-dessus à me reprocher. Peut-être se voit-il à regret éloigné de ses Etats, ou de la Reine sa Femme. Ah! si c'est cela qui l'afflige, il faut que je lui fasse incessamment les Présens que je lui destine, afin qu'il puisse partir quand il lui plaira, pour s'en retourner à Samarcande. Effectivement dès le lendemain il lui envoya une partie de ces Présens, qui étoient composez de tout ce que les Indes produisent de plus rare, de plus riche & de plus singulier. Il ne laissoit pas néanmoins d'essayer de le divertir tous les jours par de nouveaux plaisirs; mais les Fêtes les plus agréables, au lieu de le réjouir, ne faisoient qu'irriter ses chagrins.

Un jour Schahriar ayant ordonné une grande Chasse à deux journées de sa Capitale, dans

un País où il y avoit particulièrement beaucoup de Cerfs ; Schahzenan le pria de le dispenser de l'accompagner , en lui difant que l'état de fa fanté ne lui permettoit pas d'être de la Partie. Le Sultan ne voulant pas le contraindre , le laiffa en liberté , & partit avec toute fa Cour pour aller prendre ce divertiffement. Après fon départ , le Roi de la grande Tartarie fe voyant feul , s'enferma dans fon appartement. Il s'affit à une fenêtre qui avoit vûë fur le Jardin. Ce beau lieu & le ramage d'une infinité d'oiseaux qui y faisoient leur retraite , lui auroit donné du plaisir , s'il eût été capable d'en ressentir ; mais toujourns déchiré par le fouvenir funeste de l'action infame de la Reine , il arretoit moins fouvent ses yeux sur le Jardin , qu'il ne les levoit au Ciel pour se plaindre de son malheureux sort.

Néan-

Néanmoins, quelque occupé qu'il fût de ses ennuis, il ne laissa pas d'apercevoir un objet qui attira toute son attention. Une porte secrète du Palais du Sultan s'ouvrit tout à coup, & il en sortit vingt Femmes, au milieu desquelles marchoit la Sultane d'un air qui la faisoit aisément distinguer. Cette Princesse croyant que le Roi de la grande Tartarie étoit aussi à la Chasse, s'avança avec ses Femmes jusques sous les fenêtres de l'appartement de ce Prince, qui voulant par curiosité les observer, se plaça de manière qu'il pouvoit tout voir sans être vû. Il remarqua que les Personnes qui accompagnoient la Sultane, pour bannir toute contrainte, se découvrirent le visage qu'elles avoient eu couvert jusqu'alors, & quitèrent de longs habits qu'elles portoient par dessus d'autres plus courts. Mais il

fut dans un extrême étonnement de voir que dans cette Compagnie qui lui avoit semblé toute composée de Femmes, il y avoit dix Noirs qui prirent chacun leur Maitresse. La Sultane de son côté ne demeura pas long tems sans Amant: Elle frapa des mains en criant, *Masoud, Masoud,* & aussitôt un autre Noir descendit du haut d'un arbre, & courut à elle avec beaucoup d'empressement.

La pudeur ne permet pas de raconter tout ce qui se passa entre ses Femmes & ces Noirs, & c'est un détail qu'il n'est pas besoin de faire. Il suffit de dire que Schahzenan en vit assez pour juger que son Frère n'étoit pas moins à plaindre que lui. Les plaisirs de cette Troupe amoureuse durèrent jusqu'à minuit. Ils se baignèrent tous ensemble dans une grande pièce d'eau, qui faisoit un des plus beaux ornemens du

du

du Jardin , après quoi ayant repris leurs habits , ils rentrèrent par la porte secrète dans le Palais du Sultan , & Masoud qui étoit venu de dehors par dessus la muraille du Jardin , s'en retourna par le même endroit.

Comme toutes ces choses s'étoient passées sous les yeux du Roi de la grande Tartarie, elles lui donnèrent lieu de faire une infinité des réflexions. *Que j'avois peu de raison, disoit-il, de croire que mon malheur étoit si singulier ! C'est sans doute l'inévitable destinée de tous les maris, puis que le Sultan mon Frère, le Souverain de tant d'Etats, le plus grand Prince du monde, n'a pû l'éviter. Cela étant, quelle foiblesse de me laisser consumer de chagrin ! C'en est fait, le souvenir d'un malheur si commun ne troublera plus désormais le repos de ma vie. En effet, dès ce moment il cessa de s'affliger,*
&

& comme il n'avoit pas voulu souper qu'il n'eût vû toute la scène qui venoit d'être jouée sous ses fenêtrés, il fit servir alors, mangea de meilleur apétit qu'il n'avoit fait depuis son départ de Samarcande, & entendit même avec plaisir un Concert agréable de voix & d'instrumens dont on accompagna le repas.

Les jours suivans il fut de très bonne humeur; & lors qu'il sût que le Sultan étoit de retour, il alla au devant de lui, & il lui fit son compliment d'un air enjoué. Schariar d'abord ne prit pas garde à ce changement: il ne songea qu'à se plaindre obligamment de ce que ce Prince avoit refusé de l'accompagner à la Chasse, &, sans lui donner le tems de répondre à ses reproches, il lui parla du grand nombre de Cerfs, & d'autres animaux qu'il avoit pris, & enfin du plaisir qu'il avoit eu. Schahzenan après
l'avoir

l'avoir écouté avec attention, répondit à tout, & comme, il n'avoit plus de chagrin qui l'empêchât de faire paroître combien il avoit d'esprit, il dit mille choses agréables & plaisantes.

Le Sultan qui s'étoit attendu à le retrouver dans le même état où il l'avoit laissé, fut ravi de le voir si gai. Mon Frère, lui dit il, je rends graces au Ciel de l'heureux changement qu'il a produit en vous pendant mon absence, j'en ai une véritable joye; mais j'ai une Prière à vous faire, & je vous conjure de m'accorder ce que je vais vous demander. Que pourrois-je vous refuser, répondit le Roi de Tartarie? Vous pouvez tout sur Schahzenan. Parlez, je suis dans l'impatience de savoir ce que vous souhaitez de moi: Depuis que vous êtes dans ma Cour, reprit Schahriar, je vous ai vû plongé dans une Noire mélancolie.
que

que j'ai vainement tenté de dissiper par toute sorte de divertissemens. Je me suis imaginé que votre chagrin venoit de ce que vous étiez éloigné de vos Etats. J'ai crû même que l'amour y avoit beaucoup de part, que la Reine de Samarcande, que vous avez dû choisir d'une beauté achevée en étoit peut-être la cause. Je ne sai si je me suis trompé dans ma conjecture; mais je vous avouë que c'est particulièrement pour cette raison que je n'ai pas voulu vous importuner là-dessus, de peur de vous déplaire. Cependant, sans que j'y, aye contribué en aucune manière, je vous trouve à mon retour de la meilleure humeur du monde, & l'esprit entièrement dégagé de cette noire vapeur qui en troubloit tout l'enjouement. Dites-moi, de grace, pourquoi vous étiez si triste, & pourquoi vous ne l'êtes plus.

A ce discours le Roi de la grande Tartarie demeura quelque tems rêveur, comme s'il eut cherché ce qu'il avoit à répondre. Enfin, il repartit en ces termes. Vous êtes mon Sultan & mon Maître, mais dispensez-moi, je vous supplie, de vous donner la satisfaction que vous me demandez. Non, mon Frère, repliqua le Sultan, il faut que vous me l'accordiez, je la souhaite, ne me la refusez pas. Schahzenan ne pût résister aux instances de Schahriar: hé bien, mon Frère, lui dit-il, je vais vous satisfaire puis que vous me le commandez. Alors il lui raconta l'infidélité de la Reine de Samarcande, & lors qu'il en eut achevé le recit, voila, poursuivit-il, le sujet de ma tristesse; jugez si j'avois tort de m'y abandonner. O, mon Frère, s'écria le Sultan d'un ton qui marquoit combien il entroit dans le ressentiment du Roi de Tart

Tartarie, qu'elle horrible Histoire venez-vous de me raconter ! Avec quelle impatience je l'ai écoutée jusqu'au bout ! je vous louë d'avoir puni les Traîtres qui vous ont fait un outrage si sensible. On ne sauroit vous reprocher cette action : elle est juste ; & pour moi, j'avouërai qu'à votre place j'aurois eu peut-être moins de modération que vous. Je ne me serois pas contenté d'ôter la vie à une seule Femme : je croi que j'en aurois sacrifié plus de mille à ma rage. Je ne suis plus étonné de vos chagrins. La cause en étoit trop vive & trop mortifiante pour n'y pas succomber. O Ciel, quelle Avanture ! non, je croi qu'il n'en est jamais arrivé de semblable à personne qu'à vous. Mais enfin il faut louer Dieu de ce qu'il vous a donné de la consolation ; & comme je ne doute pas qu'elle ne soit bien fondée, ayez encore la complaisance

sance de m'en instruire, & faites-moi la confiance entière.

Schahzenan fit plus de difficulté sur ce point que sur le précédent, a cause de l'intérêt que son Frère y avoit : mais il fallut céder à ses nouvelles instances. Je vais donc vous obéir, lui dit-il ; puis que vous le voulez absolument. Je crains que mon obéissance ne vous cause plus de chagrin que je n'en ai eu ; mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, puis que c'est vous qui me forcez à vous révéler une chose que je voudrois ensevelir dans un éternel oubli. Ce que vous me dites, interrompit Schahriar, ne fait qu'irriter ma curiosité. Hâtez-vous de me découvrir ce secret, de quelque nature qu'il puisse être. Le Roi de Tartarie ne pouvant plus s'en deffendre, fit alors un détail de tout ce qu'il avoit vû, du déguisement des Noirs, de
l'em-

l'emportement de la Sultane & de ses Femmes, & il n'oublia pas Masoud. Après avoir été témoin de ces infamies, continuait-il, je pensai que toutes les Femmes y étoient naturellement portées, & qu'elles ne pouvoient résister à leur penchant. Prévenu de cette opinion, il me parut que c'étoit une grande foiblesse à un Homme d'attacher son repos à leur fidélité. Cette réflexion m'en fit beaucoup d'autres & enfin je jugeai que je ne pouvois prendre un meilleur parti que de me consoler. Il m'en a coûté quelques efforts, mais j'en suis venu à bout, & si vous m'en croyez vous suivrez mon exemple.

Quoi que ce conseil fût judicieux, le Sultan ne pût le goûter. Il entra même en fureur. Quoi, dit-il, la Sultane des Indes est capable de se prostituer d'une manière si indigne ! non, mon Frère,

re,

re, je ne puis croire ce que vous me dites si je ne le vois de mes propres yeux. Il faut que les vôtres vous aient trompé; & la chose est assez importante pour méritier que j'en sois assuré par moi-même. Mon Frère, répondit Schazenan, si vous voulez en être témoin, cela n'est pas fort difficile. Vous n'avez qu'à faire une nouvelle partie de Chasse; & quand nous serons hors de la Ville avec votre Cour & la mienne, nous nous arrêterons sous nos Pavillons, & la nuit nous revindrons tous deux seuls dans mon appartement. Je suis assuré que le lendemain vous verrez ce que j'ai vû. Le Sultan approuva le stratagême, & ordonna aussi-tôt une nouvelle Chasse; de sorte que dès le même jour les Pavillons furent dressés au lieu désigné.

Le jour suivant les deux Princes partirent avec toute leur suite.

te. Ils arrivèrent où ils devoient camper, & ils y demeurèrent jusqu'à la nuit. Alors Schahriar apella son Grand-Vifir; & sans lui découvrir son dessein, lui commanda de tenir sa place pendant son absence, & de ne pas permettre que personne sortît du Camp pour quelque sujet que ce put être. D'abord qu'il eut donné cet ordre, le Roi de la grande Tartarie & lui montèrent à cheval, passèrent *incognito* au travers du Camp, rentrèrent dans la Ville, & se rendirent au Palais qu'occupoit Schahzenan. A peine y furent-ils qu'ils se placèrent à la même fenêtre d'ou le Roi de Tartarie avoit vû la scène des Noirs, & en s'entretenant ils jetoient souvent les yeux du côté de la porte secrette. Elle s'ouvrit enfin, & pour dire le reste en peu de mots, la Sultane parut avec ses Femmes & les dix Noirs déguisez; elle apella Masoud,

&

& le Sultan en vit plus qu'il n'en falloit pour être plainement convaincu de sa honte & de son malheur. O Dieu, s'écria-t-il, quelle indignité ! quelle horreur ! l'Épouse d'un Souverain tel que moi peut-elle être capable de cette infamie ? Après cela, quel Prince osera se vanter d'être parfaitement heureux ? Ah ! mon Frère, poursuivit-il, en embrassant le Roi de Tartarie, renonçons tous deux au monde : la bonne foi en est bannie ; s'il flatte d'un côté, il trahit de l'autre. Abandonnons nos États & tout l'éclat qui nous environne. Allons dans des Royaumes Étrangers traîner une vie obscure & cacher notre infortune. Schahzenan n'approuva pas cette résolution : mais il n'osa la combattre dans l'empportement où il voyoit Schahriar. Mon Frère, lui dit-il, je n'ai pas d'autre volonté que la votre ; je suis prêt à

vous suivre par tout où il vous plaira. Mais promettez-moi que nous reveindrons, si nous pouvons rencontrer quelqu'un qui soit plus malheureux que nous. Je vous le promets, répondit le Sultan, mais je doute fort que nous trouvions Personne qui le puisse être. Je ne suis pas de votre sentiment là-dessus, répliqua le Roi de Tartarie. Peut-être ne voyagerons-nous pas long tems. En disant cela, ils sortirent secrettement du Palais, & prirent un autre chemin que celui par où ils étoient venus. Ils marchèrent tant qu'ils eurent du jour assez pour se conduire, passèrent la première nuit sous des arbres. & s'étant levez dès le point du jour, ils continuèrent leur marche jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une belle prairie sur le bord de la Mer, où il y avoit d'espace en espace de grands arbres fort touffus. Ils
s'assi-

s'affirent sous un de ces arbres pour se délasser & y prendre le frais, & l'infidélité des Princesses leurs Femmes, fit le sujet de leur conversation.

Il n'y avoit pas longs tems qu'ils s'entretenoient, lors qu'ils entendirent assez près d'eux un bruit horrible du côté de la Mer, & un cri effroyable qui les remplit de crainte. Alors la Mer s'ouvrit, & il s'en éleva comme une grosse colonne noire qui sembloit s'aller perdre dans les nuës. Cet objet redoubla leur frayeur. Ils se levèrent promptement, & monterent au haut de l'arbre qui leur parut le plus propre à les cacher. Ils y furent à peine montez, que regardant vers l'endroit d'où le bruit partoit & où la Mer s'étoit entr'ouverte, ils remarquèrent que la colonne noire se tiroit par replis, & s'avançoit vers le rivage en fendant l'eau.

Ils ne pûrent dans le moment demêler ce que se pouvoit être ; mais ils en furent bien-tôt éclaircis.

C'étoit un de ces Génies qui font malins, malfaisans & ennemis mortels des Hommes. Il étoit noir & hideux, avoit, la forme d'un Géant d'une hauteur prodigieuse, & portoit sur la tête une grande caisse de verre, fermée à quatre ferrures d'acier fin. Il entra dans la prairie avec cette charge qu'il vint poser justement au pied de l'arbre où étoient ces deux Princes, qui connoissant l'extrême péril où ils se trouvoient, se crurent perdus.

Cependant le Génie s'assit auprès de la caisse, & l'ayant ouverte avec quatre clefs qui étoient attachées à sa ceinture, il en sortit aussitôt une Dame très richement habillée, d'une taille majestueuse & d'une beauté parfaite.

faite. Le Monstre la fit asseoir à ses côtez, & la regardant amoureuxment, Dame, dit-il, la plus accomplie de toutes les Dames qui sont admirées pour leur beauté, charmante personne, vous que j'ai enlevée le jour de vos nôces, & que j'ai toujours aimée depuis si constamment, vous voudrez bien que je dorme quelques momens près de vous : le sommeil dont je me sens accablé m'a fait venir en cet endroit pour prendre un peu de repos. En disant cela il laisse tomber sa grosse tête sur les genoux de la Dame; ensuite ayant allongé ses pieds qui s'étendent jusqu'à la Mer, il ne tarda pas à s'endormir, & il ronfla bientôt de manière qu'il fit retentir le rivage.

La Dame alors leva la vûë par hazard, & apercevant les Princes au haut de l'arbre, elle leur fit signe de la main de des-

30 *Les mille & une Nuits,*
cendre sans faire de bruit. Leur
frayeur fut extrême quand ils se
virent découverts. Ils supplié-
rent la Dame par d'autres signes
de les dispenser de lui obéir ;
mais elle, après avoir ôté dou-
cement de dessus ses genoux la
tête du Génie, & l'avoir posée
légèrement a terre, se leva &
leur dit d'un ton de voix bas,
mais amis, descendez ; il faut
absolument que vous veniez à
moi. Ils voulurent vainement
lui faire comprendre encore par
leurs gestes qu'ils craignoient le
Génie. Descendez donc, leur
repliqua-t-elle sur le même ton.
Si vous ne vous hâtez de m'o-
béir, je vais l'éveiller, & je lui
demanderai moi-même votre
mort.

Ces paroles intimidèrent tel-
lement les Princes, qu'ils com-
mencèrent à descendre avec tou-
tes les précautions possibles pour
ne pas éveiller le Génie. Lors
qu'ils

qu'ils furent en bas , la Dame les prit par les mains , & s'étant un peu éloignée avec eux sous les arbres , elle leur fit librement une proposition très vive. Ils la rejetèrent d'abord , mais elle les obligea par de nouvelles menaces à l'accepter. Après qu'elle eut obtenu d'eux ce qu'elle souhaitoit , ayant remarqué qu'ils avoient chacun une bague au doigt , elle les leur demanda. Si-tôt qu'elle les eut entre les mains , elle alla prendre une boîte du paquet où étoit sa toilette , elle en tira un fil d'autres bagues de toutes sorte de façons , & le leur montrant : Savez-vous bien , dit-elle , ce que signifient ces joyaux ? Non , répondirent-ils , mais il ne tiendra qu'à vous de nous l'apprendre. Ce sont , reprit-elle , les bagues de tous les Hommes à qui j'ay fait part de mes faveurs. Il y en a quatrevingt-dix-huit

bien comptées, que je garde pour me souvenir d'eux. Je vous ai demandé les vôtres pour la même raison, & afin d'avoir la centaine accomplie. Voilà donc continua-t-elle, cent Amans que j'ai eus jusqu'à ce jour, malgré la vigilance & les précautions de ce vilain Génie qui ne me quite pas. Il a beau m'enfermer dans cette caisse de verre, & me tenir cachée au fond de la Mer, je ne laisse pas de tromper ses soins. Vous voyez par-là que quand une Femme a formé un projet, il n'y a point de Mari, ni d'Amant qui puisse empêcher, l'exécution. Les Hommes feroient mieux de ne pas contraindre les Femmes, ce seroit le moyen de les rendre sages. La Dame leur ayant parlé de la sorte, passa leurs bagues dans le même fil où étoient enfilées les autres. Elle s'assit ensuite comme auparavant, souleva la

la tête du Génie, qui ne se réveilla point, la remit sur ses genoux, & fit signe aux Princes de se retirer.

Ils reprirent le chemiu par où ils étoient venus, & lors qu'ils eurent perdu de vûë la Dame & le Génie, Schahriar dit à Schahzenan. Hé bien, mon Frère; que pensez-vous de l'Avanture qui vient de nous arriver? Le Génie n'a t-il pas une Maîtresse bien fidèle? Et ne convenez-vous pas que rien n'est égal à la malice des Femmes? Oui, mon Frère, répondit le Roi de la grand Tartarie, & vous devez aussi demeurer d'accord que le Génie est plus à plaindre & plus malheureux que nous C'est pourquoi, puis que nous avons trouvé ce que nous cherchions retournons dans nos Etats, & que cela ne nous empêche pas de nous marier. Pour moi je sai par quel moyen je prétens que

34 *Les mille & une Nuit,*

la foi qui m'est dûë me soit inviolablement conservée. Je ne veux pas m'expliquer présentement là-dessus ; mais vous en apprendrez un jour des nouvelles, & je suis sûr que vous suivrez mon exemple. Le Sultan fut de l'avis de son Frère, & continuant tous deux de marcher, ils arrivèrent au Camp sur la fin de la nuit du troisiéme jour qu'ils en étoient partis.

La nouvelle du retour du Sultan s'y étant répandue, les Courtisans se rendirent de grand matin devant son Pavillon. Il les fit entrer, les reçût d'un air plus riant qu'à l'ordinaire, & leur fit à tous des gratifications. Après quoi leur ayant déclaré qu'il ne vouloit point aller plus loin, il leur commanda de monter à cheval, & il retourna bien-tôt à son Palais.

A peine y fut-il arrivé qu'il courut à l'apartement de la Sultane. Il la fit lier devant lui, & la

la livra à son Grand Visir avec ordre de la faire étrangler. Ce que ce Ministre exécuta sans s'informer quel crime elle avoit commis. Ce Prince irrité n'en demeura pas-là, il coupa la tête de sa propre main à toutes les Femmes de la Sultane. Après ce rigoureux châtement, persuadé qu'il n'y avoit pas une Femme sage, pour prévenir les infidélitez de celles qu'il prendroit à l'avenir, il resolut d'en épouser une chaque nuit, & de la faire étrangler le lendemain. S'étant imposé cette Loi cruelle, il jura qu'il l'observeroit immédiatement après le départ du Roi de Tartarie, qui prit bien-tôt congé de lui, & se mit en chemin, chargé de presens magnifiques.

Schahzenan étant parti, Schahriar ne manqua pas d'ordonner à son Grand Visir de lui amener la Fille d'un de ses Généraux d'Armée. Le Visir obéit. Le

36 *Les mille & une Nuit,*

Sultan coucha avec elle, & le lendemain, la lui remettant entre les mains pour la faire mourir, il lui commanda de lui en chercher une autre pour la nuit suivante. Quelque répugnance qu'eût le Visir à exécuter de semblables ordres, comme il devoit au Sultan son Maître une obéissance aveugle, il étoit obligé de s'y soumettre. Il lui mena donc la Fille d'un Officier subalterne, qu'on fit aussi mourir le lendemain. Après celle-là, ce fut la Fille d'un Bourgeois de la Capitale, & enfin chaque jour c'étoit une Fille mariée, & une Femme morte.

Le bruit de cette inhumanité sans exemple, causa une consternation générale dans la Ville. On n'y entendoit que des cris & des lamentations. Ici c'étoit un Père en pleurs qui se desespéroit de la perte de sa Fille; & là c'étoit des tendres Mères qui craignant pour
les

les leurs la même destinée, faisoient par avance retentir l'air de leurs gémissement. Ainsi au lieu des louanges & des bénédictions que le Sultan s'étoit attirées jusqu'alors, tous ses sujets ne faisoient plus que des imprécations contre lui.

Le Grand Visir, qui comme on l'a déjà dit, étoit malgré lui le Ministre d'une si horrible injustice, avoit deux Filles, dont l'aînée s'apelloit Schéherazade, & la cadette Dinarzade. Cette dernière ne manquoit pas de mérite; mais l'autre avoit un courage au dessus de son sexe, de l'esprit infiniment, avec une pénétration admirable. Elle avoit beaucoup de lecture, & une mémoire si prodigieuse; que rien ne lui étoit échappé de tout ce qu'elle avoit lû. Elle s'étoit heureusement appliquée à la Philosophie, à la Médecine, à l'Histoire & aux beaux Arts; & elle

faisoit des Vers mieux que les Poëtes les plus célèbres de son tems. Outre cela elle étoit pourvüe d'une beauté excellente, & une vertu très solide couronnoit toutes ses belles qualitez.

Le Visir aimoit passionnément une fille si digne de sa tendresse. Un jour qu'ils s'entretenoient tous deux ensemble, elle lui dit, mon Père, j'ai une grace à vous demander; je vous supplie très-humblement de me l'accorder. Je ne vous la refuserai pas, répondit-il, pourvû qu'elle soie juste & raisonnable. Pour juste, répliqua Schéhérazade, elle ne peut l'être davantage: & vous en pouvez juger par le motif qui m'oblige à vous la demander. J'ai dessein d'arrêter le cours de cette barbarie que le Sultan exerce sur les familles de cette Ville. Je veux dissiper la juste crainte que tant de Meres ont de perdre leurs Filles d'une manière si funesté.

Votre

Votre intention est fort louable, ma Fille, dit le Vifir, mais le mal auquel vous voulez remédier me paroît fans remède: comment prétendez-vous en venir à bout. Mon Père, repartit Schéhérazade, puis que par votre entremise le Sultan célèbre chaque jour un nouveau Mariage, je vous conjure par la tendre affection que vous avez pour moi, de me procurer l'honneur de sa chouche. Le Vifir ne pût entendre ce discours fans horreurs. O Dieu, interrompit il avec transport! Avez-vous perdu l'esprit, ma Fille? Pouvez-vous me faire une Prière si dangereuse? Vous savez que le Sultan a fait serment sur son ame de ne coucher qu'une seule nuit avec la même Femme, & de lui ôter la vie le lendemain; & vous voulez que je lui propose de vous épouser? Songez-vous bien à quoi vous expose votre zèle indiscret? Oui, mon

Père,

Père, répondit cette vertueuse fille, je connois tout le danger que je cours, & il ne sauroit m'épouvanter. Si je peris, ma mort sera glorieuse; & si je réussis dans mon entreprise, je rendrai à ma Patrie un service important. Non, non, dit le Visir, quoi que vous puissiez me représenter pour m'intéresser à vous permettre de vous jeter dans cet affreux péril, ne vous imaginez pas que j'y consente? Quand le Sultan m'ordonnera de vous enfoncer le poignard dans le sein, hélas, il faudra bien que je lui obéisse! Quel triste emploi pour un Père! ah, si vous ne craignez point la mort; craignez du moins de me causer la douleur mortelle de voir ma main teinte de votre sang. Encore une fois, mon Père, dit Schéhérazade, accordez-moi la grace que je vous demande. Votre opiniâtreté, repartit le Visir, excite

excite ma colére. Pourquoi vouloir vous-même courir à votre perte? Qui ne prévoit pas la fin d'une entreprise dangereuse, n'en sauroit sortir heureusement. Je crains qu'il ne vous arrive ce qui arriva à l'Ane qui étoit bien, & ne pût s'y tenir. Quel malheur arrivat-il à cet Ane, reprit Schéhérazade? Je vais vous le dire, répondit le Visir, écoutez moi.



F A B L E

*L'Ane, le Bœuf, & le
Laboureur.*

UN Marchand très riche avoit plusieurs Maisons à la Campagne, où il faisoit nourrir une grande quantité de toute sorte de betail. Il se retira avec sa Femme & ses enfans à une de
ses

42 *Les mille & une Nuit,*

les terres pour la faire valoir par lui-même. Il avoit le don d'entendre le langage des bêtes ; mais avec cette condition qu'il ne pouvoit l'interpréter à Personne, sans s'exposer à perdre la vie. Ce qui l'empêchoit de communiquer les choses qu'il avoit apprises par le moyen de ce don.

Il avoit a une même auge un Bœuf & une Ane. Un jour qu'il étoit assis près d'eux, & qu'il se divertissoit a voir jouer devant lui ses enfans, il entendit que le Bœuf disoit à l'Ane : Léveillé, que je te trouve heureux, quand je considère le repos dont tu jouïs, & le peu de travail qu'on exige de toi. Un Homme te panse avec soin, te lave, te donne de l'orge bien criblée, & de l'eau fraîche & nette. Ta plus grande penne est de porter le Marchand nôtre Maître, lors qu'il a quelque petit Voyage à faire. Sans cela toute ta vie se passeroit dans
l'oisi-

l'oisiveté. La manière dont on me traite est bien différente, & ma condition est aussi malheureuse que la tienne est agréable. A peine est il jour qu'on m'attache a une charruë, que l'on me fait traîner jusqu'à la nuit pour fendre la terre. Ce qui me fatigue à un point que les forces me manquent quelquefois. D'ailleurs le Laboureur qui est toujours derriere moi ne cesse de me fraper. A force de tirer la charruë, j'ai le cou tout écorché. Enfin, après avoir travaillé depuis le matin jusqu'au soir, quand je suis de retour on me donne à manger de méchantes fèves séches dont on ne s'est pas mis en peine d'ôter la terre, ou d'autres choses qui ne valent pas mieux. Pour comble de misère, lors que je me suis repu d'un mets si peu apétissant, je suis obligé de passer la nuit couché dans mon ordure. Tu vois donc que j'ai

j'ai raison d'envier ton sort.

L'Ane n'interrompt pas le Bœuf, il lui laissa dire tout ce qu'il voulut; mais quand il eut achevé de parler: Vous ne démentez pas, lui dit-il, le nom d'Idiot qu'on vous a donné. Vous êtes trop simple, vous vous laissez mener comme l'on veut, & vous ne pouvez prendre une bonne résolution. Cependant, quel avantage vous revient-il de toutes les indignités que vous souffrez? Vous vous-tuez vous-même pour le repos, le plaisir & le profit de ceux qui ne vous en savent point de gré. On ne vous traiteroit pas de la sorte, si vous aviez autant de courage que de force.

Lors qu'on vient vous attacher à l'auge; que ne faites-vous résistance? Que ne donnez-vous de bons coups de cornes? Que ne marquez-vous votre colère en frappant du pied contre terre? Pourquoi enfin n'inspirez-vous
pas

pas la terreur par des mugissements effroyables? La nature vous a donné les moyens de vous faire respecter, & vous ne vous en servez pas. On vous apporte de mauvaises fèves & de mauvaise paille, n'en mangez point. Flairez-les seulement, & les laissez. Si vous suivez les conseils que je vous donne, vous verrez bien-tôt un changement dont vous me remercierez, Le Bœuf prit en fort bonne part les avis de l'Ane; il lui témoigna combien il lui en étoit obligé. Cher Léveillé, ajouta-t il, je ne manquerai pas de faire tout ce que tu m'as dit, & tu verras de quelle manière je m'en aquiterai. Ils se turent après cet entretien dont le Marchand ne perdit pas une parole.

Le lendemain de bon matin le Laboureur vint prendre le Bœuf; il l'attache à la charrué, & le mena au travail ordinaire.

Le

Le Bœuf qui n'avoit pas oublié le conseil de l'Âne, fit fort le méchant ce jour-là; & le soir, lors que le Laboureur l'ayant ramené à l'auge, voulut l'attacher comme de coutume; le malicieux animal au lieu de présenter ses cornes de lui-même, se mit à faire le rétif, & à reculer en mugissant. Il baissa même ses cornes, comme pour frapper le Laboureur. Il fit enfin tout le manéagé que l'Âne lui avoit enseigné. Le jour suivant, le Laboureur vint le reprendre pour le ramener au labourage; mais trouvant l'auge encore remplie des fèves, & de la paille qu'il y avoit mise le soir, & le Bœuf couché par terre, les pieds étendus, & haletant d'une étrange façon, il le crut malade. Il en eut pitié; & jugeant qu'il seroit inutile de le mener au travail, il alla aussi-tôt en avertir le Marchand.

Le Marchand vit bien que les mauvais conseils de Léveillé a-voient été suivis, & pour le punir comme il le méritoit : Va-dit-il au Laboureur, prends l'Ane à la place du Bœuf, & ne manque pas de lui donner bien de l'exercice. Le Laboureur obéit, L'Ane fut obligé de tirer la char-ruë tout ce jour-là. Ce qui le fatigua d'autant plus qu'il étoit moins accoûtumé a ce travail. Outre cela il reçut tant de coups de bâton qu'il ne pouvoit se sou-tenir quand il fut de retour,

Cependant le Bœuf étoit très- content. Il avoit mangé tout ce qu'il y avoit dans son auge, & s'étoit reposé toute la journée. Il se réjouissoit en lui-même d'a-voir suivi les conseils de Léveil- lé, il lui donnoit mille bénédic- tions pour le bien qu'il lui avoit procuré, & ne manqua pas de lui en faire un nouveau compli- ment lors qu'il le vit arriver.

L'Ane

L'Ane ne répondit rien au Bœuf, tant il avoit de dépit d'avoir été si maltraité. C'est par mon imprudence, se disoit-il à lui-même, que je me suis attiré ce malheur. Je vivois heureux, tout me rioit, j'avois tout ce que je pouvois souhaiter, c'est ma faute, si je suis dans ce déplorable état ; & si je ne trouve quelque ruse en mon esprit pour m'en tirer, ma perte est certaine. En disant cela ses forces se trouverent tellement épuisées, qu'il se laissa tomber à demi mort au pied de son auge.

En cet endroit le Grand Vifir s'adressant à Schéhérazade, lui dit : Ma Fille, vous faites comme cet Ane ; vous vous exposez à vous perdre par votre fausse prudence. Croyez-moi, demeurez en repos, & ne cherchez point à prévenir votre mort. Mon père, répondit Schéhérazade, l'exemple que vous venez de

raporter n'est pas capable de me faire changer de résolution ; & je ne cesserai de vous importuner, que je n'aye obtenu de vous ; que vous me présenterez au Sultan pour être son Epouse. Le Visir voyant qu'elle persistoit toujours dans sa demande, lui repliqua : hé bien, puis que vous ne voulez pas quitter votre obstination, je serai obligé de vous traiter de la même manière que le Marchand dont je viens de parler, traita sa Femme peu de tems après. Et voici comment.

Ce Marchand ayant appris que l'Asne étoit dans un état pitoyable, fut curieux de savoir ce qui se passeroit entre lui & le Bœuf. C'est pourquoi après le souper il sortit au clair de la Lune, & alla s'asseoir auprès d'eux accompagné de sa Femme. En arrivant il entendit l'Asne qui disoit au Bœuf : Compère, dites-moi, je vous prie, ce que

50 *Les mille & une Nuit,*

vous prétendez faire quand le Laboureur vous apportera de main à manger? Ce que je fera, répondit le Bœuf: Je continuërai de faire ce que tu m'as enseigné. Je m'éloignerai d'abord, je présenterai mes cornes comme hier; je ferai le malade, & feindra d'être aux abois. Gardez vous-en bien, repliqua l'Asne, ce seroit le moyen de vous perdre; car en arrivant ce soir j'ai oui dire au Marchand notre Maître une chose qui m'a fait trembler pour vous. Hé! qu'avez vous entendu? dit le Bœuf; ne me cachez rien, de grace, mon cher Léviellé. Notre Maître, reprit l'Asne, a dit au Laboureur ces tristes paroles: puis que le Bœuf ne mange pas, & qu'il ne peut se soutenir, je veux qu'il soit tué dès demain. Nous ferons, pour l'amour de Dieu, une aumône de sa chair aux pauvres. Et quant a la peau qui pourra nous être utile,

utile, tu la donneras au Conroyeur. Ne manque donc pas de faire venir le Boucher. Voilà ce que j'avois à vous apprendre, ajouta l'Asne, l'intérêt que je prens à votre conservation, & l'amitié que j'ai pour vous, m'obligent à vous en avertir, & à vous donner un nouveau conseil. D'abord qu'on vous apottera vos fèves & votre paille, levez-vous, & vous jetez dessus avec avidité. Le Maître jugera par-là que vous êtes guéri, & révoquera sans doute l'arrêt de votre mort; au lieu que si vous en usez autrement, c'est fait de vous.

Ce discours produisit l'effet qu'en avoit attendu l'Asne: Le Bœuf en fut étrangement troublé, & en beugla d'effroi. Le Marchand qui les avoit écouté tous deux avec beaucoup d'attention, fit alors un si grand éclat de rire, que sa Femme en fut très-surprise. Apprenez-moi, lui

52 *Les mille & une Nuit,*

dit-elle. pourquoi vous riez si fort, afin que j'en rie avec vous. Ma Femme contentez-vous de m'entendre rire. Non, reprit-elle, j'en veux savoir le sujet. Je ne puis vous donner cette satisfaction, repartit le Mari; saches seulement que je ris de ce que notre Asne vient de dire à notre Bœuf. Le reste est un secret qu'il ne m'est pas permis de vous révéler. Et qui vous empêche de me découvrir ce secret? repliqua-t-elle. Si je vous le disois, répondit-il, aprenez qu'il m'en couteroit la vie. Vous vous moquez de moi, s'écria la Femme: Ce que vous me dites ne peut pas être vrai. Si vous ne m'avouez tout à l'heure pourquoi vous avez ri; si vous refusez de m'instruire de ce que l'Asne & le Bœuf ont dit, je jure par le grand Dieu qui est au Ciel, que nous ne vivrons pas davantage ensemble.

En

En achevant ces mots elle entra dans la Maison, & se mit dans un coin, où elle passa la nuit à pleurer de toute sa force. Le Mari coucha seul / & le lendemain voyant qu'elle ne discontinuoit pas de se lamenter: vous n'êtes pas sage, lui dit-il, de vous affliger de la sorte. La chose n'en vaut pas la peine; & il vous est aussi peu important de le savoir, qu'il m'importe beaucoup, à moi, de la tenir secrète. N'y pensez donc plus, je vous en conjure. J'y pense si bien encore, répondit la Femme, que je ne cesserai pas de pleurer, que vous n'avez satisfait ma curiosité. Mais je vous dis fort sérieusement, repliqua-t-il, qu'il m'en coûtera la vie, si je cède à vos indiscrettes instances. Qu'il arrive tout ce qu'il plaira à Dieu, repartit-elle, je n'en démordrai pas. Je voi bien, reprit le Marchand, qu'il

54 *Les mille & une Nuit,*
n'y a pas moyen de vous faire entendre raison : & comme je prévois que vous vous ferez mourrir vous-même par votre opiniâreté, je vais appeler vos enfans, afin qu'ils ayent la consolation de vous voir avant que vous mourriez. Il fit venir ses enfans, & envoya chercher aussi le Père & la Mère, & les parens de sa Femme. Lors qu'ils furent assemblez, & qu'il leur eût expliqué de quoi il étoit question, ils employèrent leur éloquence à faire comprendre à la Femme qu'elle avoit tort de ne vouloir pas revenir de son entêtement : mais elle les rebuta tous, & dit qu'elle mourroit plutôt que de céder en cela à son Mari. Le Père & la Mère eurent beau lui parler en particulier, & lui représenter que la chose quelle souhaitoit d'apprendre ne lui étoit d'aucune importance, ils ne gagnèrent rien sur son

son esprit, ni par leur autorité, ni par leurs discours. Quand ses enfans virent qu'elle s'obstinoit à rejeter toutes les bonnes raisons dont on combattoit son opiniâtreté, ils se mirent à pleurer amèrement. Le Marchand lui-même ne savoit plus où il en étoit. Assis seul auprès de la porte de sa Maison, il délibéroit déjà s'il sacrifieroit sa vie pour sauver celle de sa Femme qu'il aimoit beaucoup.

Or, ma Fille, continua le Vifir, en parlant toujours à Schéhérazade, ce Marchand avoit cinquante poules & un coq, avec un chien qui faisoit bonne garde. Pendant qu'il étoit assis, comme je l'ai dit, & qu'il rêvoit profondément au parti qu'il devoit prendre, il vit le chien courir vers le coq qui s'étoit jetté sur une poule, & il entendit qu'il lui parla dans ces termes :
O coq, Dieu ne permettra pas
C 4 que

que tu vive encore long tems ;
N'as-tu pas honte de faire au-
jourd'hui ce que tu fais ? Le coq
monta sur les ergots, & se tour-
nant du côté du chien : pour-
quoi, répondit-il fièrement, ce-
la me seroit-il deffendu aujour-
d'hui plutôt que les autres jours ?
Puis que tu l'ignores, repliqua
le chien, aprens que notre Maître
est aujourd'hui dans un grand
embarras. Sa Femme veut qu'il
lui révèle un secret qui est de
telle nature, qu'il perdra la vie
s'il le lui découvre. Les choses
sont en cet état ; & il est à crain-
dre qu'il n'ait pas assez de fer-
meté pour résister à l'obstina-
tion de sa Femme ; car il l'aime,
& il est touché des larmes qu'elle
le repand sans cesse. Il va peut-
être périr. Nous en sommes
tous allarmez dans ce logis. Toi
seul insultant à notre tristesse,
tu as l'impudence de te divertir
avec tes poules.

Le coq repartit de cette sorte à la réprimande du chien. Que notre maître est insensé? Il n'a qu'une Femme, & il n'en peut venir à bout, pendant que j'en ai cinquante qui ne font que ce que je veux. Qu'il rapelle sa raison! il trouvera bien-tôt moyen de sortir de l'embaras où il est. Hé que veux-tu qu'il fasse? dit le chien. Qu'il entre dans la Chambre où est la Femme, répondit le coq; & qu'après s'être enfermé avec elle, il prenne un bon bâton, & lui en donne mille coups; je mets en fait qu'elle sera sage après cela; & qu'elle ne le pressera plus de lui dire ce qu'il ne doit pas lui révéler. Le Marchand n'eût pas si-tôt entendu ce que le coq venoit de dire, qu'il se leva de sa place, prit un gros bâton, alla trouver sa Femme qui pleuroit encore, s'enferma avec elle, & la battit si bien, qu'elle ne pût s'empêcher

98 *Les mille & une Nuit,*
de crier : *C'est assez, mon Mari,*
s'est assez, laissez-moi. Je ne vous
demanderais plus rien. A ces pa-
roles, & voyant qu'elle se repen-
toit d'avoir été curieuse si mal à
propos, il cessa de la maltraiter ;
il ouvrit la porte ; toute la paren-
té entra, se réjouit de trouver
la Femme revenue de son entê-
tement, & fit compliment au
Mari sur l'heureux expédient
dont il s'étoit servi pour la met-
tre à la raison. Ma Fille, ajouta
le Grand Vifir, vous mériteriez
d'être traitée de la même ma-
nière que la Femme de ce Mar-
chand.

Mon Père, dit alors Schéhé-
razade, de grace, ne trouvez
point mauvais que je persiste dans
mes sentimens. L'Histoire de
cette Femme ne sauroit m'é-
branler. Je pourrois vous en ra-
conter beaucoup d'autres qui
vous persuaderoient que vous ne
devez pas vous opposer à mon
des-

dessein. D'ailleurs, pardonnez, moi, si j'ose vous le déclarer - que vous vous y opposeriez vainement, quand la tendresse paternelle, refuseroit de souscrire à la Prière que je vous fais, j'irois me présenter moi-même au Sultan. Enfin, le Père poussé à bout par la fermeté de sa Fille, se rendit à ses importunités; & quoi que fort affligé de n'avoir pû la détourner d'une si funeste résolution, il alla dès ce moment retrouver Schahriar, pour lui annoncer que la nuit prochaine il lui mèneroit Schéhérazade.

Le Sultan fût fort étonné du sacrifice que son Grand Visir lui faisoit : Comment avez-vous pû, lui dit-il, vous résoudre à me livrer votre propre fille; Sire lui répondit le Visir, elle s'est offerte d'elle-même. La triste destinée qui l'attend n'a pû l'épouvanter, Et elle préfère à sa vie l'honneur d'être une seule

nuit l'Épouse de votre Majesté. Mais ne vous trompez pas, Visir, reprit le Sultan; demain en remettant Schéhérazade entre vos mains, je prétens que vous lui ôtiez la vie. Si vous y manquez, je vous jure que je vous ferai mourir vous-même. Sire, repartit le Visir; mon cœur gémissait sans doute en vous obéissant; mais la nature aura beau murmurer, quoi que Père, je vous réponde d'un bras fidèle. Schahriar accepta l'offre de son Ministre, & lui dit qu'il n'avoit qu'à lui amener sa Fille quand il lui plairoit,

Le Grand Visir alla porter cette nouvelle à Schéhérazade, qui la reçût avec autant de joye que si elle eût été la plus agréable du monde. Elle remercia son Père de l'avoir si sensiblement obligée, & voyant qu'il étoit accablé de douleur, elle lui dit pour le consoler, qu'elle

le

le espéroit qu'il ne se repentiroit pas de l'avoir mariée avec le Sultan, & qu'au contraire il auroit sujet de s'en réjouir le reste de sa vie.

Elle ne songea plus qu'à se mettre en état de paroître devant le Sultan; mais avant que de partir, elle prit sa Sœur Dinarzade en particulier, & lui dit: ma chere Sœur, j'ai besoin de votre secours dans une affaire très importante, je vous prie de ne me le pas refuser. Mon Père va me conduire chez le Sultan pour être son Epouse: que cette nouvelle ne vous épouvante pas. Ecoutez moi seulement avec patience; Dès que je serai devant le Sultan, je le supplierai de permettre que vous couchiez dans la Chambre nuptiale, afin que je jouisse cette nuit encore de votre Compagnie. Si j'obtiens cette grace, comme je l'espère, souvenez-vous de m'é-

62 *Les mille & une Nuit,*

vieller demain matin une heure avant le jour, & de m'adresser à peu près ces paroles: *Ma Sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui parottra bien tôt, de me raconter un de ces beaux Contes que vous savez.* Aussi-tôt je vous en conterai un; & je me flate de délivrer par ce moyen tout le Peuple de la consternation où il est. Dinarzade répondit à sa Sœur qu'elle feroit avec plaisir ce qu'elle exigeoit d'elle.

L'heure de se coucher étant enfin venuë, le Grand Visir conduisit Schéhérazade au Palais, & se retira après l'avoir introduite dans l'appartement du Sultan. Ce Prince ne se vit pas plutôt seul avec elle, qu'il lui ordonna de se découvrir le visage. Il la trouva si belle qu'il en fût charmé; s'apercevant qu'elle étoit en pleurs, il lui en demanda le sujet. Sire répon-

dit

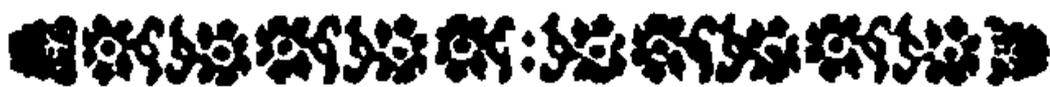
dit Schéhérazade, j'ai une Sœur que j'aime aussi tendrement que j'en suis aimée: Je souhaiterois qu'elle passât-la nuit dans cette Chambre, pour la voir, & lui dire adieu encore une fois. Voulez-vous que j'aye la consolation de lui donner ce dernier témoignage de mon amitié. Schahriar y ayant consenti, on alla chercher Dinarzade qui vint en diligence. Le Sultan se coucha avec Schéhérazade sur une estrade fort élevée, à la manière de monarques de l'Orient, & Dinarzade dans un lit qu'on lui avoit préparé au bas de l'estrade.

Une heure avant le jour, Dinarzade s'étant réveillée, ne manqua pas de faire ce que sa Sœur lui avoit recommandé: Ma chère Sœur, s'écria-t-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paroîtra bien-tôt, de me raconter un
de

64 *Les mille & une Nuits,*

de ces Contes agréables que vous savez. Hélas! ce sera peut-être la dernière fois que j'aurai ce plaisir.

Schéhérazade au lieu de répondre à sa Sœur, s'adressa au Sultan: Sire, dit-elle, Votre Majesté veut-elle bien permettre de donner cette satisfaction à ma Sœur? Très volontiers, répondit le Sultan. Alors Schéhérazade dit à sa Sœur d'écouter, & puis adressent la parole à Schahriar, elle commença de cette sorte.



PREMIÈRE NUIT.

Le Marchand & le Génie.

Sire, il y avoit autrefois un Marchand qui possédoit de grands biens, tant en terre, qu'en marchandises & en argent
comp-

comptant. Il avoit beaucoup de Commis, de Facteurs & d'Esclaves. Comme il étoit obligé de tems en tems de faire des Voyages pour s'aboucher avec ses Correspondans, un jour qu'une affaire d'importance l'apelloit assez loin du lieu qu'il habitoit, il monta à cheval & partit avec une valise derrière lui, dans laquelle il avoit mis une petite provision de biscuit & de dattes, parce qu'il avoit un País desert à passer, où il n'auroit pas trouvé de quoi vivre. Il arriva sans accident à l'endroit où il avoit affaire; & quand il eût terminé la chose qui l'y avoit apellé, il remonta à cheval pour s'en retourner chez lui.

Le quatriéme jour de sa marche, il se sentit tellement incommodé de l'ardeur du Soleil, & de la terre échauffée par ses rayons, qu'il se détourna de son chemin pour aller se rafraîchir sous des arbres qu'il aperçût dans
la

66 *Les mille & une Nuit,*
la Campagne. Il y trouva au
pied d'un grand noyer une
fontaine d'une eau très-claire
& coulante. Il mit pied à ter-
re, attacha son cheval à une
branche d'arbre, & s'assit près
de la fontaine après avoir tiré de
sa valise quelques dattes & du
biscuit. En mangeant les dattes,
il en jettoit les noyaux à droit
& à gauche. Lors qu'il eut ache-
vé ce repas frugal, comme il é-
toit bon Musulman, il se lava
les mains, le visage & les pieds,
& fit sa Prière.

Il ne l'avoit pas finie, & il
étoit encore à genoux, quand il
vit paroître un Génie tout blanc
de vieillesse, & d'une grandeur
énorme, qui s'avancant jusqu'à
lui le sabre à la main, lui dit
d'un ton de voix terrible: Lé-
ve-toi, que je te tuë avec ce sa-
bre, comme tu as tué mon Fils.
Il accompagna ces mots d'un cri
effroyable. Le Marchand au-
tant

tant effrayé de l'hydeuse figure du monstre, que des paroles qu'il lui avoit adressées, lui répondit en tremblant : hélas ! mon bon Seigneur, de quel crime puis-je être coupable envers vous, pour mériter que vous m'ôtiez la vie ? Je veux, reprit le Génie, te tuer de même que tu as tué mon Fils. Hé, bon Dieu, reprit le Marchand, comment pourrois-je avoir tué votre Fils ? Je ne le connois point ; & je ne l'ai jamais vû. Ne t'es-tu pas assis en arrivant ici ? repliqua le Génie. N'as-tu pas tiré des dattes de ta valise, & en les mangeant n'en as-tu pas jetté les noyaux à droit & à gauche ? J'ai fait tout ce que vous dites, répondit le Marchand, je ne puis le nier. Cela étant, reprit le Génie, je te dis que tu as tué mon Fils, & voici comment : Dans le tems que tu jettois ces noyaux, mon fils passoit ; il en

68 *Les mille & une Nuit*,
à reçû un dans l'œil, & il en
est mort. C'est pourquoi il faut
que je te tuë. Ah. Monseigneur,
pardon! s'écria le Marchand.
Point de pardon, répondit le
Génie; point de miséricorde.
N'est-il pas juste de tuer celui
qui a tué? J'en demeure d'ac-
cord, dit le Marchand, mais je
n'ai assurément pas tué votre
Fils; & quand cela seroit, je ne
l'aurois fait que fort innocem-
ment: par conséquent je vous
suplie de me pardonner & de
me laisser la vie. Non, non
dit le Génie en persistant dans
sa résolution il faut que je te
tuë de même que tu as tué mon
Fils. A ces mots il prit le Mar-
chand par le bras, le jetta la fa-
ce contre terre, & leva le sabre
pour lui couper la tête.

Cependant le Marchand tout
en pleurs, & protestant de son
innocence, regrettoit sa Fem-
me & ses enfans, & disoit les
cho-

choses du monde les plus touchantes. Le Génie toujours le sabre haut, eût la patience d'attendre que le malheureux eût achevé ses lamentations, mais il n'en fut nullement attendri. Tous tes regrets sont superflus, s'écria-t-il; quand tes larmes seroient de sang, cela ne m'empêcheroit pas de te tuer, comme tu as tué mon Fils. Quoi! repliqua le Marchand, rien ne peut vous toucher? Vous voulez absolument ôter la vie à un pauvre innocent? Oui, repartit le Génie, j'y suis résolu. En achevant ces paroles...

Schéhérazade en cet endroit, s'apercevant qu'il étoit jour, & sachant que le Sultan se levoit de grand matin pour faire sa Prière, & tenir son Conseil, cessa de parler. Bon Dieu, ma Sœur, dit alors Dinarzade, que votre Conte est merveilleux. La suite en est encore plus surprenante,

prenante, répondit Schéhérazade, & vous en tomberiez d'accord, si le Sultan vouloit me laisser vivre encore aujourd'hui, & me donner la permission de vous la raconter la nuit prochaine. Schahriar qui avoit écouté Schéhérazade avec plaisir, dit en lui-même, j'attendrai jusqu'à demain. Je la ferai toujours bien mourir quand j'aurai entendu la fin de son Conte. Ayant donc pris la résolution de ne pas faire ôter la vie à Schéhérazade ce jour-là, il se leva pour faire la Prière & aller au Conseil.

Pendant ce tems-là le Grand Visir étoit dans une inquiétude cruelle. Au lieu de goûter la douceur du sommeil, il avoit passé la nuit à soupirer, & à plaindre le sort de sa Fille, dont il devoit être le bourreau. Mais si dans cette triste attente il craignoit la vûë du Sultan, il fût agréablement surpris, lors qu'il
vit

vit que ce Prince entroit au Conseil sans lui donner l'ordre funeste qu'il en attendoit.

Le Sultan, selon sa coûtume, passa la journée à régler les affaires de son Empire, & quand la nuit fût venue, il coucha avec Schéhérazade. Le lendemain avant que le jour parut, Dinarzade ne manqua pas de s'adresser à sa Sœur, & de lui dire: Ma chere Sœur, si vous ne dormez pas, je vous supplie, en attendant le jour qui paroîtra bientôt, de continuer le Conte d'hier. Le Sultan n'attendit pas que Schéhérazade lui en demandât la permission. Achevez, lui dit-il, le Conte du Génie & du Marchand, je suis curieux d'en entendre la fin. Schéhérazade prit alors la parole, & continua son Conte dans ces termes.



SECONDE NUIT.

Sire, quand le Marchand vit que le Génie lui alloit trancher la tête, il fit un grand cri, & lui dit, Hé, de grace, arrêtez ! encore un mot. Ayez la bonté de m'accorder un delai; donnez moi le tems d'aller dire adieu à ma Femme & à mes enfans, & de leur partager mes biens par un Testament, que je n'ai pas encore fait, afin qu'ils n'ayent point de procès après ma mort. Cela étant fini, je reviendrai dans ce même lieu me soumettre à tout ce qu'il vous plaira d'ordonner de moi. Mais, dit le Génie, si je t'accorde le delai que tu me demande, j'ai peur que tu ne revienne pas. Si vous voulez m'en croire à mon Serment, répondit le Marchand, je
jure

jure par le Dieu du Ciel & de la Terre, que je viendrai vous retrouver ici sans y manquer. De combien de tems l'ouhaites-tu que soit ce délai, repliqua le Génie? Je vous demande une année, répartit le Marchand; il ne me faut pas moins de tems pour donner ordre à mes affaires, & pour me disposer à renoncer sans regret au plaisir qu'il y a de vivre. Ainsi je vous promets que demain en un an sans faute, je me rendrai sous ces Arbres, pour me remettre entre vos mains. Prens-tu Dieu à témoin de la promesse que tu me fais, reprit le Génie? Oui, répondit le Marchand; je le prens encore une fois à témoin, & vous pouvez vous reposer sur mon Serment. A ces paroles, le Génie le laissa près de la Fontaine, & disparut.

Le Marchand s'étant remis de sa frayeur, rémonta à Cheval, & reprit son chemin: mais si

d'un côté il avoit de la joye de s'être tiré d'un si grand péril, de l'autre, il étoit dans une tristesse mortelle, lors qu'il songeoit au Serment fatal qu'il avoit fait. Quand il arriva chez lui, sa Femme & ses Enfans le reçurent avec toutes les démonstrations d'une joye parfaite. Mais au lieu de les embrasser de la même manière, il se mit à pleurer si amèrement, qu'ils jugèrent bien qu'il lui étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire. Sa Femme lui demanda la cause de ses larmes & de la vive douleur qu'il faisoit eclater. Nous nous réjouissions, disoit-elle, de votre retour, & cependant vous nous alarmez tous par l'état où nous vous voyons: Expliquez-nous, je vous pris, le sujet de votre tristesse. Hélas, répondit le Mari, le moyen que je sois dans une autre situation; je n'ai plus qu'un an à vivre. Alors il leur racon-

ta ce qui s'étoit passé entre lui & le Génie, & leur aprit qu'il avoit donné parole de retourner au bout de l'année recevoir la mort de la main de ce même Génie.

Lors qu'ils entendirent cette triste nouvelle, ils commencèrent tous à se desoler. La Femme pouffoit des cris pitoyables en se frapant le visage, & en s'arrachant les cheveux; les Enfans fondant en pleurs, faisoient retentir la Maison de leurs gémissemens; & le Pere cédant à la force du sang, méloit ses larmes à leurs plaintes. En un mot, c'étoit le spectacle du monde le plus touchant.

Dès le lendemain, le Marchand songea à mettre ordre à ses affaires & s'apliqua sur toutes choses à payer ses dettes. Il fit des presens à ses amis, & de grandes aumônes aux Pauvres; donna la liberté à ses Esclaves

76 *Les mille & une Nuit,*

de l'un & de l'autre Sexe, partagea ses biens entre ses Enfants, nomma des Tuteurs pour ceux qui n'étoient pas encore en âge, & en rendant à sa Femme tout ce qui lui appartenoit selon son Contrat de mariage, il l'avantagea de tout ce qu'il pût lui donner suivant les Loix.

Enfin, l'année s'écoula, & il fallut partir. Il fit sa Valise, où il mit le Drap dans lequel il devoit être enseveli: mais lors qu'il voulut dire adieu à sa Femme & à ses Enfants, on n'a jamais vû une douleur plus vive: Ils ne pouvoient se résoudre à le perdre; ils vouloient tous l'accompagner & aller mourir avec lui. Néanmoins comme il falloit se faire violence, & quitter des objets si chers; & mes Enfants, leur dit-il, j'obéis à l'Ordre de Dieu, en me séparant de vous. Imittez moi: soumettez-vous courageusement à cette nécessité; & son-

songez que la destinée de l'homme est de mourir. Après avoir dit ces paroles, il s'arracha aux cris & aux regrets de la Famille, il partit & arriva au même endroit où il avoit vû le Génie, le propre jour qu'il avoit promis de s'y rendre. Il mit aussi-tôt pied à terre, & s'assit au bord de la Fontaine, où il attendit le Génie avec toute la tristesse qu'on peut s'imaginer.

Pendant qu'il languissoit dans une si cruelle attente, un bon Vieillard qui menoit une Biche à l'attache, parut & s'aprocha de lui. Ils se saluerent l'un & l'autre ; après quoi le Vieillard lui dit: Mon Frere^e peut-on savoir de vous pourquoi vous êtes venu dans ce lieu desert où il n'y a que des espriets malins, & où l'on n'est pas en sûreté? A voir ces beau Arbres, on le croiroit habité: mais e'est une véritable Solitude, où il est dangereux

78 *Les mille & une Nuit*,
de s'arrêter trop long-tems.

Le Marchand satis fit la curiosité du Vieillard, & lui conta l'Avanture qui l'obligeoit à se trouver là. Le Vieillard l'écou-
ta avec étonnement; & prenant la parole: voila, s'éctia-t-il, la chose du monde la plus surprenante; & vous vous êtes lié par le Serment le plus inviolable. Je veux, ajouta-t-il, être témoin de votre entrevûë avec le Génie. En disant cela il s'assit près du Marchand; & tandis qu'ils s'entretenoient tous deux. . . . Mais je vois le jour, dit Schéhérazade en se reprenant; ce qui reste est le plus beau du Conte. Le Sultan résolu d'en entendre la fin, laissa vivre encore ce jour là Schéherazade.





III. NUIT.

LA Nuit suivante Dinarzade fit à sa Soeur la même prière que les deux précédentes. Ma chère Soeur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de me raconter un de ces Contes agréables que vous savez. Mais le Sultan dit qu'il vouloit entendre la suite de celui du Marchand & du Génie. C'est pourquoy Scheherazade le reprit ainsi.

Sire, dans le tems que le Marchand & le Vieillard qui conduisoit la Biche s'entretenoient, il arriva un autre Viellard suivi de deux Cheins noirs. Il s'avança jûsqu'à eux & les salua, en leur demandant ce qu'ils faisoient en cet endroit. Le Viellard qui conduisoit la Biche, lui aprit l'Avanture du Marchand & du

80 *Les mille & une Nuit,*

Génie, ce qui s'étoit passé entr'eux, & le serment du Marchand. Il ajoûta que ce jour étoit celui de la parole donnée, & qu'il étoit résolu de demeurer là pour voir ce qui en arriveroit.

Le second Vieillard trouvant aussi la chose digne de sa curiosité, prit la même résolution. Il s'assit auprès des autres, & à peine se fut-il mêlé à leur conversation, qu'il survint un troisième Vieillard, qui s'adressant aux deux premiers, leur demanda pourquoi le Marchand qui étoit avec eux paroissoit si triste. On lui en dit le sujet, qui lui parut si extraordinaire, qu'il souhaita aussi d'être témoin de ce qui se passeroit entre le Génie & le Marchand. Pour cet effet il se plaça parmi les autres.

Ils aperçûrent bien-tôt dans la Campagne une vapeur épaisse comme un tourbillon de poussie-

re

re enlevée par le Vent. Cette vapeur s'avança jusqu'à eux, & se dissipant tout à coup, leur laissa voir le Génie; qui sans les faire s'aprocha du Marchand le Sabre à la main, & le prenant par le bras, lève-toi, lui dit-il, que je te tuë comme tu as tué mon Fils. Le Marchand & les trois Viellards effrayez se mirent à pleurer, & à ramplir l'air de cris ... Schéhérazade en cet endroit appereevant le jour, cessa de poursuivre son Conte qui avoit si bien piqué la curiosité du Sultan, que ce Prince voulant absolument en savoir la fin, remit encore au lendemain la mort de la Sultane.

On ne peut exprimer quelle fut la joye du Grand Visir, lors qu'il vit que le Sultan ne lui ordonnoit point de faire mourir Schéhérazade. Sa Famille, la Cour, tout le monde en fut généralement étonné.



I V. N U I T.

VErs la fin de la Nuit suivante, Dinarzade ne manqua pas de réveiller la Sultane: Ma-chère Sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous supplie de me raconter un de ces beaux Contes que vous savez. Alors Schéhérazade, avec la permission du Sultan; parla dans ces termes.

Sire, quand le Vieillard qui conduisoit la Biche vit que le Génie s'étoit saisi du Marchand, & l'alloit tuer impitoyablement, il se jetta aux pieds de ce Monstre, & les lui baisant: Prince des Génies, lui dit-il, je vous supplie très-humblement de suspendre votre colére, & de me faire la grace de m'écouter Je vais vous raconter mon Histoire & celle de cette Biche que vous voyez;

voyez; mais si vous la trouvez plus merveilleuse & plus surprenante que l'Avanture de ce Marchand à qui vous voulez ôter la vie, puis-je espérer que vous voudrez bien remettre à ce pauvre malheureux le tiers de son crime? Le Génie fut quelque tems à se consulter là-dessus: mais enfin il répondit: hé bien, voyons, j'y consens.



HISTOIRE

*Du premier Viellard & de
la Biche.*

JE vais donc, reprit le Vieillard, commencer mon recit, écoutez-moi, je vous prie, avec attention. Cette Biche que vous voyez est ma Cousine, & de plus ma Femme. Elle n'avoit que douze ans quand je l'épou-

84 *Les mille & une Nuit,*

fai. Ainsi je puis dire qu'elle ne devoit pas moins me regarder comme son Pere, que comme son Parent & son Mari.

Nous avons vécu ensemble trente années sans avoir eu d'enfans; mais la stérilité ne m'a point empêché d'avoir pour elle beaucoup de complaisance & d'amitié, Le seul desir d'avoir des enfans, me fit acheter une Esclave dont j'eus un Fils qui promettoit infiniment. Ma Femme en conçut de la jalousie, prit en aversion la Mere & l'Enfant, & cacha si bien ses sentimens que je ne les connus que trop tard.

Cependant mon Fils croissoit, & il avoit déjà dix ans lors que je fus obligé de faire un Voyage. Avant mon départ, je lui recommandai à ma Femme, dont je ne me desiois point l'Esclave & son Fils, & je la priai d'en avoir soin pendant mon absence, qui dura une année entière. Elle profita
de

de ce tems-là pour contenter sa haine. Elle s'attacha à la Magie ; & quand elle fût assez de cet Art diabolique pour exécuter l'horrible dessein qu'elle méditoit, la Scélérate mena mon Fils dans un lieu écarté : l'à, par les enchantemens, elle le changea en Veau, & le donna à mon Fermier, avec ordre de le nourrir comme un Veau, disoit-elle, qu'elle avoit acheté. Elle ne borna point sa faveur à cette action abominable : elle changea l'Esclave en Vache, & la donna aussi à mon Fermier.

A mon retour je lui demandai des nouvelles de la Mere & de l'Enfant. Votre Esclave est morte, me dit-elle, & pour votre Fils, il y a deux mois que je ne l'ai vû, & que je ne sais ce qu'il est devenu. Je fus touché de la mort de l'Esclave ; mais comme mon Fils n'avoit fait que disparoître, je me flatois

que je pourrois le revoir bientôt. Néanmoins huit mois se passèrent sans qu'il revint; & je n'en avois eu aucune nouvelle, lors que la Fête du grand Bairam arriva. Pour la célébrer, je demandai à mon Fermier de m'amener une Vache des plus grasses pour en faire un Sacrifice. Il n'y manqua pas. La Vache qu'il m'amena étoit l'Esclave elle-même, la malheureuse Merc de mon Fils. Je la liai, mais dans le momens que je me préparois à la sacrifier, elle se mit à faire des beuglemens pitoyables; & je m'aperçûs qu'il couloit de ses yeux des ruisseaux de larmes. Cela me parut assez extraordinaire, & me sentant malgré moi saisi d'un mouvement de pitié, je ne pûs me résoudre à la fraper. J'ordinai à mon Fermier de m'en aller prendre une autre.

Ma Femme qui étoit présente, fremit de ma compassion, & s'oposant

posant à un Ordre qui rendoit sa malice inutile: Que faites-vous, mon Mari, s'écria-t-elle? immolez cette Vache. Votre Fermier n'en a pas de plus belle, ni qui soit plus propre à l'usage que nous en voulons faire. Par complaisance pour ma Femme, je m'approchai de la Vache, & combattant la pitié qui en suspendoit le Sacrifice, j'allois porter le coup mortel, quand la Victime redoublant ses pleurs & ses beuglemens, me desarma une seconde fois. Alors je mis le maillet entre les mains du Fermier, en lui disant, prenez & sacrifiez-la vous-même: ses beuglemens & ses larmes me fendent le cœur.

Le Fermier moins pitoyable que moi la sacrifia; mais en l'écorchant il se trouva qu'elle n'avoit que les os, quoi qu'elle nous eût parut très-grasse. prenez-la pour vous, dis-je au Fermier;

mier; je vous l'abandonne, faites en des régals, & des aumônes à qui vous voudrez. Et si vous avez un Veau bien gras, amenez-le moi a sa place. Je ne m'informai pas ce qu'il fit de la Vache; mais peu de tems après qu'il l'eut fait enlever de devant mes yeux, je le vis arriver avec un Veau fort gras. Quoi que j'ignorasse, que ce Veau fut mon Fils, je ne laissai pas de sentir émouvoir mes entrailles à sa vûë. De son côté, dès qu'il m'aperçût il fit un si grand effort pour venir à moi, qu'il en rompit sa corde. Il se jetta à mes pieds, la tête contre terre, comme s'il eût voulu exciter ma compassion, & me conjurer de n'avoir pas la cruauté de lui ôter la vie. en m'avertissant, autant qu'il étoit possible, qu'il étoit mon Fils.

Je fus encore plus surpris & plus touché de cette action, que
je

je ne l'avois été des pleurs de la Vache. Je sentis un tendre pitié qui m'intéressa pour lui ; ou pour mieux dire , le sang fit en moi son devoir. Allez, dis-je au Fermier, remenez ce Veau chez vous. Ayez-en un grand soin, & à sa place amenez-en un autre incessamment.

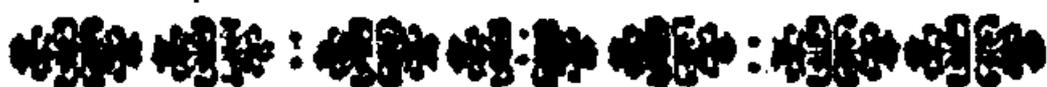
Des que ma Femme m'entendit parler ainsi, elle ne manqua pas de s'écrier encore : que faites-vous, mon Mari? Croyez-moi, ne sacrifiez par un autre Veau que celui-là. Ma Femme, lui répondis je, je n'immolerai pas celui-ci. Je veux lui faire grâce, je vous prie de ne vous y point opposer. Elle n'eut garde, la méchante Femme, de se rendre à ma prière, elle haïssoit trop mon Fils pour consentir que je le sauvasse. Elle m'en demanda le Sacrifice avec tant d'opiniâtreté, que je fus obligé de lui accorder. Je liai le Veau,
&

90 *Les mille & une Nuit,*

& prenant le couteau funeste. . .
Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle apperçût le jour.

Ma Sœur, dit alors Dinarzade, je suis enchantée de ce Conte qui m'engage si agréablement mon attention. Si le Sultan me laisse encore vivre aujourd'hui, repartit Schéherazade, vous verrez que ce que je vous raconterai demain vous divertira beaucoup davantage. Scahriar curieux de savoir ce que deviendrait le Fils du Vieillard qui conduisoit la Biche, dit à la Sultane, qu'il seroit bien-aise d'entendre la Nuit prochaine la fin de ce Conte.





V. N U I T.

SUR la fin de la cinquième Nuit, Dinarzade exécuta fort exactement les Ordres de sa Sœur. Celle-ci étant éveillée, pria le Sultan de vouloir lui permettre de donner satisfaction à Dinarzade, ce que le Prince qui y trouvoit lui-même beaucoup de plaisir, accorda très-volontiers.

Sire, dit alors Scheherazade, le premier Vieillard qui conduisoit la Biche continuant de raconter son Histoire au Génie, aux deux autres Vieillards & au Marchand: Je pris dono, leut dit-il, le couteau, & j'allois l'enfoncer dans la gorge de mon Fils, lors que tournant vers moi languissamment ses yeux baginez de pleurs, il m'attendrit à un point que je n'eus point la force de
l'im-

l'immoler. Je laissai tomber le couteau, & je dis à ma Femme que je voulois absolument tuer un autre Veau que celui là. Elle n'épargna rien pour me faire changer de résolution; mais quoi qu'elle pût me représenter, je demurai ferme, & lui promis seulement, pour l'apaiser, que je le sacrifierois, pendant le Bairam de l'année prochaine.

Le lendemain matin, mon Fermier demanda à me parler en particulier. Je viens, me dit-il, vous apprendra une nouvelle dont j'espéré que vous me saurez bon gré. J'ai une Fille qui a quelque connoissance de la Magie. Hier, comme je remenois au logis le Veau, dont vous n'aviez pas voulu faire le Sacrifice, je remarquai qu'elle rit en le voyant & qu'un moment après elle se mit à pleurer. Je lui demandai pourquoi elle faisoit en même tems deux choses si contraires:
Mon

Mon Pere, me répondit-elle, ce Veau que vous ramenez est le Fils de notre Maître. J'ai ri de la joye de le voir encore vivant ; & j'ai pleuré en me souvenant du Sacrifice qu'on fit hier de la Mere, qui étoit changée en Vache. Ces deux Métamorphoses ont été faites par les enchantemens de la Femme de notre Maître, laquelle haïssoit la Mere & l'Enfant. Voila ce que m'a dit ma Fille, poursuivit le Fermier, & je viens vous apporter cette nouvelle.

A ces paroles, continua le Vieillard, je vous laisse a penser, Monseigneur le Génie, quelle fut ma surprise. Je partis sur le champ avec mon Fermier pour parler moi-même à la Fille. En arrivant, j'allai d'abord à l'Etable où étoit mon Fils. Il ne pût répondre à mes embrassemens, mais il les reçût d'une maniere qui acheva de me persuader qu'il étoit mon Fils.

La fille du Fermier arriva. Ma bonne fille, lui dis-je, pouvez-vous rendre à mon fils sa première forme. Oui je le puis, me répondit-elle. Ah! si vous en venez à bout, repris-je, je vous fais Maîtresse de tous mes biens. Alors elle me repartit en soufiant: vous êtes notre Maître & je fai trop bien ce que je vous dois; mais je vous avertis que je ne puis remettre votre fils dans son premier état qu'à deux conditions. La première, que vous me le donnerez pour Epoux, & la seconde, qu'il me sera permis de punir la personne qui l'a changé en Veau. Pour la première condition, lui dis-je, je l'accepte de bon cœur; je dis plus, je vous promets de vous donner beaucoup de bien pour vous en particulier, indépendamment de celui que je destine à mon fils. Enfin, vous verrez comment je reconnoîtrai le grand Service que
j'at-

j'attens de vous. Pour la condition qui regarde ma Femme, je veux bien l'accepter encore. Une personne qui a été capable de faire un action si criminelle, mériter bien d'en être punie, je vous l'abandonne; je vous prie seulement de ne lui pas ôter la vie. Je vais donc, repliqua-t-elle, la traiter de la même manière qu'elle a traité votre Fils. J'y consens, lui repartis-je, mais rendez moi mon Fils auparavant.

Alors cette Fille prit un Vase plein d'eau, prononça dessus des paroles que je n'entendis pas, & s'adressant au Veau: O Veau, dit-elle, si tu as été créé par le Tout-puissant & Souverain Maître du Monde tel que tu paroiss en ce moment, demeures sous cette forme; mais si tu es homme, & que tu sois changé en Veau par enchantement, reprends ta figure naturelle par la permission du Souverain Créateur.

En

En achevant ces mots, elle jetta d'eau sur lui, & à l'instant il reprit sa première forme.

Mon Fils, mon cher Fils! m'écriai je aussitôt en l'embrassant, avec un transport dont je ne fus pas maître. C'est Dieu qui nous a envoyé cette jeune Fille pour détruire l'horrible charme dont vous étiez environné, & vous vanger du mal qui vous a été fait, à vous & à votre Mere: Je ne doute pas que par reconnoissance, vous ne vouliez bien prendre votre Libératrice pour votre Femme, comme je m'y suis engagé. Il y consentit avec joye; mais avant qu'ils se mariaffant, la jeune Fille changea ma Femme en Biche, & c'est elle que vous voyez ici. Je souhaitai qu'elle eut cette forme plutôt qu'une autre moins agréable, afin que nous la vissions sans répugnance dans la Famille.

Depuis ce tems-là mon Fils est
dé-

devenu veuf, & est allé voyager. Comme il y a plusieurs années que je n'ai eu de ses nouvelles, je me suis mis en chemin pour tâcher d'en apprendre; & n'ayant pas voulu confier à personne le soin de ma femme, pendant que je ferois enquête de lui, j'ai jugé à propos de la mener par tout avec moi. Voilà donc mon Histoire & celle de cette Biche; n'est-elle pas des plus surprenantes & des plus merveilleuses? J'en demeure d'accord, dit le Génie; & en sa faveur, je t'accorde le tiers de la grace de ce Marchand.

Quand le premier Veillard, Sire; continua la Sultane, eut achevé son Histoire, le second qui conduisoit les deux Chiens noirs, s'adressa au Génie, & lui dit; Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé à moi & à ces deux Chiens noirs que voici, & je suis sûr que vous trouverez

98 *Les mille Et une Nuit,*
mon histoire encore plus étonnante que celle que vous venez d'entendre. Mais quand je vous l'aurai contée, m'accorderez-vous le second tiers de la grace de ce Marchand? Oui, répondit le Génie, pourvû que ton histoire surpasse celle de la Biche. Après ce consentement, le second Vieillard commença de cette manière. . . . Mais Scheherazade en prononçant des dernières paroles, ayant vû le jour, cessa de parler.

Bon Dieu! ma Sœur, dit Dinarzade, que ces Aventures sont singulières. Ma Sœur, répondit la Sultane, elles ne sont pas comparables à celles que j'aurois à vous raconter la Nuit prochaine, si le Sultan, mon Seigneur & mon Maître avoit la bonté de me laisser vivre. Schahriar ne répondit rien à cela; mais il se leva; fit sa Pierre, & alla au Conseil, sans donner aucun Ordre
contre

contre la vie de la charmante
Scheherazade.



VI. NUIT.

L La fixieme Nuit étant venuë,
le Sultan & son Epouse se
coucherent. Dinarzade se réveil-
la à l'heure ordinaire, & apella
la Sultane: Ma chère Sœur, lui
dit-elle, si vous ne dormez pas,
je vous suplie, en attendant le
jour qui va paroître, de contenter
ma curiosité; je meurs d'im-
patience d'entendre l'histoire du
Vieillard aux deux Chiens noirs.
Le Sultan y consentit avec plai-
sir, n'ayant pas moins d'envie
que Dinarzade de savoir ce Con-
te. Scheherazade recommença
donc ainsi.

* * * * *
 * * * * *

HISTOIRE

*Du second Viellard & des deux
Chiens noirs*

GRand Prince des Génies, dit le Vieillard, vous ferez que nous sommes trois frères, moi & ces deux Chiens noirs que vous voyez. Nôtre Père nous avoit laissé en mourant à chacun mille sequins, Avec cette somme nous embrassâmes tous trois la même Profession. Nous nous fîmes Marchands. Peu de tems après que nous eûmes ouvert Boutique, mon frère aîné, l'un de ces deux Chiens, résolut de voyager & d'aller négocier dans les Pais étrangers. Dans ce dessein il vendit tout son fond, & en acheta des marchandises propres
 au

au Négocce qu'il vouloit faire.

Il partit & fut absent une année entière. Au bout de ce tems là, un pauvre qui parut me demander l'aumône, se présenta à ma Boutique. Je lui dis, Dieu vous assiste; Dieu vous assiste aussi, me répondit-il; Est-il possible que vous ne me reconnoissiez pas? Alors l'envifageant avec attention, je le reconnus. Ah! mon frère!, m'écriai-je en l'embrassant, comment vous aurois-je pû reconnoître en cet état? Je le fis entrer dans ma maison, je lui demandai les nouvelles de sa santé & du succès de son Voyage. Ne me faites pas cette queltion, me dit-il; en me voyant, vous voyez tout. Ce seroit renouveler mon affliction, que de vous faire le détail de tous les malheurs qui me sont arrivez depuis un an, & qui m'ons reduit en l'état où je suis.

Je fis fermer aussi-tôt ma Bou-

rique, & abandonnant tout autre soin, je le menai au Bain, & lui donnai les plus beaux habits de ma Garderobe. J'examinai mes Registres de vente & d'achat, & trouvant que j'avois doublé mon fond, c'est à dire, que j'étois riche de deux mille Sequins, je lui en donnai la moitié. Avec cela, mon Frere, lui dis-je, vous pourrez oublier la perte que vous avez faite. Il accepta les mille Sequins avec joye, rétablit ses affaires, & nous vécumes ensemble comme nous avions vécu auparavant.

Quelque tems après, mon second Frere, qui est l'autre de ces deux Chiens voulut aussi vendre son fond. Nous fîmes, son aîné & moi, tout ce que nous pûmes pour l'en détourner; mais il n'y eut pas moyen. Il le vendit, & de l'argent qu'il en fit, il acheta des Marchandises propres au Négoce étranger qu'il vou-

vouloit entreprendre. Il se joignit à une Caravane, & partit. Il revint au bout de l'an dans le même état que son Frere aîné. Je le fis habiller, & comme j'avois encore mille Sequins, par dessus mon fond, je les lui donnai. Il releva Boutique, & continua d'exercer sa Profession.

Un jour mes deux Freres vinrent me trouver pour me proposer de faire un Voyage, & d'aller trafiquer avec eux. Je rejettai d'abord leur proposition; vous avez voyagé, leur dis-je, qu'y avez vous gagné? Qui m'assurera que je serai plus heureux que vous? En vain ils me représenterent là-dessus tout ce qui leur sembla devoir méblouir, & m'encourager à tanter la Fortune; je refusai d'entrer dans leur dessein. Mais ils renvinrent tant de fois à la charge, qu'après avoir, pendant cinq ans, résisté constamment à leurs sollicitations,

104 *Les mille & une Nuits,*

tions, je m'y rendis enfin. Mais quand il fallut faire les préparatifs du Voyage, & qu'il fut question d'acheter les marchandises dont nous avions besoin, il se trouva qu'ils avoient tout mangé, & qu'il ne leur restoit rien des mille sequins que je leur avois donné à chacun. Je ne leur en fis pas le moindre reproche. Au contraire, comme mon fonds étoit de six mille sequins, j'en partageai la moitié avec eux, leur disant: Mes frères, il faut risquer ces trois mille sequins, & cacher les autres en quelque endroit sûr, afin que si nôtre Voyage n'est pas plus heureux que ceux que vous avez déjà faits, nous ayons de quoi nous consoler, & prendre nôtre ancienne Profession. Je donnai donc mille sequins à chacun, j'en gardai autant pour moi, & j'enterrai les trois mille autres dans

un

un coin de ma maison. Nous achetâmes des marchandises, & après les avoir embarquées sur un Vaisseau que nous frétâmes entre nous trois, nous fîmes mettre à la voile avec un vent favorable. Après un mois de navigation. . . . Mais je vois le jour, poursuivit Schéhérazade, il faut que j'en demeure-la.

Ma Sœur, dit Dinarzade, voila un Conte qui promet beaucoup, je m'imagine que la fuite en est fort extraordinaire. Vous ne vous trompez pas, répondit la Sultane; & si le Sultan me permet de vous la conter, je suis persuadée qu'elle vous divertira fort. Schahriar se leva comme le jour précédent sans s'expliquer là-dessus; & ne donna point ordre au Grand Visir de faire mourir sa Fille.



V I I. N U I T.

SUR la fin de la septième Nuit, Dinarzade éveilla la Sultane, & la pria de continuer l'Histoire du second Vieillard. Je le veux, répondit Schéhérazade, pourvû que le Sultan, mon Seigneur & mon Maître, ne s'y oppose point. Point du tout, s'écria Schahriar, & bien loin de m'y opposer, je vous en prie très-fort,

Pour reprendre le fil, dit Schéhérazade, vous saurez que le Vieillard qui menoit les deux Chiens noirs continuant de raconter son Histoire au Génie; aux deux autres Vieillards & au Marchand: Enfin leur dit-il, après deux mois de Navigation nous arrivâmes heureusement à un Port de Mer, où nous débarquâmes,

quâmes, & fines un très-grand débit de nos Marchandises. Moi, sur tout, je vendis si bien les miennes que je gagnai dix pour un. Nous achetâmes des Marchandises du Pais, pour les transporter & les négocier au notre.

Dans le tems que nous étions prêts à nous rembarquer pour notre retour, je rencontrai sur le bord de la Mer une Dame assez bien faite, mais pauvrement habillée. Elle m'aborda, me beisa la main, & me pria avec les dernières instances de la prendre pour Femme, & de l'embarquer avec moi. Je fis difficulté de lui accorder ce qu'elle demandoit, mais elle me dit tant de choses pour me persuader que je ne devois pas prendre garde à la pauvreté, & que j'aurois lieu d'être content de sa conduite, que je me laissai vaincre. Je lui fis faire des habits propres,

108 *Les mille & une Nuits,*

& après l'avoir épousée par un Contract de mariage en bonne forme, je l'embarquai avec moi, & nous mîmes à la voile.

Pendant nôtre navigation, je trouvai de si belles qualitez dans la femme que je venois de prendre, que je l'aimois tous les jours de plus en plus. Cependant mes deux Frères, qui n'avoient pas si bien fait leur affaires que moi, & qui étoient jaloux de ma prospérité, me portoient envie. Leur fureur alla même jusqu'à conspirer contre ma vie. Une nuit, dans le tems que ma femme & moi nous dormions, ils nous jetterent à la mer.

Ma Femme étoit Fée, & par conséquent Génie, vous jugez bien qu'elle ne se noya pas. Pour moi, il est certain que je serois mort sans son secours. Mais je fus à peine tombé dans l'eau, qu'elle m'enleva, & me transporta dans une Ile. Quand il fut

fut jour la Fée me dit, vous voyez, mon Mari qu'en vous sauvant la vie/ je ne vous ai pas mal recompensé du bien que vous m'avez fait. Vous saurez que je suis Fée, & que me trouvant sur le bord de la mer, lors que vous allicz vous embarquer, je me sentis une forte inclination pour vous. Je voulus éprouver la bonté de votre cœur; je me présentai devant vous déguisée comme vous m'avez vüe, Vous en avez usé avec moi généreusement. Je suis ravie d'avoir trouvé l'occasion de vous en remarquer ma reconnoissance. Mais je suis irritée contre vos Frères, je ne ferai pas fatisfaite que je ne leur aye ôté la vie.

J'écoutai avec admiration le discours de la Fée; je la remerciai le mieux qu'il me fut possible de la grande obligation que je lui avois; mais, Madame, lui

116 *Les mille & une Nuits*,
dis-je, pour ce qui est de mes
Freres, je vous supplie de leur
pardonner. Quelque sujet que
j'aye de me plaindre d'eux, je
ne suis pas assez cruel pour
vouloir leur perte. Je lui appris
en détail ce que j'avois fait pour
l'un & l'autre; & mon recit
augmentant son indignation con-
tr'eux; il faut s'écria-t elle, que
je vole tout à l'heure après ces
traîtres & ces ingrats; & que j'en
tire une prompte vengeance. Je
vais submerger leur Vaisseau, &
les précipiter dans le fond de la
Mer. Non, ma belle Dame, ré-
pris je. au nom de Dieu, n'en
faites rien; modérez votre cour-
roux; songez que ce sont mes
Freres, & qu'il faut faire le bien
pour le mal.

J'apaisai la Fée par ces paro-
les, & lors que je les eus pro-
noncées, elle me transporta en
un instant de l'Isle où nous é-
tions, sur le toit de mon logis
qui

qui étoit en terrasse, & elle disparut un moment après. Je descendis, j'ouvris les Portes, & je déterrai les trois mille Sequins que j'avois cachez. J'allai ensuite à la place où étoient ma Boutique, je l'ouvris, & je reçûs des Marchands mes voisins, des complimens sur mon retour. Quand je rentrai chez moi, j'aperçûs ces deux Chiens noirs qui vinrent m'aborder d'un air soumis. Je ne savois ce que cela signifioit, & j'en étois fort étonné. Mais la Fée qui parut bien-tôt m'en éclaircit. Mon Mari, me dit-elle, ne soyez pas surpris de voir ces deux Chiens chez vous; ce sont vos deux Freres. Je tremis à ces mots, & je lui demandai par quelle puissance ils se trouvoient en cet état. C'est moi qui les y ai mis, me répondit-elle, au moins, c'est une de mes Soeurs à qui j'en ai donné la commission, & qui en même tems a coulé

112 *Les mille & une Nuit,*
lé à fond leur Vaisseau. Vous y perdez les marchandises que vous y aviez, mais je vous récompenserai d'ailleurs. A l'égard de vos Frères, je les ai condamnés à demeurer dix ans sous cette forme. Leur perfidie ne les rend que trop dignes de cette pénitence. Enfin, après m'avoir enseigné où je pouvois avoir de ses nouvelles, elle disparut.

Présentement que les dix années sont accomplis, je suis en chemin pour l'aller chercher, & comme en passant par ici j'ai rencontré ce Marchand & le bon Vieillard qui mène sa Biche, je me suis arrêté avec eux. Voilà quelle est mon Histoire, ô Prince des Génies, ne vous paroît-elle pas des plus extraordinaires? J'en couviens, répondit le Génie, & je remets aussi en sa faveur le second tiers du crime dont ce Marchand est coupable envers moi.

Aussi-

Aussi-tôt que le second Vieillard eut achevé son Histoire, le troisième prit la parole, & fit au Génie la même demande que les deux premiers, c'est à dire, de remettre au Marchand le troisième tiers de son crime, supposé que l'Histoire qu'il avoit à lui raconter, surpassât en événement singuliers les deux qu'il venoit d'entendre. Le Génie lui fit la même promesse qu'aux autres. Ecoutez - donc, lui dit alors ce Vieillard. . . . Mais le jour paroît, dit Schéhérazade en se reprenant, il faut que je m'arrête en cet endroit.

Je ne puis assez admirer, ma Sœur, dit alors Dinarzade, les Aventures que vous venez de raconter: J'en fai une infinité d'autres, répondit la Sultane, qui sont encore plus belles. Schahriar voulant savoir si le Conte du troisième Vieillard, seroit aussi agréable que celui du se-

114 *Les mille & une Nuit,*
second, différâ jusqu'au lendemain la mort de Schéhérazade.



V I I I. N U I T.

DES que Dinarzade s'aperçût qu'il étoit tems d'appeller la Sultane; elle dit, il y a long-tems, ma Sœur, que je ne dors point, & que je balance à vous réveiller, tant j'aspire après le Conte du troisiéme Vieillard, le Sultan prenant la parole, j'ai bien de la peine à croire, dit-il, que cette troisiéme Histoire surpasse les deux précédentes.

• Sire, répondit la Sultane, le troisiéme Vieillard raconta son Histoire au Génie: Je ne vous la dirai point, car elle n'est pas venuë à ma connoissance; mais je sai qu'elle se trouva si fort au dessus des deux précédentes par la diversité des Aventures
mer-

mer veilleuses qu'elle contenoit, que le Génie en fut étonné. Il n'en eut pas plutôt oui la fin, qu'il dit au troisiéme Vieillard, je t'aceorde le dernier tiers de la grace du Marchand; il doit bien vous remercier tous trois de l'avoir tiré d'intrigue par vos histoires. Sans vous il ne seroit plus au monde. En achevant ces mots, il disparut, au grand contentement de la Compagnie.

Le Marchand ne manqua pas de rendre à ses trois Libérateurs toutes les graces qu'il leur devoit. Ils se réjouïrent avec lui de le voir hors de péril; après quoi ils se dirent adieu, & chacun reprit son chemin. Le Marchand s'en retourna auprès de sa Femme & de ses Enfants, & passa tranquillement avec eux le reste de ses jours. Mais, Sire; ajouta Schéhérazade, quelques beaux que soient les Contes que j'ai racontés jusqu'ici à Votre
. Majesté.

116 *Les mille & une Nuit*,
Majesté, ils n'aprochent point
de celui du Pêcheur. Dinarzade
voyant que la Sultane s'arrêtoit,
lui dit: Ma Sœur, puis qu'il
nous reste encore du tems, de
grace racontez nous l'Histoire de
ce Pêcheur; le Sultan le voudra
bien. Schahriar y consentit, &
Schéhérazade reprenant son dis-
cours poursuivit de cette ma-
nière:



HISTOIRE

Du Pêcheur.

Sire, il y avoit autrefois un
Pêcheur fort âgé, & si pau-
vre, qu'à peine pouvoit-il ga-
gner de quoi faire subsister sa
femme, & trois enfans dont sa
famille étoit composée. Il alloit
tous les jours à la Pêche de
grand matin, & chaque jours, il
s'é-

s'étoit fait une loi de ne jeter ses filets que quatre fois seulement.

Il partit un matin au clair de la Lune, & se rendit au bord de la Mer. Il se deshabilla, & jetta ses filets; & comme il les tiroit vers le rivage, il sentit d'abord de la résistance. Il crut avoir fait une bonne Pêche, & il s'en réjouissoit déjà en lui-même; mais un moment après, s'apercevant, qu'au lieu de Poisson il n'y avoit dans ses Filets que la carcasse d'un Ane, il en eut beaucoup de chagrin. . . . Schéhérazade en cet endroit cessa de parler, parce qu'elle vit paroître le jour.

Ma Sœur, dit Dinarzade; je vous avouë que ce commencement me charme, & je prévois que la suite sera fort agréable. Rien n'est plus surprenant que l'Histoire de ce Pêcheur, répondit la Sultane; & vous en conviendrez la Nuit prochaine; si le Sultan me fait la grace de me
lais-

118 *Les mille & une Nuit,*
laisser vivre. Schahriar curieux
d'apprendre le succès d'une Pêche
si extraordinaire, ne voulut pas
faire mourir ce jour-là Schéhé-
razade. C'est pourquoi il se le-
va, & ne donna point encore ce
cruel Ordre.



I X. N U I T.

MA chère Sœur, s'écria Di-
narzade, le lendemain à
l'heure ordinaire, si vous ne
dormez pas, je vous supplie de
me raconter la suite du Conte
du Pêcheur: Je meur d'envie
de l'entendre. Je vais vous don-
ner cette satisfaction, répondit
la Sultane. En même tems elle
en demanda la permission au Sul-
tan, & lors qu'elle l'eût obte-
nuë, elle reprit en ces termes
le Conte du Pêcheur.

Sire, quand le Pêcheur affli-
gé

gé d'avoir fait une si mauvaise Pêche, eût racommodé ses Filets, que la carcasse de l'Ane avoit rompus en plusieurs endroits, il les jetta une seconde fois. En les tirant il sentit encore beaucoup de résistance, ce qui lui fit croire qu'ils étoient remplis de Poissons; mais il n'y trouva qu'un grand Panier plein de gravier & de fange. Il en fut dans une extrême affliction. O Fortune, s'écria-t-il d'une voix pitoyable, cesse d'être en colère contre moi, & ne persécute point un malheureux qui te prie de l'épargner. Je suis parti de ma maison pour venir ici chercher ma vie, & tu m'annonces ma mort. Je n'ai pas d'autre métier que celui-ci pour subsister, & malgré tous les soins que j'y apporte, je puis à peine fournir aux plus pressans besoins de ma Famille. Mais j'ai tort de me plaindre de toi, tu prends plaisir

fir à maltraiter les honnêtes gens, & à laisser de grands hommes dans l'obscurité, tandis que tu favorises les méchans, & que tu élèves ceux qui n'ont aucune vertu qui les rende recommandables.

En achevant ces plaintes, il jeta brusquement le panier, & après avoir bien lavé ses filets que la fange avoit gâtez, il les jeta pour la troisième fois. Mais il n'amena que des pierres, des coquilles & de l'ordure. On ne sauroit exprimer quel fut son desespoir, peu s'en falut qu'il ne perdît l'esprit. Cependant, comme le jour commençoit à paroître, il n'oublia pas de faire sa prière en bon Musulman; ensuite il ajouta celle-ci: *Seigneur, vous savez que je ne jette mes filets que quatre fois chaque jour. Je les ai déjà jettez trois fois sans avoir tiré le moindre fruit de mon travail. Il ne m'en reste plus*

plus qu'une ; je vous supplie de me rendre la mer favorable , comme vous l'avez renduë à Moïse.

Le Pêcheur ayant fini cette Prière, jetta ses Filets pour la quatrième fois. Quand il jugea qu'il devoit y avoir du poisson ; il les tira comme auparavant avec assez de peine. Il n'y en avoit pas pourtant ; mais il trouva un Vase de cuivre jaune, qui à sa pesanteur, lui parut plein de quelque chose ; & il remarqua qu'il étoit fermé & scellée de plomb avec l'empreinte d'un Sceau. Cela le réjouit : Je le vendrai au Fondeur, disoit-il, & de l'argent que j'en ferai, j'achèterai une mesure de bled.

Il examina le Vase de tous côtez : il le secoua pour voir si ce qui étoit dedans ne feroit pas de bruit. Il n'entendit rien, & cette circonstance avec l'empreinte du sceau sur le couvercle de plomb, lui firent penser

qu'il devoit être rempli de quelque chose de précieux. Pour s'en éclaircir, il prit son couteau, & avec un peu de peine il l'ouvrit. Il en pencha aussitôt l'ouverture contre terre, mais il n'en sortit rien, ce qui le surprit extrêmement. Il le posa devant lui, & pendant qu'il le considéroit attentivement, il en sortit une fumée fort épaisse qui l'obligea de reculer deux ou trois pas en arrière.

Cette fumée s'éleva jusqu'aux nuës, & s'étendant sur la Mer & sur le Rivage, forma un gros brouillard. Spectacle qui causa, comme on peut se l'imaginer, un étonnement extraordinaire au Pêcheur. Lors que la fumée fût toute hors du Vase, elle se réunis, & devint un corps solide dont il se forma un Génie deux fois aussi haut que le plus grand de tous les Geants. A l'aspect du'un Monstre d'une grandeur

deur si démésure, le Pêcheur voulut prendre la fuite; mais il se trouva si troublé & si effrayé, qu'il ne pût marcher.

Salomon, s'écria d'abord le Génie, Salomon, grand Prophete de Dieu, pardon, pardon. Jamais je ne m'oposerai à vos volontez. J'obéirai à tous vos commandemens... Schéhérazade apercevant le jour, interrompit là, son Conte.

Dinarzade prit alors la parole : Ma Sœur, dit-elle, on ne peut mieux tenir sa promesse que vous tenez la vôtre. Ce Conte est assurément plus surprenant que les autres. Ma Sœur, répondit la Sultane, vous entendrez des choses qui vous causeront encore plus d'admiration, si le Sultan, mon Seigneur, me permet de vous les raconter. Schahriar avoit trop d'envie d'entendre le reste de l'Histoire du Pêcheur, pour vouloir se priver de ce

124 *Les mille & une Nuit*,
plaisir. Il remit donc encore
au lendemain la mort de la Sul-
tane.



X. NUIT.

DInarzade la nuit suivante
apella sa Sœur quand elle
crût qu'il étoit tems, & la pria
de continuer le Conte du Pé-
cheur. Le Sultan de son côté
témoigna de l'impatience d'a-
prendre quel démêlé le Génie
avoit eu avec Salomon : Sche-
hérazade poursuivit ainsi son
Histoire.

Sire, le Pécheur n'eut pas
sitôt entendu les paroles que le
Génie avoit prononcées, qu'il
se rassura ; & lui dit : Esprit
superbe, que dites-vous ? Il y a
plus de dix-huit cens ans que
Salomon le prophete de Dieu
est mort, & nous sommes pré-
sen-

lentement à la fin des Siècles
Aprenez-moi vôtre Histoire; &
pour quel sujet vous étiez-
renfermé dans ce Vase.

A ce discours le Génie regardant le Pêcheur d'un air fier, lui répondit, parle-moi plus civilement. Tu es bien hardi de m'appeller Esprit superbe. Hé bien, repartit le Pêcheur, vous parlerai-je avec plus de civilité, en vous appelant Hibou du bonheur? Je te dis, repartit le Génie, de me parler civilement avant que je te tue. Hé pourquoi me tuëriez-vous, repliqua le Pêcheur? Je viens de vous mettre en liberté: l'avez-vous déjà oublié? Non, je m'en souviens, repartit le Génie; mais cela ne m'empêchera pas de te faire mourir; & je n'ai qu'une seule grace à t'accorder. Et quelle est cette grace, dit le Pêcheur? C'est, répondit le Génie, de te laisser choisir de

quelle manière tu veux que je te tuë. Mais en quoi vous ai-je offensé; reprit le Pêcheur; Est-ce ainsi que vous voulez me récompenser du bien que je vous ai fait? Je ne puis te traiter autrement, dit le Génie, & afin que tu en sois persuadé, écoute mon Histoire.

Je suis un de ses Esprits rebelles qui se sont opposés à la volonté de Dieu. Tous les autres Génies reconnurent le grand Salomon Prophète de Dieu, & se soumirent à lui. Nous fûmes les seuls, Sacar & moi, qui ne voulumes pas faire cette bassesse. Pour s'en vanger, ce puissant Monarque chargea Assaf, fils de Barakhia son premier Ministre, de me venir prendre. Cela fut exécuté, Assaf vint se saisir de ma personne, & me mena malgré moi devant le Trône du Roi son Maître.

Salomon, Fils de David, me commanda de quitter mon genre de vie, de reconnoître son pouvoir & de me soumettre à ses commandemen. Je refusai hautement de lui obeir, & j'aimai mieux m'exposer à tout son ressentiment, que de lui prêter le Serment de fidelité & de soumission qu'il exigeoit de moi. Pour me punir, il m'enferma dans ce Vase de cuivre & afin de s'affurer de moi, & que je ne puisse pas forcer ma prison, il imprima lui-même sur le couvercle de plomb son Sceau, où le grand Nom de Dieu étoit gravé. Cela fait, il mit le Vase entre les mains d'un des Génies qui lui obéissoient, avec ordre de me jeter à la Mer; ce qui fut exécuté à mon grand regret.

Durant le premier Siécle de ma prison, je jurai que si quel qu'un m'en delivroit avant les cent ans achevez, je le rendrois

riche, même après sa mort. Mais le Siècle s'écoula & personne ne me rendit ce bon office. Pendant le second Siècle, je fis serment d'ouvrir tous les Trésors de la Terre à quiconque me mettroit en liberté: mais je n'en fus pas plus heureux. Dans le troisième, je promis de faire puissant Monarque mon libérateur; d'être toujours près de lui en esprit, & de lui accorder chaque jour trois demandes de quelque nature qu'elles puissent être. Ce Siècle se passa comme les deux autres, & je demurai toujours dans le même état. Enfin, chagrin, ou plutôt enragé de me voir prisonnier si long tems, je jurai que si quelqu'un me delivroit dans la suite, je le tuerois impitoyablement, & ne lui accorderois point d'autre grace, que de lui laisser le choix du genre de mort dont il voudroit que je le fisse mourir. C'est pourquoi, puis que tu es
venu

venu ici aujourd'hui & que tu m'as délivré ; choisis comment tu veux que je te tuë.

Ce discours affligea fort le Pêcheur : Je suis bien malheureux, s'écria-t-il, d'être venu en cet endroit rendre un si grand service à un ingrat. Considérez de grace votre injustice, & revoquez un serment si peu raisonnable. Pardonnez-moi : Dieu vous pardonnera de même. Si vous me donnez généreusement la vie, il vous mettra à couvert de tout les attentats qui se formeront contre vos jours, Non, ta mort est certaine, dit le Genie ; choisis seulement de quelle sorte tu veux que je te fasse mourir. Le Pêcheur le voyant dans la résolution de le tuer, en eut une douleur extrême ; non pas tant pour l'amour de lui, qu'à cause de ses trois enfans dont il plaignoit la misère où ils alloient être réduits par sa mort. Il tacha encore d'apaiser

le Génie; hélas, reprit-il, daignez avoir pitié de moi, en considération de ce que j'ai fait pour vous. Je t'ai déjà dit, répartit le Génie, c'est justement pour cette raison que je suis obligé de t'ôter la vie. Cela est étrange, répliqua le Pêcheur, que vous vouliez absolument rendre le mal pour le bien. Le Proverbe dit que qui fait du bien à celui qui ne le mérite pas, en est toujours mal payé. Je croyois, je l'avouë, que cela étoit faux: car en effet, rien ne choque davantage la raison & les droit de la société. Néanmoins j'éprouvé éruellement que cela n'est que trop véritable. Ne perdons pas le tems? interrompit le Génie, tous tes raisonnemens ne sauroient me détourner de mon dessein. Hâte-toi de dire comment tu souhaite que je te tuë.

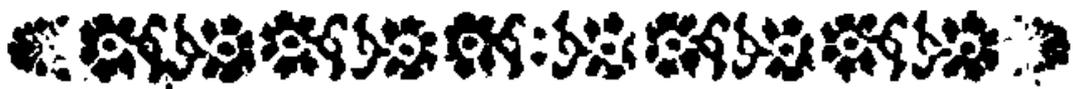
La nécessité donne de l'esprit,
Le Pêcheur, s'avisa d'un stratagème

gême. Puis que je ne saurois éviter la mort, dit-il au Génie, je me soumets donc à la volonté de Dieu. Mais avant que je choisisse un genre de mort, je vous conjure par le grand Nom de Dieu qui étoit gravé sur le sceau du Prophete Salomon, Fils de David, de me dire la vérité sur une question que j'ai à vous faire.

Quand le Génie vit qu'on lui faisoit une adjuration qui le contraignoit de répondre positivement, il trembla en lui-même & dit au Pêcheur. Demande-moi ce que tu voudras, & hâte-toi.... Le jour venant à paroître, Schehérazade se tût en cet endroit de son discours.

Ma Sœur, lui dit Dinarzade, il faut convenir que plus vous parlez, & plus vous faites de plaisir. J'espère que le Sultan nôtre Seigneur ne vous fera pas mourir qu'il nait entendu le reste

132 *Les mille & une Nuit,*
du beau Conte du Pêcheur. Le Sultan est le Maître, reprit Scheherazade, il faut vouloir tout ce qu'il lui plaira. Le Sultan qui n'avoit pas moins d'envie que Dinarzade, d'entendre la fin de ce Conte, différa encore la mort de la Sultané.



XI. N U I T.

SChahriar & la Princesse son Epouse passèrent cette Nuit de la même manière que les précédentes; & avant que le jour parût, Dinarzade les réveilla par ces paroles qu'elle adressa à la Sultane. Je vous prie, ma Sœur, de reprendre le Conte du Pêcheur. Très volontiers, répondit Scheherazade, je vais vous satisfaire avec la permission du Sultan.

Le Génie, poursuivit-elle,
ayant

ayant promis de dire la vérité , le Pêcheur lui dit. Je voudrois savoir si effectivement vous étiez dans ce Vase, oseriez-vous en jurer par le grand Nom de Dieu ? Oui, répondit le Génie, je jure par ce grand Nom que j'y étois, & cela est très véritable. En bonne foi, repliqua le Pêcheur, je ne puis vous croire. Ce Vase ne pourroit pas seulement contenir un de vos pieds; comment se peut-il que votre corps y ait été renfermé tout entier ? Je te jure pourtant, repartit le Génie, que j'y étois tel que tu me vois. Est-ce que tu ne me crois pas après le grand serment que j'ai fait ? Non vraiment, dit le Pêcheur, & je ne vous croirai point à moins que vous ne me fassiez voir la chose.

Alors il se fit une dissolution du corps du Génie . qui se changeant en fumée, s'étendit comme auparavant sur la Mer & sur

134 *Les mille & une Nuit*,
le Rivage; & qui se rassemblant
ensuite, commença de rentrer
dans le Vase, & continua de mê-
me par une succession lente &
égale, jusqu'à ce qu'il n'en resta
plus rien au dehors. Aussi-tôt il
en sortit une voix qui dit au Pê-
cheur; hé bien, incrédule, me
voici dans le Vase; me crois-tu
présentement?

Le Pêcheur au lieu de répon-
dre au Génie, prit le couvercle
de plomb, & ayant fermé prom-
tement le Vase, Génie lui cria-
t-il, demande moi grace à ton
tour, & choisis de quelle mort
tu veux que je te fasse mourir?
Mais non, il vaut mieux que je
te rejette à la Mer dans le mê-
me endroit d'où je t'ai tiré. Puis
je ferai bâtir une maison sur ce
Rivage, où je demeurerai pour
avertir tous les Pêcheurs qui
viendront y jeter leurs Filets,
de bien prendre garde de répê-
cher un méchant Génie com-
me

me toi , qui a fait ferment de
tuër celui qui te mettra en li-
berté.

A ces paroles offençantes, le
Génie irrité fit tous les efforts
pour sortir du Vase, mais c'est
ce qui ne lui fût pas possible :
car l'empreinte du Sceau du Pro-
phete Salomon, Fils de David,
l'en empêchoit. Ainsi, voyant
que le Pêcheur avoit alors l'a-
vantage sur lui, il prit le parti
de dissimuler sa colere. Pêcheur,
lui dit-il, d'un ton radouci,
garde-toi bien de faire ce que tu
dis. Ce que j'en ai fait n'a été
que par plaisanterie ; & tu ne
dois pas prendre la chose sérieu-
sément. O Génie, repondit le
Pêcheur, toi qui étois il n'y a
qu'un moment le plus grand,
& qui es à l'heure qu'il est le plus
petit de tous les Génies, aprens
que tes artificieux discours ne te
serviront de rien. Tu retour-
neras à la Mer. Si tu y as de-
meuré

meuré tout le tems que tu m'as dit, tu pourras bien y demeurer jusqu'au jour du Jugement. Je t'ai prié au Nom de Dieu de ne me pas ôter la vie, tu as rejeté mes prières, je dois te rendre la pareille.

Le Génie n'épargna rien pour tâcher de toucher le Pêcheur. Ouvre le Vase, lui dit-il, donne-moi la liberté, le t'en supplie, je te promets que tu seras contents de moi. Tu n'es qu'un traître, repartit le Pêcheur. Je mériterois de perdre la vie, si j'avois l'imprudence de me fier à toi. Tu ne manqueras pas de me traiter de la même façon, qu'un certain Roi Grec traita le Médecin Douban. C'est une Histoire que je te veux raconter. Écouté.



HISTOIRE

Du Roi Grec & du Médecin Douban.

IL y avoit au Pais, de Zouman dans la Perse, un Roi dont les Sujets étoient Grecs originaiement. Ce Roi étoit couvert de lépre, & ses Médecins après avoir inutilement employé tous leurs remèdes pour le guérir, ne savoient plus que lui ordonner, lors qu'un très habile Médecin nommé Douban arriva dans sa Cour.

Ce Médecin avoit puisé sa science dans les Livres Grecs, Persiens, Turcs, Arabes, Latins, Syriaques, & Hébreux ; & outre qu'il étoit consommé dans la Philosophie, il connoissoit parfaitement les bonnes & mau-

138 *Les mille & une Nuit*,
mauvaises qualitez de toutes sortes de Plantes & de Drogues. Dès qu'il fût informé de la maladie du Roi, & qu'il eût appris que ses Médecins l'avoient abandonné, il s'habilla le plus proprement qu'il lui fût possible & trouva moyen de se faire présenter au Roi. Sire, lui dit-il, je fai que tous les Médecins dont vôtre Majesté s'est servie, n'ont pû la guérir de sa lépre, mais si vous voulez bien me faire l'honneur d'agrèer mes services, je m'engage à vous guérir sans brùvages, & sans topiques.

Le Roi écouta cette proposition, si vous êtes assez habile homme, répondit il, pour faire ce que vous dites, je promets de vous enrichir, vous & vôtre postérité : & sans compter les présens que je vous ferai, vous ferez mon plus cher Favori. Vous m'assurez donc que vous m'ôtrez ma lépre sans me faire pren-

prendre aucune potion, & sans m'appliquer aucun remède extérieur? Oui, Sire, repartit le Médecin, je me flate d'y réussir avec l'aide de Dieu; & des demain j'en ferai l'épreuve.

En effet, le Médecin Douban se retira chez lui, & fit un mail qu'il creusa en dedans par le manche, où il mit la Drogue dont il prétendoit se servir. Cela étant fait, il prépara aussi une boule de la manière qu'il la vouloit: avec quoi il alla le lendemain se présenter devant le Roi; & se prosternant à ses pieds il baïsa la terre.... En cet endroit Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, en avertit Schahriar, & se tût.

En vérité, ma Sœur, dit alors Dinarzade, je ne sai où vous allez prendre tant de belles choses. Vous en entendrez bien d'autres demain, répondit Scheherazade, si le Sultan mon Maître

tre

140 *Les mille & une Nuit,*
tre a la bonté de me prolonger
encore la vie. Schahriar qui ne
desiroit pas moins ardemment
que Dinarzade d'entendre la sui-
te de l'Histoire du Médecin Dou-
ban, n'eût garde de faire mourir
la Sultane ce jour-la.

* * * * *

XII. NUIT.

LA douzième nuit étoit déjà
fort avancée, lors que Dinar-
zade s'écria, ma Sœur, vous
nous devez la continuation de l'a-
gréable Histoite du Roi Grec,
& du Médecin Douban. Je veux
bien aquiter la dette, répondit
Scheherazade. En même tems
elle reprit le fil de l'Histoire.

Sire, le Pêcheur parlant tou-
jours au Génie qu'il tenoit enfer-
mé dans le Vase, poursuivit ain-
si. Le Médecin Douban se le-
va, & après avoir fait une pro-
fonde

fonde révérence , dit au Roi qu'il jugeoit à propos que Sa Majesté montât à cheval, & se rendit à la Place pour jouer au mail. Le Roi fit ce qu'on lui disoit, & lors qu'il fut dans le lieu destiné à jouer au mail à cheval, le Médecins'aprochade lui avec le mail qu'il avoit préparé, & le présentant; Tenez, Sire, lui dit-il, exercez-vous avec ce mail en poussant cette boule par la place jusqu'à-ce que vous sentiez votre main & votre corps en sueur. Quand le Remède que j'ai enfermé dans le manche de ce mail sera échauffé par votre main, il vous pénétrera par tout le corps: & aussi tôt que vous suërez vous n'avez qu'à quitter cet exercice: car le Remède aura fait son effet. Dès que vous serez de retour en votre Palais, vous entrerez au Bain, où vous vous ferez bien laver & froter: Vous vous coucherez

en-

142 *Les mille & une Nuit,*
ensuite, & en vous levant de-
main matin vous serez guéri.

Le Roi prit le mail, & poussa son cheval après la boule qu'il avoit jettée. Il la frapa; elle lui fut renvoyée par les Officiers qui jouoient avec lui. Il la frapa; & enfin le jeu dura si long tems, que sa main en sua aussi bien que tout son corps. Ainsi le Remède enfermé dans le manche du mail opéra comme le Médecin l'avoit dit. Alors le Roi cessa de jouer; s'en retourna dans son Palais, entra au Bain, & observa très exactement ce qui avoit été prescrit.

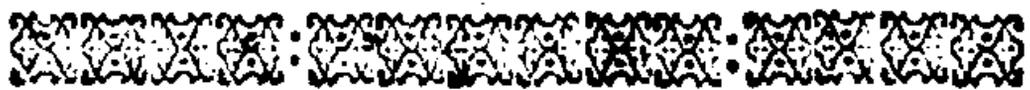
Il s'en trouva fort bien; car le lendemain en se levant, il s'aperçût, avec autant d'étonnement que de joye, que sa lépre étoit guérie, & qu'il avoit le corps aussi net que s'il n'eût jamais été attaqué de cette maladie. D'abord qu'il fut habillé, il entra dans la Salle d'Audience publique,

blique, où il monta sur son Trône & se fit voir à tous les Courtifans, que l'empressement d'apprendre le succès du nouveau remède y avoit fait aller de bonne heure. Quand il virent le Roi parfaitement guéri, ils en firent tous paroître une extrême joye.

Le Médecin Douban entra dans la Salle, & s'alla prosterner au pied du Trône, la face contre terre. Le Roi l'ayant aperçû l'apella; le fit asseoir à son côté, & le montra à l'Assemblée en lui donnant publiquément toutes les louanges qu'il méritoit. Ce Prince n'en demeura pas là; comme il régaloit ce jour-la toute sa Cour, il le fit manger à sa table seul avec lui. . . . A ces mots, Scheherazade remarquant qu'il étoit jour, cessa de poursuivre son Conte.

Ma Sœur, dit Dinarzade, je ne sai quelle sera la fin de cette Histoire; mais j'en trouve le
com.

144 *Les mille & une Nuit*,
commencement admirable. Ce
qui reste à conter en est meilleur,
répondit la Sultane, & se suis as-
surée que vous n'en disconvien-
drez pas, si le Sultan veut bien
me permette de l'achever la Nuit
prochaine. Schahriâr y consen-
tit, & se leva fort satisfait de ce
qu'il en avoit entendu.



XIII. NUIT.

DInarzade voulant couvrir
son jeu au Sultan, s'écria
comme si elle se fut éveillée en
sursaut, & dit à la sultane, ah !
ma chère Sœur, que je viens
d'avoir un fâcheux rêve, il ne
faut pas moins que la suite de
l'Histoire du Roi Grec & du
Médecin Douban, pour en effa-
cer l'idée. Je vous conjure, par
l'amitié que vous avez toujours
euë pour moi, de ne pas différer
d'un

d'un seul moment, il ne tiendra pas à moi, ma bonne Sœur, que je ne calme vôtre esprit, & si mon Souverain veut bien me le permettre, je continuërai. Schahriar charmé de la manière agréable avec laquelle Scheherazade recitoit ses Contes, lui dit, vous ne me ferez pas moins de plaisir qu'à Dinarzade, vous pouvez continuër.

Le Roi Grec, poursuivit le Pêcheur au Génie, ne se contenta pas de recevoir à sa table le Médecin Douban: vers la fin du jour, lors qu'il voulut congédier l'Assemblée, il le fit revêtir d'une longue Robe fort riche, & semblable à celle que portoient ordinairement ses Courtisans en sa présence; outre cela, il lui fit donner deux mille sequins. Le lendemain & les jours suivans il ne cessa de le caresser; enfin, ce Prince croyant ne pouvoir jamais assez reconnoître les

146 *Les mille & une Nuits*,
obligations qu'il avoit à un Médecin si habile, répandoit sur lui tous les jours de nouveaux bienfaits.

Or ce Roi avoit un Grand Vifir qui étoit avare, envieux, & naturellement capable de toutes sortes de crimes. Il n'avoit pu voir sans peine les présens qui avoient été faits au Médecin ; dont le mérite d'ailleurs, commençant à lui faire ombrage, il résolut de le perdre dans l'esprit du Roi. Pour y réussir, il alla trouver ce Prince, & lui dit en particulier qu'il avoit un avis de la dernière importance à lui donner. Le Roi lui ayant demandé ce que c'étoit : Sire, lui dit-il, il est bien dangereux à un Monarque d'avoir de la confiance en un homme dont il n'a point éprouvé la fidélité ; en comblant de bienfaits le Médecin, Douban en lui faisant toutes les caresses que V^ôtre Majesté lui fait,
VOUS

vous ne savez pas que c'est un traître qui ne s'est introduit dans cette Cour que pour vous assasiner. De qui tenez-vous ce que vous m'osez dire, répondit le Roi ? Songez-vous que c'est à moi que vous parlez ? Et que vous avancez une chose que je ne croira pas légèrement ? Sire, repliqua le Visir, je suis parfaitement instruit de ce que j'ai l'honneur de vous représenter : ne vous reposez donc plus sur une confiance dangereuse ; si Votre Majesté dort, qu'Elle se réveille ; car enfin, je le répète encore, le Médecin Douban n'est parti du fond de la Grèce, son Pais, & n'est venu s'établir dans votre Cour, que pour exécuter l'horrible dessein dont j'ai parlé.

Non, non, Visir, interrompit le Roi, je suis sûr que cet homme que vous traitez de perfide & de traître, est le plus vertueux & le meilleur de tous les

148 *Les mille & une Nuit,*
hommes; il n'y a personne au monde que j'aime autant que lui. Vous savez par quel Remède, ou plutôt par quel Miracle il m'a guéri de ma lèpre? S'il en veut à ma vie, pourquoi me l'a-t-il sauvée? Il n'avoit qu'à m'abandonner à mon mal; je n'en pouvois échaper. Ma vie étoit déjà à moitié consumée. Cessez donc de vouloir m'inspirer d'injustes soupçons: au lieu de vous écouter, je vous avertis que dès ce jour, je fais à ce grand Homme, pour toute sa vie, une pension de mille sequins par mois. Quand je partagerois avec lui toutes mes richesses, & mes Etats mêmes, je ne le payerois pas assez de ce qu'il a fait pour moi. Je vois ce que c'est, la vertu excite votre envie; mais ne croyez pas que je me laisse injustement prévenir contre lui; je me souviens trop bien de ce qu'un Visir dit au Roi Sindbad son Maître, pour
l'em-

l'empêcher de faire mourir le Prince Son Fils.... Mais, Sire, ajouta Scheherazade, le jour qui paroît me deffend de poursuivre.

Je sai bon gré au Roi Grec, dit Dinarzade, d'avoir eu la fermeté de rejeter la fausse accusation de son Visir. Si vous louez aujourd'hui la fermeté de ce Prince, interrompit Scheherazade, vous condamnerez demain sa foiblesse, si le Sultan veut bien que j'achève de raconter cette Histoire. Le Sultan curieux d'apprendre en quoi le Roi Grec avoit eu de la foiblesse, différa encore la mort de la Sultane.



XIV. NUIT.

UNE heure avant que le jour parût, Dinarzade éveilla sa Sœur & lui dit, vous nous tien-

150 *Les mille & une Nuit,*
drez sans doute parole, Madame, & nous aurons la suite de l'Histoire du Pécheur, pour aider a votre mémoire, je vous indiquerai l'endroit où vous en êtes demeurée, c'est lors que le Roi Grec sollicitoit contre son Visir l'innocence du Médecin Douban. Je m'en souviens, répondit Scherazade, & je vais vous donner satisfaction

Sire, continuat-elle, en adressant toujours la parole à Schahriar, ce que le Roi Grec venoit de dire touchant le Roi Sindbad, piqua la curiosité du Visir, qui lui dit, Sire, je supplie Votre Majesté de me pardonner si j'ai la hardiesse de lui demander ce que le Visir du Roi Sindbad dit à son Maître pour le détourner de faire mourir le Prince son Fils. Le Roi Grec eut la complaisance de le satisfaire. Ce Visir, lui répondit-il, après avoir représenté au Roi
Sind-

Sindbad que sur l'accusation d'une belle-mère, il devoit craindre de faire une action dont il pût se repentir, lui conta cette Histoire,



HISTOIRE

Du Mari & du Perroquet.

UN bon Homme avoit une belle Femme qu'il aimoit avec tant de passion qu'il ne la perdoit de vûe que le moins qu'il pouvoit. Un jour que des affaires pressantes l'obligeoit à s'éloigner d'elle, il alla dans un endroit où l'on vendoit toutes sortes d'oiseaux ; il y acheta un Perroquet, qui non seulement parloit fort bien, mais qui avoit même le don de rendre compte de tout ce qui avoit été fait devant lui. Il l'aporta dans une ca-

ge au logis, pria sa Femme de le mettre dans sa chambre, & d'en prendre soin pendant le Voyage qu'il alloit faire; après quoi il partit.

A son retour, il ne manqua pas d'interroger le Perroquet sur ce qui s'étoit passé durant son absence, & là-dessus l'Oiseau lui aprit des choses qui lui donnèrent lieu de faire des grandes reproches à sa Femme. Elle crut que quelqu'une de ses Esclaves l'avoit trahie; mais elles lui jurèrent toutes qu'elles lui avoient été fidèles, & elles convinrent qu'il falloit que ce fût le Perroquet qui eût fait ces mauvais rapports.

Prévenuë de cette opinion, la Femme chercha dans son esprit un moyen de détruire les soupçons de son Mari, & de se venger en même tems du Perroquet. Elle le trouva: Son Mari étant parti pour faire un Voyage d'une journée, elle commanda à une
Es

Esclave de tourner pendant la nuit sous la cage de l'Oiseau un moulin à bras, une autre, de jeter de l'eau en forme de pluie par le haut de la cage; & à une troisième, de prendre un miroir & de le tourner devant les yeux du Perroquet, à droit & à gauche à la clarté d'une chandelle. Les Esclaves employèrent une grande partie de la nuit à faire ce que leur avoit ordonné leur Maîtresse, & elles s'en aquitèrent fort adroitement.

Le lendemain, le Mari étant de retour fit encore des questions au Perroquet sur ce qui s'étoit passé chez lui; & l'Oiseau lui répondit. Mon bon Maître; les Eclairs, le Tonnerre & la pluie, m'on tellement incommodé toute la nuit, que je ne puis vous dire ce que j'en ai souffert. Le Mari qui savoit bien qu'il n'avoit ni plû, ni tonné cette nuit-la, demeura persuadé que le Perro-

quet ne disant pas la vérité en cela, ne la lui avoit pas dite aussi, au sujet de sa Femme. C'est pourquoi de dépit l'ayant tiré de la cage, il le jetta si rudement contre terre qu'il le tua. Néanmoins, dans la suite il aprit de ses Voisins que le pauvre Perroquet ne lui avoit pas menti en lui parlant de la conduite de sa Femme. Ce qui fut cause qu'il se repentit de l'avoir tué. . . . Là s'arrêta Scheherazade, parce qu'elle aperçut qu'il étoit jour.

Tout ce que vous nous racontez, ma Sœur, dit Dinarzade, est si varié que rien ne me paroît plus agréable, Je voudrois continuer de vous divertir, répondit Scheherazade, mais je ne sai si le Sultân mon Maître m'en donnera le tems. Schahriar qui ne prenoit pas moins de plaisir que Dinarzade à entendre la Sultane, se leva, & passa la journée sans ordonner au Visir de la faire mourir.



XV. NUIT.

DInarzade ne fut pas moins exacte cette nuit que les précédentes à réveiller sa Sœur. Elle lui demanda à son ordinaire un Conte de la façon. Vous allez être fatiguée, ma Sœur, répondit Scheherazade, mais le Sultan l'interrompit dans la crainte qu'elle ne voulût commencer une nouvelle Histoire, achevez, lui dit-il, l'entretien du Roi Grec avec son Visir, au sujet du Médecin Douban. Sire, repartit Scheherazade, vous allez être obéi. En même tems elle poursuivit de cette manière.

Quand le Roi Grec, dit le Pêcheur au Génie, eût achevé l'Histoire du Perroquet : & vous, Visir ; ajouta-t-il, par l'envie que vous avez conçûë contre le

156 *Les mille & une Nuit,*
Médecin Douban, qui ne vous
a fait aucun mal, vous voulez que
je le fasse mourir; mais je m'en
garderai bien de peur de m'en re-
pentir, comme ce Mari d'avoir
tué son Perroquet.

Le pernicious Visir étoit trop
intéressé à la perte du Médecin
Douban pour en demeurer là :
Sire, repliqua-t-il, la mort du
Perroquet étoit peu importante,
& je ne crois pas que son Maître
l'ait regretté long tems. Mais
pourquoi faut-il que la crainte
d'opprimer l'innocence vous em-
pêche de faire mourir ce Méde-
cin; ne suffit-il pas qu'on l'accu-
se de vouloir attenter à votre vie
pour vous autoriser à lui faire
perdre la sienne ? Quand ils'agit
d'assurer les jours d'un Roi, un
simple soupçon doit passer pour
une certitude; & il vaut mieux
sacrifier l'innocent, que sauver
le coupable. Mais, Sire, ce
n'est pas ici une chose incertaine.

Le

Médecin Douban, qui ne vous a fait aucun mal, vous voulez que je le fasse mourir; mais je m'en garderai bien de peur de m'en repentir, comme ce Mari d'avoir tué son Perroquet.

Le pernicieux Visir étoit trop intéressé à la perte du Médecin Douban pour en demeurer là: Sire, repliqua-t-il, la mort du Perroquet étoit peu importante, & je ne crois pas que son Maître l'ait regretté long tems. Mais pourquoi faut-il que la crainte d'opprimer l'innocence vous empêche de faire mourir ce Médecin; ne suffit-il pas qu'on l'accuse de vouloir attenter à votre vie pour vous autoriser à lui faire perdre la sienne? Quand ils'agit d'assurer les jours d'un Roi, un simple soupçon doit passer pour une certitude; & il vaut mieux sacrifier l'innocent, que sauver le coupable. Mais, Sire, ce n'est pas ici une chose incertaine.

Le

Le Médecin Douban veut vous assassiner. Ce n'est point l'envie qui m'arme contre lui, c'est l'intérêt seul que je prens à la conservation de V^ôtre Majesté, c'est mon zèle qui me porte à vous donner un avis d'une si grande importance. S'il est faux, je mérite qu'on me punisse de la même manière qu'on punit autrefois un Visir. Qu'avoit fait ce Visir, dit le Roi Grec, pour être digne de ce châtiment? Je vais l'aprendre à V^ôtre Majesté, répondit le Visir, qu'Elle ait, s'il lui plaît, la bonté de m'écouter.





HISTOIRE

Du Visir puni.

IL étoit autrefois un Roi ,
 poursuivit-il , qui avoit un
 Fils qui aimoit parfaitement la
 Chasse. Il lui permettoit de pren-
 dre souvent ce Divertissement ;
 mais il avoit donné ordre à son
 Grand Visir de l'accompagner
 toujours, & de ne le perdre jamais
 de vûë.

Un jour de Chasse , les Pi-
 queurs ayant lancé un Cerf , le
 Prince qui crut que le Visir le
 suivoit se mit après la bête. Il
 courut si long tems , & son ar-
 deur l'emporta si loin , qu'il se
 trouva seul. Il s'arrêta , & re-
 marquant qu'il avoit perdu la
 voye , il voulut retourner sur ses
 pas

pas, pour aller rejoindre le Visir, qui n'avoit pas été assez diligent pour le suivre de près. Mais il s'égara.

Pendant qu'il couroit de tous côtez sans tenir de route assurée, il rencontra au bord d'un chemin une Dame assez bien faite qui pleuroit amèrement. Il retint la bride de son cheval; demanda à cette femme qui elle étoit, ce qu'elle faisoit seule en cet endroit, & si elle avoit besoin de secours. Je suis, lui répondit-elle, la Fille d'un Roi des Indes. En me promenant à cheval dans la campagne, je me suis endormie, & je suis tombée: mon cheval s'est échappé, & je ne sai ce qu'il est devenu. Le jeune Prince eut pitié d'elle, & lui proposa de la prendre en croupe, ce qu'elle accepta.

Comme il passoient près d'une Mazure, la Dame ayant témoigné qu'elle seroit bien aise de
met;

mettre pied à terre pour quelque nécessité, le Prince s'arrêta, & la laissa descendre. Il descendit aussi, & s'aprocha de la Mazure en tenant son cheval par la bride. Jugez quelle fut la surprise, lors qu'il entendit la Dame en dedans prononcer ces paroles: *réjouissez-vous, mes enfans; je vous amène un garçon bien fait & fort gras: & d'autres voix qui lui répondirent aussi tôt; Maman, où est-il, que nous le mangions tout à l'heure, car nous avons bon apétit.*

Le prince n'eut pas besoin d'en entendre davantage, pour concevoir le danger où il se trouvoit. Il vit bien que la Dame qui se disoit Fille d'un Roi des Indes étoit une Hogresse, femme de ces Démons sauvages, apellez Hogres, qui se retirent dans des lieux abandonnez, & se servent de mille ruses pour surprendre & devorer les passans. Il fut saisi de frayeur, & se jetta au plus

plus vite sur son cheval.

La prétendue Princesse parut dans le moment ; & voyant qu'elle avoit manqué son coup : Ne craignez rien, cria-t-elle au Prince ; qui êtes-vous ? que cherchez-vous ? je suis égaré, répondit-il & je cherche mon chemin. Si vous êtes égaré, dit-elle, recommandez-vous à Dieu, il vous délivrera de l'embarras où vous vous trouvez. Alors le Prince leva les yeux au Ciel... Mais, Sire, dit Scheherazade en cet endroit, je suis obligée d'interrompre mon discours ; le jour qui paroît m'impose silence.

Je suis fort en peine, ma Sœur, dit Dinarzade, de savoir ce que deviendra ce jeune Prince : je tremble pour lui. Je vous tirerai demain d'inquiétude, répondit la Sultane, si le Sultan veut bien que je vive jusqu'à ce tems-là. Schahriar curieux d'apprendre le dénouement de cette Histoire, pro-

162 *Les mille & une Nuit,*
prolongea encore la vie de Sche-
herazade.



XVI. NUIT.

Diarzade avoit tant d'envie
d'entendre la fin de l'Hif-
toire du jeune Prince, qu'elle se
réveilla cette Nuit plutôt qu'à
l'ordinaire. Ma Sœur, dit-elle,
je vous prie d'achever l'Histoire
que vous commençâtes hier. Je
m'intéresse au sort du jeune Prin-
ce, & je meurs de peur qu'il ne
soit mangé de l'Hogresse & de
ses enfans. Schahriar ayant mar-
qué qu'il étoit dans la même
crainte. Hé bien, Sire, dit la Sul-
tane, je vais vous tirer de peine.

Après que la fausse Princesse
des Indes eût dit au jeune Prince
de se recommander à Dieu, com-
me il crut qu'elle ne lui parloit
pas sincérement, & qu'elle comp-
toit

toit sur lui comme s'il eût déjà été la proie ; il leva les mains au Ciel, & dit : Seigneur, qui êtes Tout-puissant, jetez les yeux sur moi, & me délivrez de cette ennemie. A cette Prière, la femme de l'Hogre rentra dans la Mazure, & le Prince s'en éloigna avec précipitation. Heureusement il retrouva son chemin, & arriva sain & sauf auprès du Roi son Père, auquel il raconta de point en point le danger qu'il venoit de courir par la faute du Grand Visir. Le Roi irrité contre ce Ministre le fit étrangler à l'heure même.

Sire, poursuivit le Visir du Roi Grec, pour revenir au Médecin Douban, si vous n'y prenez garde, la confiance que vous avez en lui vous sera funeste : je sai de bonne part que c'est un Espion envoyé par vos Ennemis pour attenter à la vie de V^ôtre Majesté. Il vous a guéri, dites-vous ?

vous? Hé! qui peut vous en assurer? Il ne vous a peut-être guéri qu'en apparence, & non radicalement; que fait on, si ce remède, avec le tems, ne produira pas un effet pernicieux?

Le Roi Grec, qui avoit naturellement fort peu d'esprit, n'eut pas assez de pénétration pour s'apercevoir de la méchante intention de son Visir, ni assez de fermeté pour persister dans son premier sentiment. Ce discours l'ébranla. Visir, dit-il, tu as raison; il peut être venu exprès pour m'ôter la vie. Ce qu'il peut fort bien exécuter par la seule odeur de quelqu'un de ses drogues. Il faut voir ce qu'il est à propos de faire dans cette conjoncture.

Quand le Visir vit le Roi dans la disposition où il le vouloit: Sire, lui dit-il, le moyen le plus sûr & le plus prompt pour assurer vôtre repos, & mettre vôtre

vie

vie en sûreté, c'est d'envoyer chercher tout à l'heure le Médecin Douban, & de lui faire couper la tête d'abord qu'il sera arrivé. Véritablement, reprit le Roi, je croi que c'est par-là que je dois prévenir son dessein: En achevant ces paroles, il apella un de ses Officiers & lui ordonna d'aller chercher le Médecin, qui sans savoir ce que le Roi lui vouloit, courut au Palais en diligence.

Sais-tu bien, dit le Roi en le voyant, pourquoi je te mande ici? Non, Sire, répondit-il, & j'attens que V^ôtre Majesté daigne m'en instruire. Je t'ai fait venir, reprit le Roi, pour me délivrer de toi en te faisant ôter la vie.

Il n'est pas possible d'exprimer qu'el fut l'étonnement du Médecin, lors qu'il entendit prononcer l'Arrêt de sa mort. Sire, dit-il, qu'el sujet peut avoir V^ôtre Majesté de me faire mourir?
quel

166 *Les mille & une Nuit*,
quel crime ai-je commis ? J'ai
appris de bonne part, repli-
qua le Roi, que tu n'es ve-
nu dans ma Cour, que pour at-
tenter à ma vie. Mais pour te
prévenir, je veux te ravir la
tienne. Frappé, ajouta-t-il, au
Bourreau qui étoit présent, &
me délivre d'un perfide, qui ne
s'est introduit ici que pour mas-
sacrer.

A cet ordre cruel, le Méde-
cin jugea bien que les honneurs
& les bien-faits qu'il avoit re-
çûs lui avoient suscité des en-
nemis; & que le foible Roi s'é-
toit laissé surprendre à leurs im-
postures. Il se repentoit de l'à-
voir guéri de la lèpre; mais c'é-
toit un repentir hors de saison.
est-ce ainsi, lui disoit-il, que
vous me récompensez, du bien
que je vous ai fait ? Le Roi ne
l'écouta pas; & ordonna une se-
conde fois au Bourreau, de por-
ter le coup mortel. Le Méde-
cin

cin eut recours aux prières; hélas, Sire, s'écria-t-il, prolongez-moi la vie; Dieu prolongera la vôtre; ne me faites pas mourir, de crainte que Dieu, ne vous traite de la même manière.

Le Pécheur interrompit son discours en cet endroit pour adresser la parole au Génie: Hé bien, Génie, lui dit-il, tu vois que ce qui se passa alors entre le Roi Grec & le Médecin Douban, vient tout à l'heure de se passer entre nous deux.

Le Roi Grec, continua-t-il, au lieu d'avoir égard à la prière que le Médecin venoit de lui faire, en le conjurant au nom de Dieu, lui repartit avec dureté: Non, non, c'est une nécessité absolue que je te fasse périr; aussi-bien pourrois-tu m'ôter la vie plus subtilement encore, que tu ne m'as guéri. Cependant, le Médecin fondant en larmes, & se

se plaignant pitoyablement de se voir si mal payé du service qu'il avoit rendu au Roi, se prépara à recevoir le coup de la mort. Le Bourreau lui banda les yeux, lui lia les mains, & se mit en devoir de tirer son sabre.

Alors les Courtisans qui étoient présent, émûs de compassion, supplierent le Roi de lui faire grace, assurant qu'il n'étoit pas coupable, & répondant de son innocence. Mais le Roi fut inflexible, & leur parla de sorte, qu'ils n'osèrent lui repliquer.

Le Médecin étant à genoux, les yeux bandez, & prêt à recevoir le coup, qui devoit terminer son sort; s'adressant encore une fois au Roi: Sire, lui dit-il, puis que Vôtre Majesté ne veut point révoquer l'Arrêt de ma mort, je la supplie du moins de m'accorder la liberté d'aller jusques chez moi donner ordre
à

à ma sépulture, dire le dernier adieu à ma famille, faire des aumônes, & léguer mes livres à des personnes capables d'en faire un bon usage. J'en ai un entr'autre dont je veux faire présent à Votre Majesté. C'est un livre fort précieux, & très digne d'être soigneusement gardé dans Votre Trésor. Hé, pourquoi ce livre est-il aussi précieux que tu le dis, repliqua le Roi? Sire, repartit le Médecin, c'est qu'il contient une infinité de choses curieuses, dont la principale est, que quand on m'aura coupé la tête, si Votre Majesté veut bien se donner la peine d'ouvrir le livre, au sixième feuillet, lire la troisième ligne de la page à main gauche, ma tête répondra à toutes les questions que vous voudrez lui faire. Le Roi curieux de voir une chose si merveilleuse, remit sa mort au lendemain, & l'envoya

170 *Les mille & une Nuit,*
chez lui sous bonne garde.

Le Médecin pendant ce tems-là, mit ordre à ses affaires, & comme le bruit s'étoit répandu qu'il devoit arriver un prodige inouï après son trépas, les Visits, les Emirs, les Officiers de la Garde, enfin toute la Cour se rendit le jour suivant dans la Salle d'Audience, pour en être témoins.

On vit bien-tôt paroître le Médecin Douban, qui s'avança jusqu'au pied du Trône Royal avec un gros livre à la main. Là, il se fit apporter un bassin sur lequel il étendit la couverture, dont le livre étoit enveloppé, & présentant le livre au Roi : Sire, lui dit-il, prenez, s'il vous plaît ce livre ; & d'abord que ma tête sera coupée, commandez qu'on la pose dans le bassin, sur la couverture du livre ; dès qu'elle y sera, le sang cessera d'en couler ; alors vous ouvrirez

vrerez le livre, & ma tête répondra à toutes vos demandes. Mais Sire, ajoûta-t-il, permettez-moi d'implorer encore une fois la clémence de V^ôtre Majesté, au Nom de Dieu, laissez-vous fléchir : je vous proteste que je suis innocent. Tes prières, répondit le Roi, sont inutiles, & quand ce ne seroit que pour entendre parler ta tête après ta mort, je veux que tu meurs. En disant cela, il prit le livre des mains du Médecin, & ordonna au Bourreau de faire son devoir.

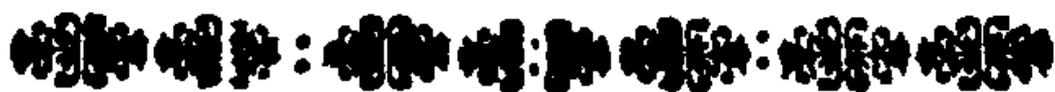
La tête fut coupée si adroitement, qu'elle tomba dans le bassin, & elle fut à peine posée sur la couverture, que le sang s'arrêta. Alors au grand étonnement du Roi & de tous les Spectateurs, elle ouvrit les yeux, & prenant la parole : Sire, dit-elle, que v^ôtre Majesté ouvre le livre. Le Roi l'ouvrit, & trouvant que le

172 *Les mille & une Nuit,*

feuille étoit comme colée contre la seconde, pour le tourner avec plus de facilité, il porta le doigt à sa bouche & le mouilla de sa salive. Il fit la même chose jusqu'au sixième feuillet, & ne voyant pas d'écriture à la page indiquée : Médecin, dit-il, à la tête, il n'y a rien d'écrit. Tournez encore quelques feuillets, repartit la tête; le Roi continua d'en tourner, en portant toujours le doigt à sa bouche, jusqu'à ce que le poison, dont chaque feuillet étoit imbu, venant à faire son effet, le Prince se sentit tout à coup agiter d'un transport extraordinaire, sa vûë se troubla, & il se laissa tomber au pied de son Trône avec de grandes convulsions..... A ces mots, Scheherazade apperevant le jour, en avertit le Sultan, & cessa de parler.

Ah, ma chère Sœur, dit alors Dinarzade, que je suis fâchée
que

que vous n'avez pas le tems d'achever cette Histoire. Je serois inconsolable, si vous perdiez la vie aujourd'hui. Ma Sœur, répondit la Sultane, il en fera ce qu'il plaira au Sultan; mais il faut espérer qu'il aura la bonté de suspendre ma mort jusqu'à demain. Effectivement, Schahriar, loin d'ordonner son trépas ce jour-là, attendit la nuit prochaine avec impatience, tant il avoit d'envie, d'apprendre la fin de l'Histoire du Roi Grec, & la suite de celle du Pêcheur & du Génie.



XVII. NUIT.

QUelque curiosité qu'eut Dinarzade d'entendre le reste de l'Histoire du Roi Grec, elle ne se réveilla pas cette nuit de si bonne heure qu'à l'ordina-

re: il étoit même presque jour, lors qu'elle dit à la Sultane: Ma chère Sœur, je vous prie de continuer la merveilleuse Histoire du Roi Grec: mais hâtez-vous de grace, car le jour paroîtra bien-tôt.

Scheherazade reprit aussi-tôt cette Histoire, à l'endroit où elle l'avoit laissée le jour précédent, Sire, dit-elle, quand le Médecin Douhan, ou pour mieux dire, sa tête, vit que le poison faisoit son effet, & que le Roi n'avoit plus que quelques momens à vivre: Tiran, s'écria-t'elle, voila de quelle manière sont traitez les Princes qui abusant de leur Autorité, font périr les innocens! Dieu punit tôt ou tard leurs injustices & leurs cruautés. La tête eut à peine achevée ces paroles, que le Roi tomba mort, & qu'elle perdit elle même: le peu de vie qui lui restoit.

Sire,

Sire, poursuivit Scheherazade, telle fut la fin du Roi Grec & du Médecin Douban; il faut présentement venir à l'Histoire du Pêcheur & du Génie; mais ce n'est pas la peine de commencer, car il est jour. Le Sultan de qui toutes les heures étoient réglées, ne pouvant l'écouter plus long tems, se leva; & comme il vouloit absolument entendre la suite de l'Histoire du Génie & du Pêcheur, il avertit la Sultane de se préparer à la lui raconter la nuit suivante.



XVIII. N U I T.

DInarzade se dédommagea cette Nuit, de la précédente: elle se réveilla long tems devant le jour, & apellant Scheherazade; Ma Sœur, lui dit-elle, si vous ne dormez pas, je vous

176 *Les mille & une Nuit,*

supplie de nous donner la suite de l'Histoire du Pêcheur & du Génie. Vous savez que le Sultan souhaite autant que moi de l'entendre.

Je vais, répondit la Sultane, contenter sa curiosité & la vôtre; alors s'adressant à Schahriar: Sire, poursuivit-elle, si-tôt que le Pêcheur eut fini l'Histoire du Roi Grec & du Médecin Douban, il en fit l'application au Génie, qu'il tenoit toujours enfermé dans le Vase: Si le Roi Grec, lui dit-il, eut voulu laisser vivre le Médecin, Dieu l'auroit aussi laissé vivre lui-même. Mais il rejetta ses plus humbles prières. Il en est de même de toi, ô Génie: si j'avois pû te fléchir, & obtenir de toi la grace que je te demandois, j'aurois presentement pitié de l'état où tu-es; mais puis que malgré l'extrême obligation que tu m'avois, de t'avoir mis en liberté,

berté,

berté, tu as persisté dans la volonté de me tuër, je dois à mon tour être impitoyable; Je vais, en te laissant dans ce Vase; t'ôter l'usage de la vie jusqu'à la fin des tems; c'est la vengeance que je prétens tirer de toi.

Pescheur, mon Ami, répondit le Génie, je te conjure encore une fois de ne pas faire une si cruelle action. Songé qu'il n'est pas honnête de se venger; & qu'au contraire, il est louable de rendre le bien pour le mal: Ne me traité point comme Imama traita autrefois Ateca. Et que fit Imama à Ateca, repliqua le Pescheur? Oh! si tu souhaite de le savoir, repartit le Génie, ouvre-moi ce Vase: Crois-tu que je sois en humeur de faire des Contes dans une prison si étroite? je t'en ferai tant que tu voudras, quand tu m'auras tiré d'ici. Non, dit le Pescheur, je ne te delivrerai pas, c'est trop

Raisonner : je vais te précipiter au fond de la Mer. Encore un mot, **Pescheur**, s'écria le Génie : je te promets de ne te faire aucun mal, bien éloigné de cela, je t'enseignerai un moyen de devenir puissamment riche.

L'espérance de se tirer de la pauvreté, defarma le **Pescheur** : Je pourrois t'écouter, dit-il, s'il y avoit quelque fond à faire sur ta parole. Jure-moi par le grand **Nom de Dieu**, que tu feras de bonne foi ce que tu dis, & je vais t'ouvrir le Vase. Je ne crois pas que tu sois assez hardi pour violer un pareil serment.

Le Génie le fit, & le **Pescheur** ôta aussi-tôt le couvercle du vase. Il en sortit à l'instant de la fumée, & le Génie ayant repris sa forme de la même manière qu'auparavant, la première chose qu'il fit, fut de jeter d'un coup de pied le Vase dans la Mer. Cette action effraya le **Pes-**

Pescheur, Génie, dit-il, qu'est-ce que cela signifie? Ne voulez-vous pas garder le serment que vous venez de faire? & dois-je vous dire ce que le Médecin Douban disoit au Roi Grec, laissez-moi vivre, & Dieu prolongera vos jours.

La crainte du Pescheur fit rire le Génie, qui lui répondit: Non, Pescheur, rassure-toi, je n'ai jetté le Vase que pour me divertir, & voir si tu en serois alarmé, & pour te persuader que je te veux tenir parole: prends tes filets & me suis. En prononçant ces mots, il se mit à marcher devant le Pescheur, qui chargé de ses filets le suivit avec quelque sorte de défiance. Ils passèrent devant la Ville, & montèrent au haut d'une Montagne, d'où ils descendirent dans une vaste Plaine qui les conduisit à un grand Etang situé entre quatre Collines.

Lors qu'ils furent arrivez au bord de l'Etang, le Génie dit au Pêcheur ; jette tes Filets, & prends du Poisson. Le Pêcheur ne douta pas qu'il n'en prit, car il en vit une grande quantité dans l'Etang ; mais ce qui le surprit extrêmement, c'est qu'il remarqua qu'il y en avoit de quatre couleurs différentes, c'est à dire, de blancs, de rouges, de bleux, & de jaunes. Il jetta ses Filets, & en amena quatre, dont chacun étoit d'une de ces couleurs. Comme il n'en avoit jamais vû de pareils, il ne pouvoit se lasser de les admirer ; & jugeant qu'il en pourroit tirer une somme assez considérable, il en avoit beaucoup de joye. Enporté ces Poissons, lui dit le Génie, & les va présenter à ton Sultan. Il t'en donnera plus d'argent que tu n'en as manié en toute ta vie. Tu pourras venir tous les jours pêcher en cet Etang ; mais

je

je t'avertit de ne jeter tes Filets qu'une fois par jour, autrement il t'en arrivera du mal : prens-y garde, e'est l'avis que je te donne : Si tu le fais exactement, tu t'en trouveras bien. En disant cela, il frapa du pied la terre, qui s'ouvrit, & se referma après l'avoir englouti.

Le Pêcheur résolu de suivre de point en point les conseils du Génie, se garda bien de jeter une seconde fois ses Filets. Il reprit le chemin de la Ville, fort content de la pêche, & faisant mille réflexions sur son Avanture. Il alla droit au Palais du Sultan pour lui présenter ses Poissons. . . . Mais, Sire, dit Seheherazade, j'aperçois le jour, il faut que je m'arrête en cet endroit.

Ma Sœur, dit alors Dinarzade, que les derniers événemens que vous venez de raconter sont surprenans ! J'ai peine à croire

que vous puissiez désormais nous en apprendre d'autres qui le soient davantage. Ma chere Sœur, répondit la Sultane, si le Sultan mon Maître, me laisse vivre jusqu'à demain, je suis persuadée que vous trouverez la suite de l'Histoire du Pescheur, encore plus merveilleuse que le commencement, & incomparablement plus agréable. Schahriar curieux de voir si le reste de l'Histoire du Pescheur étoit tel que la Sultane se promettoit; différa encore l'exécution de la loi cruelle, qu'il s'étoit faite.



XIX. NUIT.

VErs la fin de la dixneuvième Nuit, Dinarzade apella la Sultane, & lui dit, ma Sœur, ma Pendule m'avertit que le jour paroîtra bien-tôt, je vous
su-

supplie de continuer l'Histoire du Pêcheur; je suis dans une extrême impatience d'en apprendre le dénouement, Scheherazade ayant demandé permission à Schahriar, reprit son discours & lui dit. Sire, je laisse à penser à Votre Majesté, quelle fut la surprise du Sultan, lors qu'il vit les quatre Poissons que le Pêcheur lui présenta. Il les prit l'un après l'autre pour les considérer avec attention; & après les avoir admirés assez long tems: Prenez ces Poissons, dit-il, à son premier Vifir, & les portez à l'habile Cui-sinière que l'Empereur des Grecs m'a envoyée; je m'imagine qu'ils ne seront pas moins bons qu'ils sont beaux.

Le Vifir les porta lui-même à la Cui-sinière, & les lui remettant entre les mains: Voila, lui dit-il, quatre Poissons qu'on vient d'apporter au Sultan; il vous ordonne de les lui ap^rêter. Après
s'é-

s'être acquité de cette Commission, il retourna vers le Sultan son Maître, qui le chargea de donner au Pêcheur quatre cens pièces d'or de sa monnoye; ce qu'il exécuta très fidèlement.

Le Pêcheur qui n'avoit jamais possédé une si grosse somme à la fois, concevoit à peine son bonheur, & le regardoit comme un songe. Mais il connut dans la suite, qu'il étoit réel par le bon usage qu'il en fit, en l'employant aux besoins de sa famille.

Mais, Sire, poursuivit Scheherazade, après avoir parlé du Pêcheur, il faut vous parler de la Cuisinière du Sultan, que nous allons trouver dans un grand embarras. D'abord qu'elle eût nettoyé les Poissons que le Vifir lui avoit donnez, elle les mit sur le feu dans une Casserole avec de l'huile pour les frire. Lors qu'elle les crut assez cuits d'un côté, elle les tourna de l'autre. Mais, ô
pro-

prodige inoui ! à peine furent-ils
tournez , que le mur de la cui-
sine s'entr'ouvrit ; il en sortit une
jeune Dame d'une beauté admi-
rable . & d'une taille avantageu-
se. Elle étoit habillée d'une E-
toffe de Satin à fleurs , façon d'E-
gypte , avec des Pendans d'oreil-
les , un Collier de grosses Perles
& des Bracelets d'or garnis de
Rubis , & elle tenoit une Ba-
guette de Myrte à la main. Elle
s'aprocha de la Casserole , au
grand étonnement de la Cui-
siniere , qui demeura immobile à
cette vûë , & frapant un des
Poissons du bout de sa Baguette :
Poisson , Poisson , dit elle , *es-tu*
dans ton devoir ? Le Poisson
n'ayant rien répondu , elle répé-
ta ces mots ; & alors les quatre
Poissons , levèrent la tête tous en-
semble , & lui dirent très distinc-
tement : *Oui , oui ; si vous comp-*
tez , nous comptons ; si vous payez
vos dettes , nous payons les nôtres ;

186 *Les mille & une Nuit,*
si vous fuyez, nous vainquons, &
nous sommes contents. Dès qu'ils
eurent achevé ces mots, la Da-
me renversa la Casserole, & ren-
tra dans l'ouverture du mur, qui
se referma aussi-tôt, & se remit
au même état qu'il étoit aupara-
vant.

La Cuisinière que toutes ces
merveilles avoient épouvantée,
étant révenue de sa frayeur, al-
la relever les Poissons qui étoient
tombez sur la braize; mais elle
les trouva plus noirs que du
charbon, & hors d'état d'être ser-
vis au Sultan. Elle en eut une
vive douleur, & se mettant à
pleurer de toute sa force: Hé-
las, disoit-elle, que vais-je de-
venir? Quand je conterai au
Sultan ce que j'ai vû, je suis assu-
rée qu'il ne me croira point; dans
quelle colére ne sera-t-il pas con-
tre moi?

Pendant qu'elle s'affligcoit ain-
si, le grand Visir entra, & lui de-

demanda si les Poissons étoient prêts : Elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivée ; & ce recit comme on le peut penser , l'étonna fort : mais sans en parler au Sultan , il inventa une excuse qui le contenta. Cependant , il envoya chercher le Pêcheur à l'heure même , & quand il fut arrivé : Pêcheur , lui dit-il , apporte moi quatre autres Poissons qui soient semblables à ceux que tu as déjà apportez , car il est survenu certain malheur qui a empêché qu'on ne les ait servis au Sultan. Le Pêcheur ne lui dit point ce que le Génie lui avoit recommandé ; pour se dispenser de fournir ce jour-là les Poissons qu'on lui demandoit , il s'excusa sur la longueur du chemin , & promit de les apporter le lendemain matin.

Effectivement , le Pêcheur partit durant la nuit , & se rendit à l'Etang : Il y jeta ses Filets ,
&

& les ayant retirez, il y trouva quatre Poissons qui étoient comme les autres, chacun d'une couleur différente. Il s'en retourna aussi tôt, & les porta au grand Visir, dans le tems qu'il les avoit promis. Ce Ministre les prit & les emporta lui-même encore dans la Cuisine, où il s'enferma seul avec la Cuisinière; qui commença de les habiller devant lui, & qui les mit sur le feu, comme elle avoit fait les quatre autres le jour précédent. Lors qu'ils furent cuits d'un côté, & qu'elle les eut tournez de l'autre, le mur de la cuisine s'entr'ouvrit encore, & la même Dame parut avec sa Baguette à la main: Elle s'aprocha de la Casserole, frapa un de ces Poissons, lui adressa les mêmes paroles; & ils lui firent tout la même réponse, en levant la tête.... Mais, Sire, ajoûta Scheherazade, en se reprenant, voila le jour qui paroît,

roit , & qui m'empêche de continuer cette Histoire: les choses que je viens de vous dire, sont, à la vérité, très singulières; mais si je suis en vie demain, je vous en dirai d'autres qui sont encore plus dignes de votre attention. Schahriar jugeant bien que la suite devoit être fort curieuse, résolut de l'entendre la Nuit suivante.



X X. N U I T.

LE Sultan prévint sur la fin de cette Nuit Dinarzade, il dit à Scheherazade, Madame, je vous prie de nous achever l'Histoire du Pêcheur, j'en attends la suite avec une extrême impatience. La Sultane continua de la sorte.

Sire, après que les quatre Poissons eurent répondu à la jeune
Da-

Dame, elle renversa encore la casserolle d'un coup de baguette, & se retira dans le même endroit de la muraille d'où elle étoit sortie. Le grand Vifir ayant été témoin de ce qui s'étoit passé ; Cela est trop surprenant, dit-il, & trop extraordinaire, pour en faire un mystère au Sultan ; je vais de ce pas l'informer de ce prodige. En effet il l'alla trouver, & lui en fit un rapport fidelle.

Le Sultan fort surpris, marqua beaucoup d'empressement de voir cette merveille. Pour cet effet, il envoya chercher le Pêcheur : Mon ami, lui dit-il, ne pourrois-tu pas m'apporter encore quatre poissons de diverses couleurs ? Le Pêcheur répondit au Sultan, que si sa Majesté vouloit lui accorder trois jours, pour faire ce qu'Elle desiroit, il se promettoit de la contenter. Les ayant obtenus, il alla à l'Étang
pour

pour la troisième fois, & il ne fut pas moins heureux que les deux autres, car du premier coup de filet il prit quatre poissons de couleur différente. Il ne manqua pas de les porter à l'heure même au Sultan, qui en eut d'autant plus de joie qu'il ne s'attendoit pas à les avoir si-tôt, & qui lui fit donner encore quatre cens pièces d'or de sa monnoye.

D'abord que le Sultan eut les poissons, il les fit porter dans son cabinet avec tout ce qui étoit nécessaire pour les faire fruire. Là s'étant enfermé avec son grand Visir, ce Ministre les habilla: les mit ensuite sur le feu dans une casserolle, & quand ils furent cuits d'un côté, il les tourna de l'autre. Alors le mur du cabinet s'entr'ouvrit; mais au lieu de la jeune Dame, ce fut un Noir qui en sortit. Ce Noir avoit un habillement d'Esclave; il étoit d'une grosseur & d'u

192. *Les mille & une Nuit,*
d'une grandeur gigantesque, &
tenoit un gros bâton verd à la
main. Il s'avança jusqu'à la cas-
serolle, & touchant de son bâ-
ton un des poissons; il lui dit
d'une voix terrible: *Poisson, es-
tu dans ton devoir? à ces mots les
poissons levèrent la tête, & ré-
pondirent: Oui, oui, nous y som-
mes; si vous comptez, nous comptons;
si vous payez vos dettes, nous payons
les nôtres; si vous fuyez, nous vain-
quons & nous sommes contents.*

Les poissons eurent à peine
achavé ces paroles, que le Noir
renversa la casserolle au milieu
du cabinet, & réduisit les pois-
sons en charbon. Cela étant fait,
il se retira fièrement, & rentra
dans l'ouverture du mur, qui se
referma, & qui parut dans le
même état qu'auparavant.

Après ce que je viens de voir
dit le Sultan à son grand Vifir,
il ne me sera pas possible d'avoir
l'esprit en repos. Ces poissons,
sans

sans doute, signifient quelque chose d'extraordinaire, dont je veux être éclairci. Il envoya chercher le Pêcheur: on le lui amena. Pêcheur, lui dit-il, les Poissons que tu nous as apportez, me causent bien de l'inquiétude, en quel endroit les as-tu pêchez? Sire, répondit-il, je les ai pêchez dans un Etang, qui est situé, entre quatre Collines, au de là de la Montagne, que l'on voit d'ici. Connoissez-vous cet Etang, dit le Sultan au Visir? Non, Sire, répondit le Visir, je n'en ai même jamais ouï parler: il y a pourtant soixante ans que je chasse aux environs & au de là de cette montagne. Le Sultan, demanda au Pêcheur, à quelle distance de son Palais étoit l'Etang; le Pêcheur assura qu'il n'y avoit pas plus de trois heures de chemin. Sur cette assurance, & comme il restoit encore assez de jour

pour y arriver avant la nuit, le Sultan, commanda à toute sa Cour, de monter à cheval, & le Pêcheur leur servit de guide.

Ils montèrent tous la Montagne, & à la descente, ils virent, avec beaucoup de surprise, une vaste Plaine, que personne n'avoit remarquée jusqu'alors. Enfin ils arrivèrent à l'Etang, qu'ils trouvèrent effectivement situé entre quatre Collines, comme le Pêcheur l'avoit rapporté. L'eau en étoit si transparente, qu'ils remarquèrent que tous les Poissons étoient semblables, à ceux que le Pêcheur avoit apportés au Palais.

Le Sultan s'arrêta sur le bord de l'Etang, & après avoir regardé quelque tems les Poissons avec admiration, il demanda à ses Emirs, & à tous ses Courtisans, s'il étoit possible qu'ils n'eussent pas encore vû cet Etang,

Etang, qui étoit si peu éloigné de la Ville. Ils lui repondirent qu'ils n'en avoient jamais entendu parler. Puis que vous convenez tous, leur dit-il, que vous n'en avez jamais oui parler; & que je ne suis pas moins étonné que vous de cette nouveauté, je suis résolu de ne pas rentrer dans mon Palais, que je n'aye sù pour quelle raison cet Etang se trouve ici, & pourquoi il n'y a dedans, que des Poissons de quatre couleurs. Après avoir dit ces paroles, il ordonna de camper, & aussi-tôt son Pavillon & les Tentes de sa Maison furent dressées sur les bords de l'Etang.

A l'entré de la nuit, le Sultan, retiré sous son Pavillon, parla en particulier a son grand Visir, & lui dit: Visir, j'ai l'esprit dans une étrange inquiétude: Cet Etang transporté dans ces lieux; ce noir qui nous est

196 *Les mille & une Nuit,*
aparu dans mon Cabinet; ces Poissons que nous avons entendu parler, tout cela irrite tellement ma Curiosité, que je ne puis résister à l'impatience de la satisfaire. Pour cet effet, je médite un dessein que je veux absolument exécuter. Je vais seul m'éloigner de ce Camp; je vous ordonne de tenir mon absence secrète; demeurez sous mon Pavillon; & demain matin quand mes Emirs & mes Courtisans se présenteront à l'entrée, renvoyez-les, en leur disant que j'ai une légère indisposition, & que je veux être seul; les jours suivans vous continuërez de leur dire la même chose, jusqu'à ce que je sois de retour.

Le grand Visir dit plusieurs choses au Sultan pour tâcher de le détourner de son dessein. Il lui représenta le danger auquel il s'exposoit; & la peine qu'il alloit prendre peut-être inutilement.

lement. Mais il eut beau épuiser son éloquence, le Sultan ne quita point sa résolution, & se prépara à l'exécuter. Il prit un habillement commode pour marcher à pied, il se munit d'un Sabre, & dès qu'il vit que tout étoit tranquille dans son Camp, il partit sans être accompagné de personne.

Il tourna ses pas vers une des Collines, qu'il monta sans beaucoup de peine. Il en trouva la descente encore plus aisée, & lors qu'il fut dans la Plaine, il marcha jusqu'au lever du Soleil. Alors apercevant de loin devant lui un grand Edifice, il s'en réjouit dans l'espérance d'y pouvoir apprendre ce qu'il vouloit favoir: quand il en fut près, il remarqua que c'étoit un Palais magnifique, ou plutôt un Château très fort, d'un beau marbre noir poli, & couvert d'un acier fin & uni comme une glace de

miroir: Ravi de n'avoir pas été long tems sans rencontre quelque chose digne au moins de sa curiosité, ils s'arrêta devant la façade du Château, & la considéra avec beaucoup d'attention.

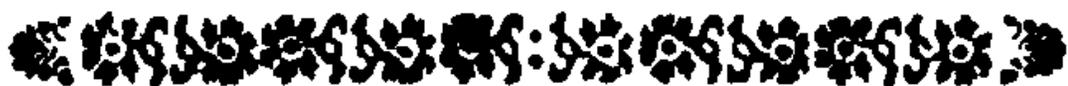
Il s'avança ensuite jusqu'à la porte, qui étoit à deux barans; dont l'un étoit ouvert. Quoiqu'il lui fût libre d'entrer, il crut néanmoins devoir fraper. Il frapa un coup assez légèrement; & attendit quelque tems: mais ne voyant venir personne, il s'imagina qu'on ne l'avoit point entendu; c'est pourquoy il frapa un second coup plus fort; mais ne voyant ni n'entendant personne, il redoubla; personne ne parut encore: cela le surprit extrêmement; car il ne pouvoit penser qu'un Château si-bien entretenu fût abandonné. S'il n'y a personne, disoit-il en lui même, je n'ai rien à craindre: & s'il y a quelqu'un j'ai de quoi me défendre.

En.

Enfin le Sultan entra, & en s'avançant sous le Vestibule, n'y a-t-il personne ici, s'écria-t-il, pour recevoir un Etranger qui auroit besoin de se rafraichir en passant? Il répéta la même chose deux ou trois fois; mais quoi qu'il parlât fort haut, personne ne lui répondit. Ce silence augmenta son étonnement. Il passa dans une Cour très spacieuse, & regardant de tous côtes, pour voir s'il ne découvreroit point quelqu'un, il n'aperçût pas le moindre être vivant..... Mais, Sire, dit Scheherazade en cet endroit, le jour qui paroît vient m'imposer silence.

Ah, ma Sœur, dit Dinarzade, vous nous laissez au plus bel endroit. Il est vrai, répondit la Sultane; mais, ma Sœur, vous en voyez la nécessité. Il ne tiendra qu'au Sultan, mon Seigneur, que vous n'entendiez le reste demain. Ce ne fut pas tant pour-

faire plaisir à Dinarzade, que Schahriar laissa vivre encore la Sultane, que pour contenter la curiosité qu'il avoit d'apprendre ce qui se passeroit dans ce Château.



X X I. N U I T.

DInarzade pour réparer la faute de la nuit précédente ne ferma point l'œil, & lors qu'elle crut qu'il étoit tems d'éveiller la Sultane, elle cria, ma chère Sœur, je vous prie de nous raconter ce qui se passa dans ce beau Château où vous nous laissâtes hier.

Scheherazade reprit aussi-tôt le Conte du jour précédent; & s'adressant toujours à Schahriar: Sire, dit-elle, le Sultan ne voyant donc personne dans la Cour où il étoit, entra dans de grande Salles dont les tapis étoient
de

de foye ; les estrades & les sofas, couverte d'étoffes de la Mecque, & les portieres des plus riches étoffes des Indes relevées d'or & d'argent. Il passa ensuite dans un Sallon merveilleux, au milieu duquel il y avoit un grand bassin avec un lion d'or massif à chaque coin. Les quatre lions jettoient de l'eau par la gueule, & cette eau en tombant formoit des Diamans & des Perles ; ce qui n'accompagnoit pas mal un jet d'eau qui s'élançant du milieu du bassin alloit presque frapper le fond d'un Dôme peint à l'Arabesque.

Le Château, de trois côtez, étoit environné d'un jardin, que les parterres, les pièces d'eau, les bosquets, & mille autres agrémens concouroient à embellir : & ce qui achevoit de rendre ce lieu admirable, c'étoit une infinité d'oiseaux, qui y remplissoient l'air de leurs chants harmonieux, & qui y faisoient tou-

102 *Les mille & une Nuit*,
jours leur demeure, parce que
des filers tendus au dessus des
arbres & du Palais, les empê-
choient d'en sortir.

Le Sultan se promena long
tems d'apartement en aparte-
ment où tout lui parut grand
& magnifique. Lors qu'il fut
las de marcher, il s'assit dans un
cabinet ouvert qui avoit vûë sur
le jardin; & là rampli de tout
ce qu'il avoit déjà vû, & de tout
ce qu'il voyoit encore, il faisoit
des réflexions sur tous ces diffé-
rens objets, quand tout à coup
une voix plaintive accompagnée
de cris lamentables vient frapper
son oreille. Il écouta avec at-
tention: & il entendit distinc-
tèment ces tristes paroles: *O for-
tune, qui n'as pû me laisser jouir
long tems d'un heureux sort, &
qui m'a rendu le plus infortuné de
tous les hommes: cessés de me per-
sécuter; & viens, par une prompte
mort mettre fin à mes douleurs. Hé-
las,*

las, est-il possible que je sois encore en vie après tous les tourmens que j'ai soufferts.

Le Sultan touché de ses pitoyables plaintes, se leva pour aller du côté où elles étoient parties. Lors qu'il fut à la porte d'une grande Salle, il ouvrit la portière, & vit un jeune homme bien fait, & très-richement vêtu, qui étoit assis sur un trône peu élevé de terre. La tristesse étoit peinte sur son visage. Le Sultan s'approcha de lui, & le salua. Le jeune homme lui rendoit son salut, en lui faisant une inclination de tête fort basse; & comme il ne se levoit pas: Seigneur, dit-il au Sultan, je juge bien que vous méritez que je me lève pour vous recevoir, & vous rendre tous les honneurs possibles; mais une raison si forte s'y oppose, que vous ne devez pas m'en faire mauvais gré. Seigneur, lui répondit le Sultan,

I 6 tan,

tan, je vous suis fort obligé de la bonne opinion que vous avez de moi. Quand au sujet que vous avez de ne vous pas lever, quelle que puisse être votre excuse, je la reçois de fort bon cœur. Attiré par vos plaintes, pénétré de vos peines, je viens vous offrir mon secours. Plût à Dieu qu'il dépendit de moi d'apporter du soulagement à vos maux ! Je m'y employerois de tout mon pouvoir. Je me flatte que vous voudrez bien me raconter l'histoire de vos malheurs ; mais de grace, apprenez moi auparavant ce que signifie cet Etang qui est si près d'ici, & où l'on voit des Poissons de quatre couleurs différentes ? Ce que c'est que ce Château ? Pourquoi vous vous y trouvez ? Et d'où vient que vous y êtes seul ?

Au lieu de répondre à ces questions, le jeune homme se mit à pleurer amèrement. *Que la*
for-

fortune est inconstante, s'écria-t-il? Elle se plaît à abaisser les hommes qu'elle a élevez: où sont ceux qui jouissent tranquillement d'un bonheur qu'ils tiennent d'elle, & dont les jours sont toujours purs & serains.

Le Sultan touché de compassion de le voir en cet état, le pria très-instamment de lui dire le sujet d'une si grande douleur. Hélas, Seigneur, lui répondit le jeune homme, comment pourrois-je n'être pas affligé? Et le moyen que mes yeux ne soient pas de sources intarissables de larmes? A ces mots ayant levé sa robe; il fit voir au Sultan qu'il n'étoit homme que depuis la tête jusqu'à la ceinture, & que l'autre moitié de son corps étoit de marbre noir..... En cet endroit Scheherazade interrompit son discours, pour faire remarquer au Sultan des Indes que le jour paroissoit.

Schahriar fut tellement char-

mé de ce qu'il venoit d'entendre, & il se sentit si fort attendri en faveur de Scheherazade, qu'il résolut de la laisser vivre pendant un mois. Il se leva néanmoins à son ordinaire, sans lui parler de sa résolution.



XXII. NUIT.

DInarzade avoit tant d'impatience d'entendre la suite du Conte de la nuit précédente, qu'elle appella sa sœur plutôt qu'elle n'avoit accoutumé, je vous supplie, lui dit-elle, de continuer le merveilleux Conte que vous ne pûtes achever hier. J'y consens, répondit la Sultane, écoutez-moi.

Vous jugez bien, poursuivit-elle, que le Sultan fut étrangement étonné, quand il vit l'état déplorable où étoit le jeune hom-

homme. Ce que vous me montrez-là, lui dit-il, en me donnant de l'horreur, irrite ma curiosité; je brûle d'apprendre votre Histoire, qui doit être sans doute fort étrange; & je suis persuadé, que l'Etang, & les Poissons, y ont quelque part, ainsi je vous conjure de me la raconter; vous y trouverez quelque sorte de consolation; puis qu'il est certain que les malheureux trouvent une espèce de soulagement à conter leurs malheurs. Je ne veux pas vous refuser cette satisfaction, repartit le jeune homme, quoi que je ne puisse vous la donner, sans renouveler mes vives douleurs; mais je vous avertis par avance de préparer vos oreilles, votre esprit, & vos yeux mêmes à des choses qui surpassent tout ce que l'imagination peut concevoir de plus extraordinaire.



HISTOIRE

Du jeune Roi des Isles noires,

VOus saurez, Seigneur, continua-t-il, que mon Père, qui s'appelloit Mahmoud, étoit Roi de cet Etat. C'est le Royaume des Isles noires, qui prend son nom des quatre petites Montagnes voisines: car ces Montagnes étoient ci-devant ces Isles; la Capitale où le Roi mon Père faisoit son séjour étoit dans l'endroit où est presentement cet Etang, que vous avez vû. La suite de mon Histoire vous instruira de tous ces changemens.

Le Roi mon Père mourut à l'âge de soixante & dix ans. Je n'eus pas plûtôt pris sa place que je me mariaï, & la personne que je choisï pour partager la

la

la dignité Royale avec moi, étoit ma Cousine. J'eus tout lieu d'être content des marques d'amour qu'elle me donna, & de mon côté, je conçûs pour elle tant de tendresse, que rien n'étoit comparable à nôtre union, qui dura cinq années. Au bout de ce tems-là, je m'apperçus que la Reine ma Cousine n'avoit plus de goût pour moi.

Un jour qu'elle étoit au bain, l'après-dîné, je me sentis une envie de dormir, & je me jettai sur un Sofa. Deux de ses femmes qui se trouverent alors dans ma chambre, vinrent s'asseoir l'une à ma tête & l'autre à mes pieds, avec un éventail à la main, tant pour modérer la chaleur, que pour me garantir des mouches, qui auroient pu troubler mon sommeil. Elles me croyoient endormi, & elles s'entretenoient tout bas; mais j'avois seulement les yeux fermés, & je

210 *Les mille & une Nuit,*
je ne perdis pas une parole de leur conversation.

Une de ces femmes dit à l'autre : n'est-il pas vrai que la Reine a grand tort de ne pas aimer un Prince aussi aimable que le nôtre ? Assurément, répondit la seconde, pour moi je n'y comprends rien ; & je ne sais pourquoi elle sort toutes les nuits, & le laisse seul ? Est-ce qu'il ne s'en apperçoit pas ? Hé ! comment voudrois tu qu'il s'en apperçût, reprit la première ; Elle mêle tous les soirs dans sa boisson un certain suc d'herbe, qui le fait dormir toute la nuit, d'un sommeil si profond, qu'elle a le tems d'aller où il lui plaît ; & à la pointe du jour, elle vient se recoucher auprès de lui ; alors elle le réveille, en lui passant sous le nez une certaine odeur.

Jugez, Seigneur, de ma surprise, à ce discours, & des sentimens qu'il m'inspira : néanmoins quel-

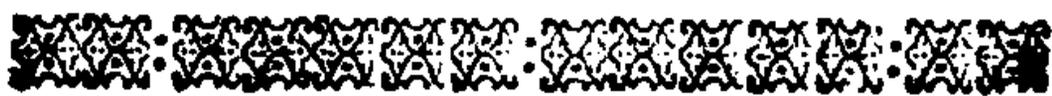
quelque émotion qu'il me pût causer, j'eus assez d'empire sur moi pour dissimuler, je fis semblant de m'éveiller, & de n'avoir rien entendu.

La Reine revient du bain; nous soupâmes ensemble, & avant que de nous coucher, elle me présenta elle-même la tasse pleine d'eau, que j'avois coûtume de boire, mais au lieu de la porter à ma bouche, je m'approchai d'une fenêtre qui étoit ouverte, & je jettai l'eau si adroitement qu'elle ne s'en apperçût pas. Je lui remis ensuite la tasse entre les mains, afin qu'elle ne doutât point que je n'eusse bû.

Nous nous couchâmes ensuite; & bien-tôt après, croyant que j'étois endormi, quoi que je ne le fusse pas, elle se leva avec si peu de précaution, qu'elle dit assez haut: *Dors, & puisse-tu ne te réveiller jamais.* Elle, s'habilla promptement, & sortit de la cham-

212 *Les mille & une Nuit*,
chambre..... En achevant ces
mots , Scherazade s'étant ap-
perçûe qu'il étoit jour , cessa de
parler.

Dinarzade avoit écouté sa Sœur
avec beaucoup de plaisir , &
Schahriar trouvoit l'Histoire du
Roi des Isles noires , si digne de
sa curiosité , qu'il se leva fort
impatient , que la nuit ne revien-
ne pour en apprendre la suite.



XXIII. N U I T.

UNe heure avant le jour ,
Dinarzade s'étant revillée ,
ne manqua pas de dire à la
Sultane , je vous prie , ma ché-
re Sœur , de continuer l'Histoire
du jeune Roi des quatre Isles
noires. Scheherazade rappelant
aussi-tôt dans sa mémoire l'en-
droit où elle en étoit demeurée ,
la reprit dans ces termes.

D'a-

D'abord que la Reine ma Femme fut sortie, poursuivit le Roi des Isles noires, je me levai, & m'habillai à la hâte, je pris mon Sabre, & la suivis de si près que je l'entendis bien-tôt marcher devant moi. Alors réglant mes pas sur les siens ; je marchai doucement de peur d'en être entendu. Elle passa par plusieurs portes qui s'ouvrirent par la vertu de certaines paroles magiques qu'elle prononça : & la dernière qui s'ouvrit, fut celle du Jardin où elle entra. Je m'arrêtai à cette porte, afin qu'elle ne pût m'apercevoir pendant qu'elle traversoit un parterre, & la conduisant des yeux autant que l'obscurité me le permettoit, je remarquai qu'elle entra dans un petit bois dont les allées étoient bordées de palissades fort épaisses. Je m'y rendis par un autre chemin, & me glissant derrière la palissade d'un allée assez

sez

214 *Les mille & une Nuits*,
tez longue, je la vis se prome-
ner avec un homme.

Je ne manquai pas de prêter
une oreille attentive à leurs dis-
cours, & voici ce que j'enten-
dis: Je ne mérite pas, disoit la
Reine à son Amant, le reproche
que vous me faites de n'être pas
assez diligente. Vous savez bien
la raison qui m'en empêche:
mais si toutes les marques d'a-
mour que je vous ai données
jusqu'à présent ne fussent pas
pour vous persuader de ma sin-
cérité, je suis prête à vous en
donner de plus éclatantes: vous
n'avez qu'à commander; vous
savez quel est mon pouvoir. Je
vais, si vous le souhaitez, avant
que le Soleil se lève, changer
cette grand Ville & ce beau
Palais en des ruines affreuses,
qui ne seront habitées que par
des loups, des hiboux & des
corbeaux. Voulez-vous que je
transporte toutes les pierres de
ces

ces murailles si solidement bâties au de là du Mont Caucaſe, & hors du monde habitable ? Vous n'avez qu'à dire un mot, & tous ces lieux vont changer de face.

Comme la Reine achevoit ces paroles, ſon Amant & elle ſe trouvant au bout de l'ailée, tournèrent pour entrer dans une autre, & paſſèrent devant moi : J'avois déjà tiré mon Sabre, & comme l'Amant étoit de mon côté, je le frapai ſur le cou, & le renverſai par terre : je crûs l'avoir tué, & dans cette opinion, je me tirai brufquement ſans me faire connoître à la Reine que je voulus épargner à cauſe qu'elle étoit ma parente.

Cependant, le coup que j'avois porté à ſon Amant étoit mortel ; mais elle lui conſerva la vie par la force de ſes enchantemens, d'une manière toutefois qu'on peut dire de lui, qu'il n'eſt ni
mort,

mort, ni vivant. Comme je traversois le Jardin pour regagner le palais, j'entendis la Reine qui pouffoit de grands cris, & jugeant par-là de sa douleur, je me fûs bon gré de lui avoir laissé la vie.

Lors que je fus rentré dans mon appartement, je me recouchai, & satisfait d'avoir puni le téméraire qui m'avoit offensé, je m'endormis. En me réveillant le lendemain, je trouvai la Reine couchée auprès de moi..... Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour.

Bon Dieu, ma Sœur dit alors Dinarzade, que je suis fâché que vous n'en puissiez pas dire davantage. Ma Sœur, répondit la Sultane, vous deviez me réveiller de meilleure heure, c'est vôtre faute. Je la réparerai, s'il plaît à Dieu, cette Nuit, repliqua Dinarzade; car je ne doute pas
que

que le Sultan n'ait autant d'envie que moi de savoir la fin de cette Histoire; & j'espère qu'il aura la bonté de vous laisser vivre encore jusqu'à demain.



XXIV. N U I T.

Effectivement, Dinarzade, comme elle se l'étoit promis, appella de très-bonne heure la Sultane: Ma chère Sœur, lui dit-elle. si vous ne dormez pas, je vous supplie de nous achever l'agréable Histoire du Roi des Isles noires; je meurs d'impatience d'apprendre comment il fut changé en marbre. Vous l'allez apprendre, répondit Scheherazade, avec la permission du Sultan.

Je trouvai donc la Reine couchée auprès de moi continua le Roi des Isles noires; je ne vous

218 *Les mille & une Nuit,*
dirai point si elle dormoit ou non? mais je me levai sans faire de bruit, & je passai dans mon cabinet, où j'achevai de m'habiller. J'allai ensuite tenir mon Conseil; & à mon retour, la Reine habillée en deuil, les cheveux épars, & en partie attachés, vint se présenter devant moi. Sire, me dit-elle, je viens supplier vôtre Majesté de ne pas trouver étrange que je sois dans l'état où je suis. Trois nouvelles affligeantes que je viens de recevoir en même-tems, sont la juste cause de la vive douleur dont vous ne voyez que les foibles marques. Hé, quelles sont ces nouvelles, Madame, lui dis-je? La mort de la Reine ma chère Mère, me répondit-elle, celle du Roi mon Père tué dans une Bataille, & celle d'un de mes Frères qui est tombé dans un précipice.

Je ne fus pas fâché qu'elle prît

ce prétexte pour cacher le véritable sujet de son affliction, & jugeai qu'elle ne me soupçonnoit point d'avoir tué son Amant. Madame, lui dis-je, loin de blâmer votre douleur, je vous assure que j'y prens toute la part que je dois. Je serois extrêmement surpris que vous fussiez insensible à la perte que vous avez faite : pleurez, vos larmes sont d'infaillibles marques de votre excellent naturel. J'espère néanmoins que le tems & la raison pourront apporter de la modération à vos déplaisirs.

Elle se retira dans son appartement ; où se livrant sans réserve à ses chagrins, elle passa une année entière à pleurer & à s'affliger. Au bout de ce tems-là, elle me demanda la permission de faire bâtir le lieu de sa sépulture dans l'enceinte du Palais ; où elle vouloit, disoit-elle, demeurer jusqu'à la fin de ses jours.

Je le lui permis; & elle fit bâtir un Palais superbe avec un Dôme qu'on peut voir ici; & elle l'appella, *Le Palais des larmes.*

Quand il fut achevé, elle y fit porter son Amant, qu'elle avoit fait transporter où elle avoit jugé à propos, la même nuit que je l'avois blessé. Elle l'avoit empêché de mourir par des brûvages qu'elle lui avoit fait prendre; & elle continua de lui en donner, & de les lui porter elle-même tous les jours, dès qu'il fut au Palais des larmes.

Cependant avec tous ses enchantemens, elle ne pouvoit guérir ce malheureux. Il étoit non seulement hors d'état de marcher & de se soutenir, mais il avoit encore perdu l'usage de la parole, & il ne lui donnoit aucun signe de vie que par ses regards. Quoi que la Reine n'eût que la consolation de le voir; & de lui dire tout ce que son fol
amour

amour pouvoit lui inspirer de plus tendre & de plus passionné, elle ne laissoit pas de lui rendre chaque jour deux visites assez longues. J'étois bien informé de tout cela; mais je feignois de l'ignorer.

Un jour j'allai par curiosité au Palais des larmes, pour favoir quelle y étoit l'occupation de cette Princesse; & d'un endroit d'où je ne pouvois être vû, je l'entendis parler dans ces termes à son Amant: je suis dans la dernière affliction de vous voir dans l'état où vous êtes: je ne sens pas moins vivement que vous-même les maux cuisans que vous souffrez: Mais, chère ame, je vous parle toujours, & vous ne répondez pas, jusques à quand garderez-vous le silence, dites un mot seulement. Hélas! les plus doux momens de ma vie sont ceux que je passe ici à partager vos douleurs: je ne puis

vivre éloignée de vous : & je préférerois le plaisir de vous voir sans cesse à l'Empire de l'univers.

A ce discours, qui fut plus d'une fois interrompu par ses soupirs & les sanglots, je perdis enfin patience : je me montrai, & m'approchant d'elle, Madame, lui dis-je, c'est assez pleurer ; il est tems de mettre fin à une douleur qui nous des-honore tous deux ; c'est trop oublier ce que vous me devez, & ce que vous vous devez à vous même. Sire, dit-elle, s'il vous reste encore quelque considération, ou plutôt quelque complaisance pour moi, je vous supplie de ne me pas contraindre. Laissez-moi m'abandonner à mes chagrins mortels : il est impossible que le tems les diminue.

Quand je vis que mes discours, au lieu de la faire rentrer dans son devoir, ne servoient qu'à irriter sa fureur, je cessai de lui par-

parler, & me retirai. Elle continua de visiter tous les jours son Amant, & durant deux années entières elle ne fit que se desespérer.

J'allai une seconde fois au Palais des larmes pendant qu'elle y étoit. Je me cachai encore, & j'entendis qu'elle disoit à son Amant : Il y a trois ans que vous ne m'avez dit une seule parole, & que vous ne répondez point aux marques d'amour que je vous donne par mes discours & mes gémissemens. Est-ce par insensibilité, ou par mépris ? ô tombeau ! Aurois-tu détruit cet excès de tendresse qu'il avoit pour moi ? aurois-tu fermé ces yeux qui me montreroient tant d'amour, & qui faisoient toute ma joye ? Non, non, je n'en crois rien. Dis-moi plutôt par quel miracle tu es devenu le dépositaire du plus rare trésor qui fut jamais.

Je vous avouë, Seigneur, que je fus indigné de ces paroles ; car

224 *Les mille & une Nuit*,

enfin cet Amant chéri, ce mortel adoré, n'étoit pas tel que vous pourriez vous l'imaginer; c'étoit un Indien noir, originaire de ces Pais. Je fus, dis-je, tellement indigné de ce discours, que je me montrai brusquement? & apostrophant le même tombeau a mon tour, ô tombeau m'écriai-je, que n'engloutis-tu ce monstre qui fait horreur à la nature? ou plutôt que ne consumes-tu l'Amant & la Maîtresse?

J'eus à peine achevé ces mots, que la Reine, qui étoit assise auprès du Noir, se leva comme une furie. Ah, cruel, c'est toi qui causes ma douleur: ne pense pas que je l'ignore: je n'ai que tromp long-tems dissulé: c'est ta barbare main qui a mis l'objet de mon amour dans l'état pitoyable où il est; & tu as la dureté de venir insulter une Amante au desespoir. Oui, c'est moi, interrompis-je, transporté
de

de colére; c'est moi, qui ai châtié ce monstre comme il le méritoit, je devois te traiter de la même maniere: je me repens de ne l'avoir pas fait; & il y a trop long-tems que tu abuses de ma bonté: En disant cela je tirai mon Sabre, & je levai le bras pour la punir: mais regardant tranquillement mon action: modére ton courroux, me dit-elle, avec un souris moqueur. En même tems elle prononça des paroles que je n'entendis point, & puis elle ajouta: par la vertu de ces enchante-mens, je te commande de devenir tout à l'heure moitié marbre & moitié homme. Aussitôt, Seigneur, je devins tel que vous me voyez; déjà mort parmi les vivans, & vivant parmi les morts... Scheherazade, en cet endroit, ayant remarqué qu'il étoit jour, cessa de poursuivre son Conte.

Ma chere Sœur, dit alors Dinarzade, je suis bien obligée au

Sultan ; c'est à sa bonté que je dois l'extrême plaisir que je prens à vous écouter. Ma Sœur, répondit la Sultane, si cette même bonté veut bien encore me laisser vivre jusqu'à demain ; vous entendrez des choses qui ne vous feront pas moins de plaisir que celle que je viens de vous raconter. Quand Schahriar n'auroit pas résolu de différer d'un mois la mort de Scheherazade, il ne l'auroit pas fait mourir ce jour-là.



XXV. NUIT.

Sur la fin de la Nuit, Dinarzade s'écria : Ma Sœur, si ce n'étoit pas trop abuser de votre complaisance, je vous prierois d'achever l'Histoire du Roi des Isles noires. Scheherazade s'étant réveillée à la voix de sa Sœur,
se

se prépara a lui donner la satisfaction qu'elle demandoit. Elle commença de cette sorte.

Le Roi demi marbre & demi homme continua de raconter son Histoire au Sultan. Après, dit-il, que la cruelle Magicienne, indigne de porter le nom de Reine, m'eut ainsi métamorphosé, & fait passer en cette Salle par un autre enchantement, elle détruisit ma Capitale, qui étoit très florissante & fort peuplée, elle anéantit les Maisons; les Places publiques & les Marchez, & en fit l'Etang; & la Campagne déserte que vous avez pû voir. Les Poissons de quatre couleurs qui sont dans l'Etang, sont les quatre sortes d'Habitans de différentes Religions, qui la composoient: Les blancs étoient les Musulmans, les rouges, les Perses adorateurs du feu; les bleux, les Chrétiens; & les jaunes, les Juifs. Les quatre Colli-

K 6 nes,

228 *Les mille & une Nuit*,
nes, étoient les quatre Isles qui
donnoient le nom à ce Royaume.
J'appris tout cela de la Magicien-
ne, qui, pour comble d'afflic-
tion, m'annonça elle-même,
ces effets de sa rage. Ce n'est
pas tout encore: elle n'a point
borné sa fureur à la destruction
de mon Empire, & à ma méta-
morphose, elle vient chaque
jour me donner sur mes épaules
nuës cent coups de nerf de bœuf,
qui me mettent tout en sang.
Quand ce suplice est achevé, el-
le me couvre d'une grosse étoffe
de poil de chèvre, & met par
dessus çette robe de brocard que
vous voyez, non pour me faire
honneur, mais pour se moquer
de moi.

En cet endroit de son discours
le jeune Roi des Isles noires ne
pût retenir ses larmes; & le Sul-
tan en eut le cœur si ferré, qu'il
ne pût prononcer une parole
pour le consoler. Peu de tems
après

après le jeune Roî levant les yeux au Ciel, s'écria : Puissant Créateur de toutes choses, je me sou mets à vos Jugemens, & aux Decrets de votre Providence. Je souffre patiemment mes maux, puis que telle est vôtre volonté; mais j'espère que vôtre bonté infinie m'en récompensera.

Le Sultan attendri par le recit d'une Histoite si étrange, & animé à la vengeance de ce malheureux Prince, lui dit : aprenez-moi où se retire cette perfide Magicienne : où peut être cet indigne Amant, qui est enséveli avant sa mort? Seigneur, répondit le Prince, l'Amant, comme je vous l'ai déjà dit, est au Palais des larmes, dans un Tombeau en forme de Dôme; & ce Palais communique à ce Château du côté de la porte. Pour ce qui est de la Magicienne, je ne puis vous dire précisé-

230 *Les mille & une Nuit* ;
ment ou elle se retire ; mais tous
les jours au lever du Soleil elle
va visiter son Amant , après avoir
fait sur moi la sanglante exécution
dont je vous ai parlé : & vous ju-
gez bien que je ne puis me défen-
dre d'une si grand cruauté. El-
le lui porte le brûvage qui est le
seul aliment avec quoi , jusqu'à
présent , elle l'a empêché de
mourir ; & elle ne cesse de lui
faire des plaintes sur le silence
qu'il a toujours gardé depuis
qu'il est blessé.

Prince qu'on ne peut assez
plaindre , repartit le Sultan , on
ne sauroit être plus vivement tou-
ché de vôtre malheur que je le
suis : jamais rien de si extraordi-
naire n'est arrivé à personne ; &
les Auteurs qui feront vôtre His-
toire , auront l'avantage de ra-
porter un fait qui surpasse tout ce
qu'on a jamais écrit de plus sur-
prenant. Il n'y manque qu'une
chose : c'est la vengeance qui
vous

vous est dûë : mais je n'oublierai rien pour vous la procurer.

En effet, le Sultan en s'entretenant sur ce sujet, avec ce jeune Prince, après lui avoir déclaré qui il étoit, & pourquoi il étoit entré dans ce Château, imagina un moyen de le venger, qu'il lui communiqua. Ils convinrent des mesures qu'il y avoit à prendre pour faire réüssir ce projet, dont l'exécution fut remise au jour suivant. Cependant la Nuit étant fort avancée, le Sultan prit quelque repos. Pour le jeune Prince, il la passa à son ordinaire ; dans une insomnie continuelle ; car il ne pouvoit dormir depuis qu'il étoit enchanté ; avec quelque espérance néanmoins, d'être bien-tot délivré de ses souffrances.

Le lendemain le Sultan se leva dès qu'il fut jour ; & pour commencer à exécuter son dessein, il cacha dans un endroit
son

son habilement de dessus, qui l'auroit embarrassé, & s'en alla au Palais des larmes. Il le trouva éclairé d'une infinité de flambeaux de cire blanche, & il sentit une odeur délicieuse, qui sortoit de plusieurs castolettes de finior d'un ouvrage admirable, toutes rangées dans un fort bel ordre. D'abord qu'il aperçût le lit où le Noir étoit couché, il tira son Sabre, & ôta sans résistance la vie à ce misérable, dont il traina le corps dans la cour du Château, & le jetta dans un puits. Après cette expédition, il alla se coucher dans le lit du Noir, mit son Sabre près de lui sous la couverture, & y demeura pour achever ce qu'il avoit projeté :

La Magicienne arriva bientôt. Son premier soin fut d'aller dans la chambre où étoit le Roi des Isles noires son Mari, Elle le dépouilla, & commen-
ça

ça de lui donner sur les épaules les cent coups de nerf de bœuf, avec une barbarie qui n'a pas d'exemple. Le pauvre Prince avoit beau remplir le Palais de ses cris, & la conjurer de la manière du monde la plus touchante, d'avoir pitié de lui; la cruelle ne cessa de le fraper qu'après lui avoir donné les cent coups: Tu n'as pas eu compassion de mon Amant, lui disoit-elle, tu n'en dois point attendre de moi. . . . Scheherazade aperçut le jour en cet endroit, ce qui l'empêcha de continuer son récit.

Bon Dieu, ma Sœur, dit Dinarzade; voilà une Magicienne bien barbare! mais en demeurerons nous là, & ne nous apprendrez-vous pas si elle reçut le châtiment qu'elle méritoit? Ma chère Sœur, répondit la Sultane, je ne demande pas mieux que de vous l'apprendre demain; mais vous savez que cela dépend
de

234 *Les mille & une Nuit*,
de la volonté du Sultan. Après
ce que Schahriar venoit d'enten-
dre, il étoit bien éloigné de vou-
loir faire mourir Scheherazade,
au contraire; je ne veux pas lui
ôter la vie, disoit-il en lui-mê-
me, qu'elle n'ait achevé cette
Histoire étonnante, quand la re-
cit en devoit durer deux mois.
Il sera toujours en mon pouvoir
de garder le serment que j'ai fait.



XXVI. N U I T.

DInarzade n'eut pas plutôt
jugé qu'il étoit tems d'apel-
ler la Sultane, qu'elle lui dit;
que je vous serois obligée, ma
chère Sœur, si vous vouliez nous
raconter ce qui se passa dans le
Palais des larmes. Schahriar a-
yant témoigné qu'il avoit la mê-
me curiosité que Dinarzade, la
Sultane prit la parole & reprit
ainsi

ainsi l'Histoire du jeune Prince enchanté.

Sire, après que la Magicienne eut donné cent coups de nerf de bœuf au Roi son Mari, elle le revêtit du gros habillement de poil de chèvre, & de la robe de brocard par dessus, elle alla ensuite au Palais des larmes, & en y entrant; elle renouvela ses pleurs, ses cris, & ses lamentation; puis s'approchant du lit où elle croyoit que son Amant étoit toujours: *Quelle cruauté, s'écria-t-elle; d'avoir ainsi troublé les contentemens d'une Amante aussi tendre & aussi passionnée, que je le suis! O toi qui me reproches que je suis trop inhumaine quand je te fais sentir les effets de mon ressentiment, cruel Prince, ta barbarie ne surpasse-t-elle pas celle de ma vengeance? Ah traître, en attendant à la vie de l'objet que j'adore, ne m'as-tu pas ravi la mienne? Hélas, ajouta-t-elle,*

t-elle, en adressant la parole au Sultan, croyant parler au Noir. Mon Soleil, ma vie, garderez-vous toujours le silence? êtes-vous résolu de me laisser mourir sans me donner la consolation de me dire encore que vous m'aimez: Mon ame, dites-moi au moins un mot, je vous en conjure.

Alors le Sultan feignant de sortir d'un profond sommeil, & contrefaisant le langage des Noirs, répondit à la Reine, d'un ton grave: *Il n'y a de force & de pouvoir qu'en Dieu seul, qui est tout-puissant.* A ces paroles, la Magicienne qui ne s'y attendoit pas, fit un grand cri pour marquer l'excès de sa joye. Mon cher Seigneur, s'écria-t-elle, ne me trompé-je pas; est-il bien vrai que je vous entende & que vous me parliez. Malheureuse, reprit le Sultan, es-tu digne que je reponde à tes discours? Hé, pour

pourquoi , repliqua la Reine ,
me faites-vous ce reproché ? Les
cris repartir , le Sultan les pleurs ,
& les gémissemens de ton Mari que
tu traites tous les jours avec tant
d'indignité , & de barbarie , m'em-
pêchent de dormir nuit & jour .
Il y a long tems que je serois
guéri , & que j'aurois recouvré
l'usage de la parole , si tu l'avois
desenchanté ; voilà la cause de ce
silence que je garde , & dont tu
te plains . He bien , dit la Ma-
gicienne , pour vous appaiser , je
suis prête à faire ce que vous me
commanderez : voulez-vous que
je lui rende sa première force ?
Oui , répondit le Sultan ; & hâte-
toi de le mettre en liberté , afin
que je ne sois plus incommodé
de ses cris .

La Magicienne sortit aussi-tôt
du Palais des larmes . Elle prit
une tasse d'eau , & prononça
dessus des paroles qui la firent
bouillir ; comme si elle eut été
sur

238 *Les mille & une Nuit,*
sur le feu. Elle alla ensuite à la
Salle, où étoit le jeune Roi son
Mari; elle jeta de cette eau sur
lui, en disant: Si le Créateur
de toutes chose t'a formé tel que
tu es présentement, ou s'il est
en colère contre toi, ne change
pas: mais si tu n'es dans cet état
que par la vertu de mon enchan-
tement, reprends ta forme na-
turelle, & redeviens tel que tu
étois auparavant. A peine eut-
elle achevé ces mots, que le
Prince se retrouvant en son pre-
mier état, se leva librement,
avec toute la joye qu'on peut
s'imaginer, & il en rendit gra-
ces à Dieu. La Magicienne re-
prenant la parole: va, lui dis-
elle, éloigne-toi de ce Château;
& n'y reviens jamais, ou bien il
t'en coûtera la vie.

Le jeune Roi cédant à la né-
cessité, s'éloigna de la Magicienne
sans repliquer, & se retira dans
un lieu écarté, où il attendit im-
patiemment

patiemment le succès du dessein dont le Sultan venoit de commencer l'exécution avec tant de bonheur.

Cependant la Magicienne retourna au Palais des larmes, & en entrant, comme elle croyoit toujours parler au Noir: cher Amant, lui dit-elle, j'ai fait ce que vous m'avez ordonné: rien ne vous empêche de vous lever, & de me donner par-là une satisfaction dont je suis privée depuis si long tems.

Le Sultan continua de contrefaire le langage des Noirs. Ce que tu viens de faire, répondit-il, d'un ton brusque, ne suffit pas pour me guérir; tu n'as ôté qu'une partie du mal, il en faut couper jusqu'à la racine. Mon aimable Noiraut, reprit-elle, qu'entendez-vous par la racine? Malheureuse, repartit le Sultan, ne comprends-tu pas que je veux parler de cette Ville & de

240 *Les mille & une Nuit*,
de ses Habitans, & des quatre
Iles que tu as détruites par tes
enchantement? Tous les jours
à minuit les poissons ne man-
quent pas de lever la tête hors
de l'Etang, & de crier vengean-
ce contre moi & contre toi. Voi-
la le véritable sujet du retarde-
ment de ma guérison : Va
promptement rétablir les choses
en leur premier état; & à ton
retour je te donnerai la main,
& tu m'aideras à me lever,

La Magicienne, remplie de
l'espérance que ces paroles lui
firent concevoir, s'écria, trans-
portée de joye: Mon cœur,
mon ame, vous aurez bien tôt
recouvré votre santé, car je vais
faire ce que vous me comman-
dez. En effet, elle partit dans
le moment, & , lors qu'elle fût
arrivée sur le bord de l'Etang,
elle prit un peu d'eau dans sa
main, & en fit une asperſion del-
sus. . . . Scheherazade, en cet
en-

endroit, voyant qu'il étoit jour, n'en voulut pas dire davantage.

Dinarzade dit à la Sultane: Ma sœur, j'ai bien de la joye de savoir le jeune Roi des quatre Isles noires desenchanté, & je regarde déjà la Ville & les Habitans comme rétablis en leur premier état; mais je suis en peine d'apprendre ce que deviendra la Magicienne. Donnez-vous un peu de patience, répondit la Sultane, vous aurez demains la satisfaction que vous desirez, si le Sultan, mon Seigneur, veut bien y consentir. Schahriar qui, comme on l'a dit, avoit pris son parti la-dessus, se leva pour aller remplir ses devoirs.





XXVII. N U I T.

DInarzade, à l'heure ordinaire ne manqua pas d'appeler la Sultane: *Ma chère sœur*, dit-elle, je vous prie de nous raconter quel fut le sort de la Reine Magicienne, comme vous me l'avez promis. Scheherazade tint aussitôt la promesse, & parla de cette sorte:

La Magicienne ayant fait l'aspersion, n'eut pas plutôt prononcé quelques paroles sur les poissons & sur l'Etang, que la Ville reparut à l'heure même; les poissons redevinrent hommes, femmes ou enfans; Mahométans, Chrétiens, Persans, ou Juifs; Gens libres, ou Esclaves; chacun reprit sa forme naturelle. Les maisons, & les boutiques furent bien-tôt remplies de leurs Ha-

Habitans, qui y trouvèrent toutes choses dans la même situation & dans le même ordre où elles étoient avant l'enchantement. La suite nombreuse du Sultan, qui se trouva campée dans la plus grande Place, ne fut pas peu étonnée de se voir en un instant au milieu d'un Ville, belle, vaste & bien peuplée.

Pour revenir à la Magicienne, dès qu'elle eut fait ce changement merveilleux, elle se rendit en diligence au Palais des larmes, pour en cueillir le fruit, mon cher Seigneur, s'écria-t-elle en entrant, je viens me réjouir avec vous du retour de votre santé. J'ai fait tout ce que vous avez exigé de moi, levez-vous donc. & me donnez la main. Approche, lui dit le Sultan; en contrefaisant toujours le langage des Noirs, elle s'approcha. Ce n'est pas assez, reprit-il, approche toi davantage

Elle obéit ; alors il se leva, & la saisit par le bras si brusquement qu'elle n'eût pas le tems de se reconnoître, & d'un coup de sabre, il sépara son corps en deux parties, qui tombèrent l'une d'un côté & l'autre de l'autre. Cela étant fait, il laissa la cadavre sur la place, & sortant du Palais des larmes, il alla trouver le jeune Roi des Isles noires, qui l'attendoit avec impatience. Prince, lui dit-il, en l'embrassant : rejouissez-vous, vous n'avez plus rien à craindre, votre cruelle ennemie n'est plus.

Le jeune Prince remercia le Sultan d'une manière qui marquoit que son cœur étoit pénétré de reconnoissance ; & pour prix de lui avoir rendu un service si important, il lui souhaita une longue vie avec toutes sortes de prospérité, Vous pouvez
de

deformais, lui dit le Sultan, demeurer paisible dans votre Capitale; à moins que vous ne vouliez venir dans la mienne, qui en est si voisine: je vous y recevrai avec plaisir, & vous n'y serez pas moins honoré & respecté que chez vous. Puissant Monarque, à qui je suis si redevable, répondit le Roi, vous croyez donc être fort près de votre Capitale? Oui, repliqua le Sultan, je le croi; il n'y a pas plus de quatre ou cinq heures de chemin. Il y a une année entière de voyage, reprit le jeune Prince; je veux bien croire que vous êtes venu ici de votre Capitale, dans le peu de tems que vous me dites, parce que la mienne étoit enchantée, mais depuis qu'elle ne l'est plus, les choses ont bien changé. Cela ne m'empêchera pas de vous suivre, quand ce seroit pour aller aux extrémités de la terre. Vous êtes mon

246 *Les mille & une Nuit,*

Liberateur, & pour vous donner toute ma vie des marques de ma reconnoissance ; je prétens vous accompagner ; & j'abandonne sans regret mon Royaume.

Le Sultan fut extraordinairement surpris d'apprendre qu'il étoit si loin de ses Etats ; & il ne comprenoit pas comment cela se pouvoit faire. Mais le jeune Roi des Isles noires le convainquit si-bien de cette possibilité qu'il n'en douta plus. Il n'importe, reprit alors le Sultan, la peine de m'en retourner dans mes Etats, est suffisamment récompensée, par la satisfaction de vous avoir obligé, & d'avoir aquis un Fils en vôtre personne : car puis que vous voulez bien me faire l'honneur de m'accompagner, & que je n'ai point d'enfant, je vous regarde comme tel, & je vous fais dès à présent mon Héritier & mon Successeur.

L'en-

L'entretien du Sultan & du Roi des Isles noires se termina par les plus tendres embrassemens. Après quoi le jeune Prince ne songea qu'aux préparatifs de son Voyage. Ils furent achevez en trois semaines, au grand regret de toute la Cour & de ses sujets, qui reçurent de sa main un de ses proches parens pour leur Roi.

Enfin, le Sultan & le jeune Prince se mirent en chemin avec cent chameaux chargez de richesses inestimables tirées des trésors du jeune Roi, qui se fit suivre par cinquante Cavaliers bien faits, parfaitement bien montez & équippez. Leur Voyage fut heureux, & lorsque le Sultan, qui avoit envoyé des Courriers pour donner avis de son retardement, & de l'Avanture qui en étoit la cause, fut près de la Capitale, les principaux Officiers qu'il y avoit

laissez, vinrent le recevoir, & l'assurèrent que sa longue absence n'avoit apporté aucun changement dans son Empire. Les Habitans sortirent aussi en foule, le reçurent avec de grandes acclamations, & firent des réjouissances qui durèrent plusieurs jours.

Le lendemain de son arrivée, le Sultan fit à tous ses Courtisans assemblez, un détail fort ample des choses qui, contre son attente, avoient rendu son absence si longue. Il leur déclara ensuite l'adoption qu'il avoit faite du Roi des quatre Isles noires, qui avoit bien voulu abandonner un grand Royaume pour l'accompagner, & vivre avec lui. Enfin, pour reconnoître la fidélité qu'ils lui avoient tout gardée, il leur fit des largesses proportionnés au rang que chacun tenoit à la Cour.

Pour le Pescheur, comme il étoit

étoit la première cause de la délivrance du jeune Prince, le Sultan le combla de biens, & le rendit, lui & sa famille, très-heureux le reste de leurs jours.

Scheherazade finit-là le Conte du Pêcheur & du Génie. Dinarzade lui marqua qu'elle y avoit pris un plaisir infini; & Schahriar lui ayant témoigné la même chose, elle leur dit qu'elle en favoit un autre qui étoit encore plus beau que celui là; & que si le Sultan le lui vouloit permettre, elle le raconteroit le lendemain, car le jour commençoit à paroître. Schahriar se souvenant du délai d'un mois qu'il avoit accordé à la Sultane; & curieux d'ailleurs de savoir si ce nouveau Conte seroit aussi agréable qu'elle le promettoit, se leva dans le dessein de l'entendre la nuit suivante.



XXVIII. NUIT.

DInarzade, suivant sa coutume, n'oublia pas d'appeler la Sultane, lors qu'il en fut tems; Madame, lui dit-elle, je ne fais ce qui me manque, mais je fais bien, qu'une de vos Histoires que vous racontez avec tant d'agrément, me feroit d'un grand secours contre la mélancolie qui me devore. Scheherazade, sans lui répondre commença d'abord; & adressant la parole au Sultan.





HISTOIRE

*Des trois Calandiers fils de
Rois, & de cinq Dames
de Bagdad.*

Sire, dit-elle, sous le règne du Calife Haroun Alraschid, il y avoit à Bagdad où il faisoit sa résidence, un Porteur, qui, malgré sa profession basse & pénible, ne laissoit pas d'être homme d'esprit & de bonne humeur. Un matin qu'il étoit à son ordinaire avec un grand panier à jour près de lui dans une place où il attendoit que quelqu'un eut besoin de son ministère, une jeune Dame de belle taille, couverte d'un grand voile de mousseline, l'aborda, & lui dit d'un air gracieux : écoutez, Porteur, prenez votre panier, &

252 *Les mille & une Nuit,*
suivez; moi. Le Porteur enchanté
de ce peu de paroles prononcées
si agréablement, prit aussi-tôt son
panier, le mit sur sa tête, &
suivit la Dame en disant: *O jour
heureux! ô jour de bonne rencontre.*

D'abord la Dame s'arrêta de-
vant une porte fermée, & frappa.
Un Chrétien vénérable par une
longue barbe blanche, ouvrit, &
elle lui mit de l'argent dans la
main sans lui dire un seul mot.
Mais le Chrétien, qui savoit ce
qu'elle demandoit. rentra; & peu
de tems après, apporta une grosse
cruche d'un vin excellent. Prenez
cette cruche, dit la Dame au Por-
teur, & la mettez dans votre pa-
nier. Cela étant fait, elle lui com-
manda de la suivre, puis elle conti-
nua de marcher; & le Porteur con-
tinua de dire: *O jour de félicité! à
jour d'agréable surprise & de joye!*

La Dame s'arrêta à la bouti-
que d'un Vendeur de Fruits &
de Fleurs, où elle choisit de plu-

plusieurs sortes de pommes, des abricots, des pêches, des coings, des limons, des citrons, des oranges, du myrte, du basilic, des lys, du jasmin, & de quelques autres sortes de fleurs & de plantes de bonne odeur. Elle dit au Porteur de mettre tout cela dans son panier, & de la suivre. En passant devant l'étalage d'un Boucher, elle se fit peser vint-cinq livres de la plus belle viande qu'il eût, ce que le Porteur mit encore dans son panier par son ordre.

A une autre boutique elle prit des cespres, de l'estragon, des petits concombres, de la perce-pierre, & autres herbes, le tout confit dans le vinaigre: à un autre, des pistaches, des noix, des noisettes, des pignons, des amandes, & d'autres fruits semblables: à une autre encore, elle acheta toute sorte de pastes d'amandes. Le Porteur en met-

tant toutes ces choses dans son panier, remarquant qu'il se remplissoit, dit à la Dame; Ma bonne Dame, il falloit m'avertir que vous feriez tant de provisions, j'aurois pris un cheval, ou plutôt un chameau pour les porter. J'en aurai beaucoup plus que ma charge, pour peu que vous en achetiez d'autres. La Dame rit de cette plaisanterie, & ordonna de nouveau au Porteur de la suivre.

Elle entra chez un Droguiste, où elle se fournit de toute sorte d'eaux de senteur, de cloux de girofle, de muscade, de poivre, de gingembre, d'un gros morceau d'ambre gris, & de plusieurs autres épiceries des Indes. Ce qui acheva de remplir le panier du Porteur; auquel elle dit encore de la suivre. Alors ils marchèrent tous deux, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à un Hôtel magnifique, dont la façade étoit ornée

ornée de belles colonnes, & qui avoit une porte d'ivoire. Ils s'y arrêtent, & la Dame frappa un petit coup.... En cet endroit Scheherazade apperçût qu'il étoit jour, & cessa de parler.

Franchement, ma sœur, dit Dinarzade, voilà un commencement qui donne beaucoup de curiosité. Je croi que le Sultan ne voudra pas se priver du plaisir d'entendre la suite. Effectivement, Schahriar, loin d'ordonner la mort de la Sultane, attendit impatiemment la nuit suivante, pour apprendre ce qui se passeroit dans l'Hôtel dont elle avoit parlé.



XXIX. N U I T.

Dinarzade réveillée avant le jour, adressa ces paroles à la Sultane: Ma sœur, si vous êtes

256. *Les mille & une Nuit,*

êtes éveillée, je vous prie de poursuivre l'histoire que vous commençâtes hier. Scheherazade aussi-tôt la continua de cette manière.

Pendant que la jeune Dame & le Porteur attendoient que l'on ouvrît la porte de l'Hôtel, le Porteur faisoit mille réflexions. Il étoit étonné, qu'une Dame faite comme celle qu'il voyoit, fit l'office de Pourvoyeur. Car enfin il jugeoit bien que ce n'étoit pas une Esclave: il lui trouvoit l'air trop noble pour penser qu'elle ne fût pas libre, & même un personne de distinction. Il lui auroit volontiers fait des questions pour s'éclaircir de sa qualité; mais dans le tems qu'il se préparoit à lui parler, un autre Dame, qui vint ouvrir la porte, lui parut si belle, qu'il en demeura tout surpris; ou plutôt, il fût si vivement frappé de
l'é-

l'éclat de ses charmes, qu'il en pensa laisser tomber son panier avec tout ce qui étoit dedans, tant cet objet le mit hors de lui-même. Il n'avoit jamais vû de beauté qui approchât de celle qu'il avoit devant les yeux.

La Dame qui avoit amené le Porteur s'apperçût du desordre qui se passoit dans son ame, & du sujet qui le caufoit. Cette découverte la divertit, & elle prenoit tant de plaisir à examiner la contenance du Porteur, quelle ne songeoit pas que la porte étoit ouverte. Entrez donc, ma sœur, lui dit la belle portière : qu'attendez-vous ? Ne voyez-vous pas que ce pauvre homme est si chargé qu'il n'en peut plus ?

Lorsqu'elle fut entrée, avec le Porteur, la Dame qui avoit ouvert la porte la renferma ; & tous trois, après avoir traversé un beau vestibule, ils passèrent dans
une

258 *Les mille & une Nuits,*
une cour très spacieuse, & environnée d'une galerie à jour, qui communiquoit à plusieurs appartements de plein-pied, de la dernière magnificence. Il y avoit dans le fond de cette cour un Sofa richement garni, avec un Trône d'ambre au milieu, soutenu de quatre colonnes d'ébène, enrichis de diamans, & de perles, d'une grosseur extraordinaire; & garnie d'un satin rouge, relevé d'une broderie d'or des Indes, d'une travail admirable. Au milieu de la cour, il avoit un grand bassin bordé de marbre blanc, & plein d'une eau très-claire, qui y tomboit abondamment par un muse de lion de bronze doré.

Le Porteur tout chargé qu'il étoit ne laissoit pas d'admirer la magnificence de cette maison & la propreté qui y regnoit par tout; mais ce qui attira particulièrement son attention, fut
une

une troisième Dame, qui lui parut encore plus belle que la seconde, & qui étoit assise sur le Trône dont j'ai parlé. Elle en descendit dès qu'elle apperçût les deux premières Dames, & s'avança au devant d'elles.

Il jugea par les égards que les autres avoient pour celle là, que c'étoit la principale; en quoi il ne se trompoit pas. Cette Dame se nommoit Zobeïde; celle qui avoit ouvert la porte s'appelloit Safie, & Amine étoit le nom de celle qui avoit été aux provisions.

Zobeïde dit aux deux Dames en les abordant: Mes sœurs, ne voyez-vous pas que ce bon homme succombe sous le fardeau qu'il porte? Qu'attendez-vous à la décharger? Alors Amine & Safie, prirent le panier, l'une par devant, l'autre par derrière; Zobeïde y mit aussi la main, & toutes trois le posèrent

à terre. Elles commencèrent à lui vuidier, & quand cela fut fait, l'agréable Amine tira de l'argent, & paya libéralement le Porteur... Le jour venant à paroître en cet endroit, imposa silence à Scheherazade, mais encore à Schahriar un grand desir d'entendre la suite. Ce que ce Prince remit à la nuit suivante.

XXX. NUIT.

LE lendemain, Dinarzade, réveillée par l'impatience d'entendre la suite du Conte commencé, dit à la Sultane: au nom de Dieu, ma sœur, si vous ne dormez pas, je vous prie de nous conter ce que firent ces trois belles Dames de toutes les provisions qu'Amine avoit achetées. Vous l'ahez savoir, répondit Scheherazade, si vous vou-

voulez m'écouter avec attention. En même tems elle reprit ce Conte en ces termes.

Le Porteur très satisfait de l'argent qu'on lui avoit donné, devoit prendre son panier, & se retirer. Mais il ne pût s'y résoudre: il se sentoit, malgré lui, arrêté par le plaisir de voir trois beautés si rares, & qui lui paroissent également charmantes: car Amine avoit aussi ôté son voile; & il ne la trouvoit pas moins belle que les autres. Ce qu'il ne pouvoit comprendre, c'est qu'il ne voyoit aucun homme en cette maison. Néanmoins, la plûpart des provisions qu'il avoit aportées, comme les fruits secs, & les différentes sortes de gâteaux & de confitures, ne convenoient proprement qu'à des gens qui vouloient boire & se réjouir.

Zobéide crut d'abord que le Porteur s'arrêtoit pour prendre
ha-

haleine: mais voyant qu'il demeuroit trop long tems, qu'attendez-vous, lui dit-elle, n'êtes-vous pas payé suffisamment? Ma Sœur, ajouta-elle, en s'adressant à Amine; donnez-lui encore quelque chose, qu'il s'en aille content. Madame, répondit le Porteur, ce n'est pas cela qui me retient, je ne suis que trop payé de ma peine! Je voys bien que j'ai commis une incivilité, en demeurant ici plus que je ne devois; mais j'espère que vous aurez la bonté de la pardonner à l'étonnement où je suis de ne voir aucun homme avec trois Dames d'un beauté si peu commune. Une Compagnie de femmes sans hommes, est pourtant une chose aussi triste qu'une compagnie d'hommes sans femmes. Il ajouta à ce discours, plusieurs choses fort plaisantes, pour prouver ce qu'il avançoit. Il n'oublia pas de citer ce qu'on disoit à Bagdad,

dad, qu'on n'est pas bien à table, si l'on n'y est quatre, & en fin, il finit en concluant, que puis qu'elles étoient trois, elles avoient besoin d'un quatrième.

Les Dames se prirent à rire du raisonnement du Porteur. Après cela Zobeïde lui dit d'un air sérieux : Mon ami, vous poussez un peu trop loin votre indiscretion : mais quoique vous ne méritiez pas que j'entre dans aucun détail avec vous, je veux bien toutefois vous dire que nous sommes trois Sœurs, qui faisons si secrettement nos affaires, que personne n'en fait rien : Nous avons un trop grand sujet de craindre d'en faire part à des indiscrets ; & un bon Auteur que nous avons lû, dit : garde ton secret, & ne le révèle à personne ; qui le révèle n'en est plus le maître. Si ton sein ne peut contenir ton secret, comment

254 *Les mille & une Nuit,*
ment le sein de celui à qui tu
l'auras confié, pourra-t-il le con-
tenir.

Mesdames, reprit le Porteur,
à votre air seulement, je jugeai
d'abord que vous étiez des per-
sonnes d'un mérite très rare; &
je m'aperçois que je ne me suis
pas trompé. Quoï que la fortu-
ne ne m'ait pas donné assez de
bien pour m'élever à une pro-
fession au dessus de la mienne,
je n'ai pas laissé de cultiver mon
esprit, autant que je l'ai pû, par
la lecture des Livres des Scien-
ces & d'Histoires: Et vous me
permettez: s'il vous plaît. de
vous dire, que j'ai lû aussi dans
un autre Auteur une maxime que
j'ai toujours heureusement pra-
tiquée: Nous ne cachons nôtre
secret, dit-il, qu'à des gens re-
connus de tout le monde pour
des indiscrets, qui abuseroient
de nôtre confiance, mais nous
ne faisons nulle difficulté de le
d'é-

découvrir aux Sages, parce que nous sommes persuadés qu'ils sauroit la garder.. Le secret chez moi, est dans une aussi grande sûreté, que s'il étoit dans un Cabinet dont la clef fût perdue, & la porte bien scellée.

Zobeide connut que le Porteur ne manquoit pas d'esprit; mais jugeant qu'il avoit envie d'être du régal qu'elles vouloient se donner, elle lui repartit en souriant: Vous savez que nous nous préparons à nous régaler; mais vous savez en même tems que nous avons fait une dépense considérable, il ne seroit pas juste, que sans y contribuer, vous fussiez de la parti. La belle Saffie appuya le sentiment de sa Sœur; mon ami, dit-elle au Porteur, n'avez-vous jamais oui dire ce que l'on dit assez communement: Si vous apportez quelque chose, vous ferez quelque chose avec nous; si vous n'apportez rien,

retirez - vous avec rien.

Le Porteur, malgré sa réthorique, auroit peut-être été obligé de se retirer avec confusion, si Amine prenant fortement son parti, n'eût dit à Zobeïde & à Safie: Mes chères Sœurs, je vous conjure de permettre qu'il demeure avec nous: Il n'est pas besoin de vous dire qu'il nous divertira; vous voyez bien qu'il en est capable; je vous assure que sans la bonne volonté, la légèreté, & son courage à me suivre, je n'aurois pû venir à bout de faire tant d'emplètes en si peu de tems: d'ailleurs, si je vous répétois toutes les douceurs qu'il m'a dites en chemin, vous seriez peu surprises de la protection que je lui donne.

A ces paroles d'Amine, le Porteur transporté de joye, se laissa tomber sur ses genoux, & baïsa la terre aux pids de cette charmante Personne, & en se relevant;

levant; mon aimable Dame, lui dit-il, vous avez commencé aujourd'hui mon bonheur; vous y mettez le comble par une action si généreuse; je ne puis assez vous témoigner ma reconnoissance: au reste, mes Dames, ajouta-t-il, en s'adressant aux trois Sœurs ensemble, puis que vous me faites un si grand honneur, ne croyez pas que j'en abuse, & que je me considère comme un homme qui le mérite; non, je me regarderai toujours comme le plus humble de vos Esclaves. En achevant ces mots il voulut rendre l'argent qu'il avoit reçu: mais la grave Zobide lui ordonna de le garder. Ce qui est une fois sorti de nos mains, dit-elle, pour récompenser ceux qui nous ont rendu service; n'y retourne plus.... L'Aurore qui parut, vint en cet endroit imposer silence à Scheherzade.

Dinarzade, qui l'écoutoit avec

268 *Les mille & une Nuit,*
beaucoup d'attention, en fut
fort fâchée, mais elle eut sujet
de s'en consoler, parce que le
Sultan curieux de savoir ce qui
se passeroit entre les trois belles
Dames & le Porteur, remit là
suite de ce Conte à la Nuit sui-
vante, & se leva pour aller s'a-
quiter de ses fonctions ordina-
res.

Fin du premier Tome.

